

ANTICIPATION

MICHEL PAGEL

SOLEIL POURPRE, SOLEIL NOIR

Les flammes de la nuit – 4



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

MICHEL PAGEL

SOLEIL POURPRE, SOLEIL NOIR

(Les flammes de la nuit — 4)

COLLECTION « ANTICIPATION »

Hung be the heavens with black, yield day to night !

William Shakespeare,
King Henry the sixth

RÉSUMÉ DES TROIS PREMIÈRES ÉPOQUES

Le monde

Le monde de Fuinör est une immense île circulaire, perdue dans un océan aux limites inconnues. Il est divisé en huit contrées, celles de la chasse, des semailles, de l'or, de la guerre, de l'amour, de la folie et de la mort entourant celle du miroir. Cette dernière doit son nom au lac situé en son centre, dans lequel vient se refléter le soleil tous les dix ans. À ce moment l'astre change, adoptant une à une les couleurs du spectre et recolorant le monde avec lui.

À Fuinör, le roi règne sur barons et chevaliers dont le temps se partage entre tournois et festins. Les serfs sont opprimés. Par la volonté des dieux, les femmes de la noblesse naissent belles et stupides. La loi est stricte, stipulant par exemple qu'aucune bataille rangée ne peut avoir lieu hors de la contrée de la guerre, aucune relation sexuelle hors de la contrée de l'amour. Quiconque y contrevient est éliminé : serfs par la torture, puis la mort, nobles par le bannissement dans la contrée de la folie.

Pour veiller à ce que leur loi soit respectée, les dieux ont placé leurs agents sur Fuinör : les fées, tout d'abord, mystérieuses jeunes femmes que l'on voit rarement. Les quatre immortels, ensuite, qui plus que le roi régissent la cour. Ce sont le conseiller Hormund, le médecin maître Aquarius, la vieille « servante » Angiosta et le bourreau.

À la périphérie de Fuinör se trouvent de petites criques, limitées par l'océan et la grande forêt entourant le pays. Là, par la volonté des dieux et des fées, vivent des « familles » idéales, composées de deux hommes et d'une femme. L'un des hommes, le Héros, possède la Femme et le prestige. L'autre, le Fou, n'a droit qu'au mépris et aux injures. Son rôle est de servir, de faire rire.

L'histoire

Première époque

ROWENA

Dès sa naissance, la jeune princesse Rowena est prise sous la protection de l'enchanteur, un mystérieux personnage doué de grands pouvoirs, qui semble être l'ennemi des fées. Il lui confère les dons de l'intelligence et de la curiosité puis, durant son adolescence, lui procure des livres « interdits » où elle apprend un savoir inaccessible

aux autres dames de la noblesse.

Parce qu'à dix-huit ans, Rowena s'éprend du « marchand de nuages », Aladin, le ménestrel légendaire, et qu'elle se donne à lui, elle est bannie dans la contrée de la folie. Dès lors elle est obsédée par un désir de vengeance qui ne la quittera plus. Après un bref séjour dans une communauté de fous, où elle fait notamment la connaissance de la jeune et fragile Lynna, elle mène à bien une quête initiatique qui lui fait rencontrer l'enchanteur dont elle devient l'élève en sorcellerie.

Le but avoué du vieil homme est de changer le monde, pour des raisons qui lui sont propres.

Deuxième époque

LE FOU

Quelques années plus tard, une histoire d'amour singulière se joue dans une crique : un Fou désire une Femme, malgré le mépris qu'elle lui témoigne. Grâce à l'intervention de Rowena, qui obéit à l'enchanteur, il pourra la posséder durant un bref instant, mais comprendra alors que celle qu'il appelle « la sorcière » l'a trompé. Le Héros est tué. Le Fou n'ayant plus le désir de vivre va se noyer en haute mer. Mais les dieux rejettent son âme et le renvoient sur Fuinör pour qu'il puisse devenir un cavalier doré – troupe n'existant que pour mesurer le courage des Héros, composée d'anciens Fous – comme l'exige la tradition.

Dans le même temps, à la cour, par une suite d'intrigues habiles, une belle et ambitieuse baronne — Auriana — séduit le roi, le pousse à assassiner son mari et à l'épouser.

Troisième époque

LES CAVALIERS DORÉS

Rowena découvre que celui qu'elle a aimé puis haï, le marchand de nuages, n'était autre que l'enchanteur. Celui-ci révèle qu'il est une émanation de la nature de Fuinör tout entière, demande à Rowena de continuer à l'aider. Mais la sorcière est furieuse : elle jure de tout faire pour contrer les projets de son ancien maître. Pour cela, elle décide de retourner à la cour. Utilisant l'amour que lui porte Jorlond, le fils d'Auriana, elle pousse celui-ci à se déclarer baron félon. Dans la bataille qui s'ensuit, le roi est tué. Rowena et Jorlond font leur apparition au château et éliminent les personnes ayant participé à l'assassinat du père du jeune homme : le bourreau et Auriana.

Durant cette période, le Fou est devenu cavalier doré. Arraché par l'enchanteur à cette existence qu'il déteste, il devient lui aussi l'élève du vieil homme et se transforme en guerrier accompli. Il prend alors la tête des cavaliers dorés et arrive à son tour au château royal, juste à temps pour participer au tournoi devant désigner l'époux de la future reine. Grâce à la magie de l'enchanteur, il remporte le prix, vainquant même

Ghénarys, le meilleur chevalier du royaume.

Quelques jours plus tard doivent avoir lieu de mariage de Rowena et de Douleur – nom que s'est choisi le Fou – ainsi que leur couronnement.

CHAPITRE PREMIER

Les neiges recouvraient Fuinör. Dans la contrée des semailles, de flocon en flocon, de gelée en gelée, le sol s'était vêtu d'une couche de glace interdisant tout travail de la terre. Serrés autour d'une cheminée où se consumaient quelques maigres tisons, les serfs attendaient au sein de leur chaumière le début de la saison des fleurs. Pour eux, cette période de cent jours où rien ne poussait était la pire. Leurs maigres réserves de grain, ce qu'avaient bien voulu leur laisser les nobles, permettaient à peine de cuire un pain par jour. Et les haillons qu'animait aux beaux jours un vent chaud ne semblaient aujourd'hui adhérer à leur corps que pour mieux les serrer dans un étau glacé. Bien sûr, pendant la saison des neiges ils ne s'épuisaient pas au travail. Mais il se trouvait parfois un chevalier pour venir le leur reprocher et, fort de ce prétexte, distribuer horions et coups d'épée. La plupart frappaient avec le plat de l'arme, se contentant de meurtrir ou de briser un membre. Certains tuaient. Les serfs savaient naturellement que cela était juste, car telle était la loi. Ils acceptaient leur sort sans implorer ni insulter les dieux. Les miracles n'étaient pas faits pour la plèbe.

En fin de matinée, juste avant que le soleil violet ne parvienne au zénith, trois chevaliers en armure pénétrèrent dans la contrée des semailles. Ils chevauchaient lentement, le froid qui gelait leur corps suffisant à peine à chasser leur ennui. Deux d'entre eux avançaient côte à côte, suivis à quelques pas par le troisième. Ce dernier, tête baissée, portait les armes du baron Flawian dont il était désormais le seul fils. Son frère Danveld avait été tué quelque temps plus tôt au cours du jugement des dieux. Cet épisode resterait longtemps gravé dans la mémoire des nobles de Fuinör : Danveld avait osé se prétendre l'amant de la reine Auriana et n'en avait point voulu démordre. Devant la vilenie de l'accusation, les dieux avaient doté le chevalier Ghénarys de la force qui avait mis un terme rapide aux jours de Danveld. Mais la maison, le nom de Flawian, demeureraient à jamais entachés des méfaits du cadet. Huygg, l'aîné, sentait bien que malgré leurs sourires, ses compagnons d'armes le considéraient maintenant avec un mépris sous-jacent. Pour cette raison, il chevauchait en arrière.

Pourtant la mort de Danveld avait été injuste : son frère était coupable, certes, mais nullement de mensonge car la reine était bel et bien une catin. Qu'elle fût morte quelque temps après, ainsi que Ghénarys et même le roi cornard n'atténuait guère le courroux ni la douleur de Huygg. Les dieux avaient permis une injustice. Son monde et sa foi s'écroulaient.

Perdu dans ses pensées, il n'entendait qu'à peine deviser ses deux compagnons. Le jeune Löwe, membre de la maison d'Arnold, était l'un des meilleurs chevaliers du

royaume – du moins le croyait-il. Provoquant en tournoi tous ceux qu’il savait plus faibles que lui, il avait rarement été battu et jouissait d’une bonne réputation parmi ses pairs.

— Alors, Malvy ? demanda-t-il à son voisin. Toi qui étais hier au château du roi, qu’as-tu à raconter ?

L’autre chevalier eut un haussement d’épaules que masqua son armure. Il émit un petit sifflement méprisant.

— Les lois sont bafouées, dit-il avec un léger accent, dénonçant sa naissance aux confins de la contrée du miroir. La proscrire est arrivée en brisant le pont-levis du château. Les archers n’ont rien pu faire contre elle. Elle a assassiné plusieurs personnes puis s’est intitulée reine. Tu imagines ?

— Mais respecte-t-elle au moins la noblesse ? Elle est de souche royale, après tout.

Malvy poussa un juron grossier. Depuis cinq ans qu’il résidait au château du roi, il n’avait encore jamais vu de telles actions commises par des gens de haute naissance.

— Le tournoi a eu lieu, dit-il. Tu sais aussi bien que moi qu’aucun chevalier n’a eu le droit d’y participer, hormis Jorlond et Ghénarys. Et c’est un roturier, un inconnu nommé Douleur, je crois, qui l’a finalement emporté. Nous allons être gouvernés par une sorcière et par un serf, mon ami.

Löwe éclata d’un rire strident et tendit le bras, désignant une chaumière perdue au milieu de champs enneigés.

— Allons donc rosser quelques manants pendant que la loi nous l’autorise encore ! s’exclama-t-il, jovial, forçant sa monture.

Malvy piqua des deux à sa suite : un peu d’action ne lui ferait pas de mal. Il avait besoin de se libérer.

Un serf serait le récipient symbolique idéal pour sa colère, l’envie de meurtre qu’il avait refoulés.

Huygg releva la tête en entendant le galop des deux chevaux. Sans comprendre, il vit ses deux compagnons s’élancer à vive allure en direction de la chaumière. Celle-ci n’était qu’une simple construction de bois et de terre séchée, quatre murs branlants et un toit plat. Un peu de fumée s’échappait de la cheminée en un filet grisâtre.

— Eh, attendez ! cria Huygg.

Mais ils ne l’entendaient déjà plus. En désespoir de cause, il éperonna lui aussi son destrier et galopa à la suite de Löwe et de Malvy. Lorsqu’il les rejoignit, ils avaient déjà mis pied à terre devant la chaumière.

— Que comptez-vous faire ici, messeigneurs ? demanda Huygg, haletant.

Assez corpulent, guère agile, il n’avait jamais apprécié les faits d’armes ni les longues chevauchées. Seule sa naissance avait pu lui conférer le titre de chevalier. Löwe ôta son heaume, révélant un visage harmonieux qu’assombrissait un petit sourire cruel.

— Nous amuser un peu aux dépens des faquins qui vivent ici. Joins-toi à nous, Huygg ! Toi aussi tu as besoin d’un dérivatif, non ?

L’allusion était claire. Huygg s’abstint de s’en offusquer. Il savait que Löwe le provoquait dans l’espoir de se voir défié en combat singulier. Il se savait également incapable de vaincre.

— Alors vous venez ? interrogea Malvy.

Lui aussi avait enlevé son heaume. Aussi laid que Löwe pouvait être beau, il portait sur son visage épais tous les signes dénonçant la brute. Huygg soupira et mit pied à terre. À cet instant la porte de la chaumière s'ouvrit puis se referma aussitôt, comme retentissait un petit cri apeuré. Les trois chevaliers avaient eu le temps d'apercevoir une mince silhouette féminine. Löwe s'avança jusqu'à la porte et tenta de l'ouvrir mais elle semblait barricadée de l'intérieur.

— Ouvre, femme ! cria-t-il. Au nom du roi, ouvre cette porte si tu ne veux pas que je l'enfonce !

Un sourire mauvais apparut sur les traits de Malvy. Il avait refermé la main sur la poignée de son épée. Ne recevant aucune réponse, Löwe donna un violent coup de pied dans la porte. Deux planches craquèrent. Il ne lui fallut que trois coups de plus pour achever l'ouvrage. Sans hésiter, il franchit l'huis défoncé et pénétra dans la chaumière. Lorsqu'il ressortit, il poussait devant lui une jeune femme terrorisée. Ses pieds nus que le froid rendait presque jaunes s'enfonçaient dans la neige.

— Je vous en prie ! gémit-elle. Ne me faites pas de mal !

C'était une femme aux cheveux violets qui n'avait sans doute pas plus de vingt ans. Sa robe usée laissait deviner un corps aux formes délicates. Löwe la projeta à terre d'une seule poussée.

— Tu vis seule ici ? interrogea-t-il.

Grelottant de peur et de froid, la jeune femme secoua vivement la tête.

— Non, Seigneur, dit-elle. Mon homme est parti ramasser du bois mort pour faire le feu.

— Son homme ! s'exclama Malvy. La grossièreté de la plèbe est chose proverbiale mais elle me surprend encore !

— Es-tu une fidèle servante du roi ? demanda Löwe, ignorant la remarque de son compagnon.

— Bien... bien sûr, messire...

À demi couchée dans la neige, la jeune femme devait souffrir le martyre mais elle ne fit pas mine de se lever.

— Que ne la laissez-vous donc en paix ? intervint soudain Huygg. Voyez comme elle tremble ! Elle risque une fièvre, ou bien...

— Et que t'importe, frère de traître ? cracha Malvy entre ses dents.

Huygg vit rouge un instant puis maîtrisa la boule de colère qui gonflait dans sa gorge.

— Rien. Je n'aime guère voir la beauté gaspillée, c'est tout...

— Il est vrai que la fille est jolie, reprit Löwe, toujours calme. Enlève ces hardes, manante, qu'on te voie mieux !

— À tout le moins, rentrez dans la chaumière ! dit encore Huygg. Vous semblez caresser le projet de l'emmener dans la contrée de l'amour. Morte, elle ne vous servirait à rien.

— Je ne caresse aucun projet, moi, dit Malvy. Mais mon épée a soif depuis trop longtemps.

Löwe saisit la jeune femme sous les aisselles et la força à se relever. Il avançait la

main vers le col de la robe lorsqu'une flèche empennée de pourpre lui traversa la gorge de part en part. Ses yeux s'écarquillèrent de surprise. Il demeura immobile un instant puis s'effondra à terre. Son sang tacha la neige de bleu.

Les deux autres chevaliers ne restèrent interloqués qu'une seconde. Tous deux réagirent en entendant le galop d'un cheval derrière eux. Malvy se retourna en tirant son épée, prêt à combattre. Huygg se précipita vers la jeune femme. Sans chercher à savoir ce qui arrivait, il la fit rentrer dans la chaumière. Alors seulement il fit à son tour volte-face – juste à temps pour voir Malvy s'écrouler, deux flèches pourpres dans la poitrine.

Huygg ouvrit la bouche de surprise en apercevant l'archer. Monté sur un cheval noir, c'était un homme de haute taille, vêtu d'un habit écarlate peu en rapport avec la saison. Une toque de même couleur couvrait sa tête. Délaissant son arc, il s'approcha lentement de Huygg, l'épée tirée. Lorsqu'il fut à quelques pas de lui, Huygg constata que l'homme portait cheveux longs, barbiche et fine moustache.

— Devrai-je te tuer aussi ou laisseras-tu cette femme en paix ? demanda l'inconnu.

Huygg se rendit compte qu'il n'éprouvait aucune crainte. Incompréhensiblement, il était presque heureux que les choses se fussent déroulées ainsi.

— Elle n'a rien à craindre de moi, dit-il. Qui es-tu donc ?

L'autre eut un petit sourire. Son regard brillait d'une lueur amusée.

— Mon nom est Locksley, dit-il. Mais bientôt on m'appellera « le justicier » ! Je vais te laisser la vie, chevalier, pour que tu puisses répéter mes paroles à tes semblables. Les exactions dont se rendent coupables les nobles doivent cesser. Le peuple en a assez. Et désormais il possède un défenseur. Tous ceux qui refuseront d'entendre cet avertissement mourront, comme ces deux-là !

Huygg faillit éclater de rire : un homme seul défiant toute la noblesse de Fuinör ! Pourtant il se retint. Il lui sembla que le dénommé Locksley savait ce qu'il disait. Que son audace n'était pas pure fanfaronnade.

Un gémissement s'échappa de la chaumière. Huygg vit la jeune femme pelotonnée devant sa cheminée où ne brûlaient que quelques feuilles mortes à peine embrasées. Elle était presque morte de froid. Le chevalier saisit les couvertures accrochées sur les chevaux des défunts et alla les poser sur les épaules de la jeune femme.

— Si d'autres gens du roi viennent par ici, cache-les bien ! dit-il sèchement. On pourrait t'accuser de les avoir volées.

Elle ne répondit pas. Ses yeux étaient fixés sur les braises violettes. Visiblement elle n'avait pas encore réalisé ce qui lui était arrivé. Huygg sortit de la chaumière et entreprit de hisser les cadavres sur leurs chevaux respectifs. Locksley le regarda faire en silence.

— Je porterai ton message, dit Huygg lorsqu'il eut terminé. Le nouveau roi enverra certainement une troupe à ta recherche.

— Elle ne me trouvera pas, dit Locksley en souriant. Adieu, chevalier. La prochaine fois, choisis mieux tes compagnons !

Il fit virevolter son cheval et s'éloigna au triple galop. Huygg s'apprêtait à l'imiter quand il jeta un dernier regard à la chaumière. La porte avait réintégré ses gonds, intacte et plus solide qu'auparavant. Pourtant Löwe l'avait mise en morceaux. Huygg regarda disparaître à l'horizon celui qui se disait protecteur du peuple. Il se demanda un instant

qui il pouvait bien être puis renonça à comprendre. Éperonnant son cheval, il reprit le chemin de la contrée du miroir.

Le même jour avait lieu au château du roi le mariage de Douleur et de Rowena. Toute la cour était bien entendue conviée à la cérémonie mais bien peu nombreux furent ceux qui passèrent les portes de la petite chapelle. Comme Huygg, Löwe et Malvy, la plupart des chevaliers avaient quitté le château. Les nobles dames firent dire par leurs servantes qu'elles étaient malades et devaient garder la chambre. Ainsi donc le mariage fut célébré dans une intimité forcée et, comme pour en minimiser encore l'importance, à la tombée de la nuit. Outre les futurs époux se trouvaient là le conseiller Hormund, le médecin maître Aquarius et la vieille servante Angiosta, officiellement conviée pour servir l'office. Deux ou trois dames âgées prirent possession d'un banc éloigné du chœur et commencèrent à chuchoter ; elles ne cessèrent pas de toute la cérémonie. Le prêtre était, lui, un de ces quasi-demeurés que les dieux choisissaient pour chiens sans rien leur dévoiler de leur puissance. Ils ignoraient tout, feignaient de tout savoir et accomplissaient avec empressement les tâches qu'on leur confiait : célébrations, messes et prêches occasionnels. On ne les aimait ni ne les détestait. En fait, c'était à peine si on les voyait.

Rowena portait la traditionnelle robe blanche des épousées royales. Un peu plus tôt, maître Aquarius s'était proposé de lui faire subir l'examen non moins traditionnel destiné à vérifier la virginité de la future reine. Elle avait refusé. Lorsqu'il s'était permis d'insister, assurant que sans cela le mariage ne saurait avoir lieu, elle lui avait rappelé sèchement que désormais elle seule décidait de ce qui était possible et impossible, autorisé ou interdit. Aquarius n'avait pas poussé plus loin ses demandes. L'examen ne lui eût de toute façon rien appris qu'il ne sût déjà : presque quinze ans auparavant il avait diagnostiqué que la princesse Rowena avait perdu sa virginité – raison pour laquelle elle avait été bannie. Ayant essuyé une rebuffade à laquelle il s'était attendu, le médecin avait rapporté à Hormund le résultat de l'entretien. Le vieux conseiller avait secoué la tête.

— Il est inutile de nous obstiner, avait-il dit. Nous ne pouvons encore rien contre elle. Il faut attendre que les dieux se manifestent.

Aquarius et Hormund étaient immortels. En compagnie d'Angiosta et du bourreau de la cour, ils étaient les serviteurs directs des dieux sur Fuinör. Mais le bourreau avait été abattu et Angiosta avait changé. Même s'ils la croyaient encore loyale, le conseiller et le médecin savaient que son attachement à Rowena était grand. Peut-être ne serait-elle pas assez forte pour se dresser contre elle. Pour cette raison, et aussi parce que la situation leur semblait extrêmement grave, ils avaient invoqué les dieux, aussitôt après le tournoi gagné par Douleur.

— Ils ont promis de venir, Hormund, c'est vrai. Mais qui peut dire quand ils le feront ?

Pourtant, malgré l'attitude maussade des immortels et les bavardages au fond de la chapelle, le mariage eut lieu sans heurt. Les deux époux échangèrent leurs serments, leurs anneaux, mais ils ne se permirent aucun regard de toute la cérémonie. Lorsqu'on les déclara mari et femme, ils ne scellèrent pas leur union par le baiser rituel.

Voûté, servile, Hormund s'approcha alors de Rowena.

— Le carrosse vous attend, princesse, vous et votre époux.

— Je n'ai demandé aucun carrosse.

Le vieux conseiller se composa un visage perplexe.

— Mais c'est votre nuit de noces ! Il est de coutume que les époux royaux se rendent dans la contrée de l'amour immédiatement après la cérémonie.

— Pourquoi aller si loin ? intervint Douleur. La chambre dans laquelle j'ai dormi hier soir me paraît très confortable.

— Par les dieux ! s'emporta Hormund. Quand un homme que dans deux jours je devrai appeler « Sire » prononce de tels blasphèmes...

— Et quand le futur roi ou moi aurons besoin de vos conseils nous vous appellerons ! le coupa Rowena. Jusque-là, bonne nuit !

Fulminant d'une colère rentrée, le vieux conseiller inclina la tête et se retira sans rien ajouter. Pour la première fois ce jour-là, le regard de Rowena rencontra celui de Douleur. Lorsqu'ils s'étaient connus, il n'était encore qu'un Fou et elle, princesse en exil, une sorcière au service de l'enchanteur. Suivant les ordres de son maître, elle l'avait trompé, mettant un terme à son existence d'alors. Ni l'un ni l'autre n'aurait cru qu'ils se retrouveraient ainsi.

— Nuit de noces... dit Douleur à voix basse. Férons-nous encore l'amour, Rowena ?

Nous nous accouplerons, corrigea-t-elle. J'ai de l'amitié pour toi mais tu sais qu'il ne peut être question d'amour entre nous. Pourtant je dois donner un héritier au trône et pour cela il me faut être fécondée. Je préfère que ce soit par toi. Ce soir les conditions sont favorables. Oui, nous allons nous accoupler. Mais ce soir seulement. Dès que j'aurai conçu, tu ne devras plus chercher à me toucher. (Elle eut un sourire glacial.) Il va sans dire que si tu prends des maîtresses, je ne m'en offusquerai pas. À condition que tu ne t'affiches pas avec elles en public.

— Je comprends, dit Douleur. Mais faut-il aller dans la contrée de l'amour ? Il y a quelques saisons, tu n'étais pas si respectueuse des lois.

Rowena se retourna, croisa les bras sur sa poitrine et baissa la tête.

— Je me moque toujours des lois. Mais je vais les faire appliquer, aussi stupides soient-elles. Sous mon règne, le pays de Fuinör demeurera inaltérable. Et ni toi ni personne ne pourra l'empêcher, tu m'entends ?

— Je t'entends, répéta-t-il. Pourquoi fais-tu cela, Rowena ? Par vengeance ? L'enchanteur m'a dit qu'autrefois tu voulais changer le monde, toi aussi.

La sorcière ne répondit pas. Des larmes amères lui piquaient les yeux mais elle refusait de les laisser couler.

— J'ai souffert au moins autant que toi, reprit Douleur. Et ma vie a été altérée par la faute de la même personne. Mais j'ai compris pourquoi il avait agi ainsi...

— Moi aussi, j'ai compris ! dit sèchement Rowena. Je ne suis pas idiote !

— Et j'ai pardonné. Je lui en suis même profondément reconnaissant.

— Eh bien, moi, je ne pardonne pas ! explosa la princesse en lui faisant face, les yeux brûlants. Je n'admets pas que l'on se serve de moi comme d'un pantin. À partir de maintenant plus personne ne décidera de ma vie pour moi ! Je vais être reine, reine de Fuinör !

— Et je serai roi, continua Douleur. Selon cette loi que tu défends, c'est moi qui posséderai le pouvoir. Il me suffira de dire un mot en public pour que tes décisions privées soient annulées. C'est pour cela que l'enchanteur m'a permis d'arriver jusqu'ici.

— Même si tu es roi, c'est moi qui gouvernerai, Douleur. Je te briserai !

— J'ai déjà entendu ça, dit-il en secouant la tête. Tu me tueras peut-être – tu en as le pouvoir – mais tu ne feras jamais de moi ton esclave.

Rowena se tut. Elle venait de comprendre que sa colère la rendait vulnérable face au calme de l'ancien Fou. Elle se força à retrouver le contrôle d'elle-même.

— Nous verrons bien, dit-elle enfin. En attendant...

— Le carrosse ? demanda Douleur en souriant.

— Nul besoin de carrosse. Je peux nous transporter là-bas instantanément. Donne-moi la main !

Douleur sentit les doigts glacés de Rowena se refermer sur sa peau. En cela elle n'avait pas changé. Déjà lorsqu'ils faisaient l'amour au cœur de la grande forêt, son corps avait la froideur d'un bloc de glace. Transporté l'espace d'un instant dans ses souvenirs, il ne vit pas le décor changer autour de lui. La chapelle obscure s'était évanouie, cédant la place à une grande chambre aux murs de bois. Une cheminée en granit bleu clair s'inscrivait entre les rondins. Il y brûlait un feu ardent qui réchauffait la pièce plus que ne l'exigeait le simple confort. Ici, visiblement, les vêtements n'étaient pas de mise.

— Où sommes-nous ? demanda Douleur à Rowena qui venait de lâcher sa main.

— Là où ont été conçus tous les souverains de Fuinör. Tous les couples royaux légitimes sont venus consommer ici leur mariage. La plupart de rois n'osaient pas y emmener leurs favorites mais certains n'avaient pas de tels scrupules. C'est dans ce lit que mon père vendit son âme à Auriana lorsqu'elle n'était encore que baronne.

Le lit dont elle parlait était à l'image de la chambre : gigantesque, conçu pour qu'au moins trois personnes puissent s'y sentir à l'aise. Douleur supposa que certains souverains ne pouvaient se contenter d'une maîtresse à la fois. Il s'approcha de l'unique fenêtre percée dans les parois de la pièce. Essuyant une vitre couverte de buée, il regarda à l'extérieur. Une végétation importante se profilait dans l'ombre : arbres, massifs de fleurs...

— Ça a l'air magnifique, dit-il. Il est presque dommage qu'il fasse nuit.

— Tu pourras revenir quand tu voudras. Mais pour l'instant je te rappelle que tu as un devoir à accomplir...

Se retournant, il vit que Rowena commençait à délayer sa robe de mariée. Il voulut l'aider mais elle le repoussa sèchement. Comme elle l'avait dit, il n'était pas question d'amour entre eux – encore moins de tendresse. Il l'observa sans passion dévoiler le corps parfait qu'il connaissait trop bien, sourit en voyant apparaître la petite cicatrice qu'elle portait sur la hanche. Rowena avait désormais plus de trente ans mais en paraissait toujours dix-huit : la sorcellerie était plus forte que le temps.

Lorsqu'elle fut nue, elle s'allongea sur les fourrures qui recouvraient le lit et lui jeta un regard impatient.

— Qu'attendez-vous, mon époux ? demanda-t-elle, ironique. Faudra-t-il que je vous force ?

Douleur haussa les épaules. Il se débarrassa vivement de ses vêtements et alla s'allonger près d'elle, frissonnant à son contact. Lorsqu'il commença à la caresser, elle l'arrêta d'un geste brusque.

— Pas d'enfantillages ! dit-elle. Quoi que tu fasses, tu ne pourras me donner du plaisir. C'est d'un enfant dont j'ai besoin, pas d'un amant !

— Je crois que tu fais ton propre malheur, Rowena, soupira-t-il. C'est ton entêtement qui te perdra.

Puis il eut un nouveau geste résigné et s'allongea sur elle pour lui obéir. Ce qui se passa ensuite fut bref et un peu vain. Mais Rowena était satisfaite. Elle aurait son enfant.

Pour la seconde cérémonie, Rowena et Douleur convinrent que leur anonymat forcé par Hormund avait assez duré. Chaque noble que comptait le royaume reçut un message l'invitant au couronnement avec sa famille. La missive ajoutait en termes courtois que toute excuse serait contrôlée et les maladies diplomatiques sanctionnées par un bannissement dans la contrée de la folie ou celle de l'or, de durée indéterminée. Tous comprirent à demi-mot et vinrent.

Seul Huygg quitta le château quelques heures auparavant, ayant rapporté à Hormund les paroles du mystérieux Locksley. Il saisit le seul prétexte pouvant l'éloigner de la cour en pareille circonstance : une quête. La tradition voulait que les chevaliers partissent périodiquement à la recherche d'objets fabuleux, lorsqu'une crise mystique les saisissait. Pas même le roi n'avait le droit de les en empêcher. Huygg choisit un but quelconque à sa propre quête et partit. Dans un sens, il ne mentait pas puisqu'il s'en allait désespérément chercher une chose qu'il doutait de découvrir : la paix. Peut-être souhaitait-il trouver la mort. Il l'ignorait lui-même...

Aussitôt après le départ du chevalier, Hormund demanda deux audiences successives, la première à Rowena, la seconde à Douleur – puisqu'ils ne partageaient pas les mêmes appartements. Il leur fit part des nouvelles « alarmantes » qu'il venait de recevoir et s'enquit des ordres à donner pour tuer dans l'œuf ce qui pouvait se transformer en révolte. Malgré ses manières toujours courtoises, le vieux conseiller était à l'évidence troublé : depuis sa création, celle de Fuinör, aucun manant n'avait jamais réussi à tuer un chevalier, ni même tenté de le faire ailleurs que dans la contrée de la guerre, par ordre de son suzerain. Rowena ordonna qu'une troupe de vingt hommes d'armes fût envoyée dans la contrée des semailles pour trouver et châtier le meurtre. Douleur entérina cette décision, précisant seulement qu'aucun serf innocent ne devait être molesté. Puis il se rendit lui-même chez la princesse qui le reçut froidement.

— Alors, tu es content ? interrogea-t-elle. La guerre vient de commencer.

— Je craignais que tu n'aies pas compris, Rowena. Pourquoi avoir envoyé des gens ? Au mieux ils ne trouveront rien. Au pire, ils se feront massacrer.

— Je sais !

Les mains derrière le dos, Rowena se mit à arpenter le plancher ciré de son antichambre. L'inquiétude et la colère se lisaient sur son visage.

— C'est l'enchanteur qui manipule ce Locksley, dit-elle. Il s'agit peut-être même de l'une de ses incarnations. Nous le savons tous les deux, mais les autres l'ignorent. Si nous

ne faisons rien, pas même une tentative vouée à l'échec, on ne le comprendra pas. Le seul moyen de contrer mon ancien maître serait d'avertir les fées. Mais pour cela il faudrait passer par Hormund et je m'y refuse. Il profitera du moindre signe de faiblesse de ma part. Je ne veux pas être obligée de me reposer sur lui, sinon il gouvernera et mon règne ne sera qu'illusoire. Tout ce que j'ai fait aura été inutile. Et de toute façon, si je faisais appel aux fées, je suppose que tu te chargerais de prévenir l'enchanteur...

Douleur acquiesça, doutant néanmoins que son maître eût besoin d'un tel avertissement. Rien de ce qui se déroulait sur Fuinör ne lui était inconnu.

— Comment peux-tu espérer réussir, Rowena ? Tu ne possèdes pas un seul allié. L'enchanteur lutte pour un changement que tu as toujours désiré, mais tu le combats par orgueil. Les fées luttent pour l'immobilisme et c'est la haine qui te dresse contre elles. Tu es prise entre les deux mâchoires d'un étau.

— Et je résisterai ! trancha-t-elle. Je gagnerai parce que j'en ai décidé ainsi !

Chez toute autre personne, une telle déclaration eût été pure vantardise, mais Douleur comprit que Rowena croyait en ses paroles. Un instant subjugué, admiratif, il se demanda si elle n'était pas capable de vaincre, après tout...

La cérémonie du couronnement fut en elle-même presque aussi courte que celle du mariage. Deux couronnes furent déposées sur deux têtes, quelques paroles rituelles furent prononcées, et les cris de « Vive le roi ! », « Vive la reine ! » retentirent, froids, forcés. Ensuite chaque baron vint rendre hommage aux souverains. Rowena redécouvrit l'un après l'autre ses sujets tandis que Douleur faisait leur connaissance. Face à cette reine hautaine et à ce roi visiblement mal à l'aise – on n'oubliait pas son origine plébéienne –, la plupart ne cherchèrent pas à dissimuler leur mépris, malgré les serments d'allégeance. Les choses auraient pu en rester là si Rowena n'avait ordonné qu'un grand banquet s'ensuivît. Tous les nobles du royaume ne pouvaient être reçus dans la salle à manger du château, ce fut en plein air qu'on les installa. Malgré la saison, nul ne se plaignit du froid : une température mystérieusement clémente régnait autour de l'assemblée. Mais si d'aventure quelque convive quittait la table, il était immédiatement saisi par l'air glacial. Tous comprirent qu'ils assistaient à la manifestation des pouvoirs de la nouvelle reine, et sur les visages, le mépris fut lentement remplacé par la peur.

Chevaliers et gentes dames mangèrent en silence. De mémoire d'homme, nul n'avait connu banquet aussi triste, malgré la présence des bateleurs et des trouvères qui évoluaient entre les tables. Vers la fin du repas, lassé de sentir des regards furtifs se poser sur lui, Douleur comprit qu'il lui fallait faire une déclaration, quelle qu'elle fût, prouver d'une façon ou d'une autre qu'il était bien le roi et non un manant que le hasard avait revêtu de la pourpre. Il se leva brusquement, à la surprise générale, y compris celle de Rowena.

— Messeigneurs et gentes dames ! s'exclama-t-il, tentant de ne pas chevroter. Mon prédécesseur, le roi Turgoth III, père de la reine Rowena, a créé voici quelques années un impôt frappant tout aussi bien nobles que serfs. Cet impôt était destiné à payer la construction d'un château, aujourd'hui achevée. L'habitude étant prise, il eût été tentant de le conserver. Mais moi, Douleur I^{er}, en ce jour de mon couronnement, j'ai décidé de le

supprimer !

Une ovation générale salua ces paroles. Douleur sourit. Il avait frappé juste.

— Je croyais que tu étais pour la justice, persifla Rowena. Et tu flattes les nobles ?

— Ai-je dit que l'impôt ne serait pas également supprimé pour les serfs ?

— Non, mais moi je le dis ! Abolir la taille est contraire à la loi !

Douleur retint un mouvement d'humeur. Les « vivats » avaient cessé. On attendait qu'il poursuive.

— Je sais d'autre part que les rois précédents avaient coutume de choisir les meilleurs d'entre vous pour constituer leur garde personnelle, ce qui provoquait parfois des rivalités. Dans le but d'éviter les jalousies et de maintenir l'unité du royaume, je déclare que la garde royale sera désormais assurée par les cavaliers dorés !

La réaction fut cette fois nettement moins enthousiaste mais Douleur ne s'en préoccupa pas. Dans son esprit, un roi devait caresser tout aussi bien que bâtonner. Que l'on accepte des décisions, même en murmurant, lui suffisait.

— Je vous remercie, messeigneurs ! acheva-t-il. Ne délayez pas plus longtemps les plaisirs de la table !

— Un instant !

Rowena se leva à son tour et cette fois le silence complet revint. Vêtue d'une robe couleur de soleil se mariant avec son regard, la tête haute, elle rayonnait d'une aura de beauté et de mystère qui serra le cœur des plus braves.

— Puisque l'heure des proclamations semble venue, j'ai moi aussi quelque chose à dire, reprit-elle. Souffrez, fidèles sujets, que je vous présente ceux qui seront désormais les conseillers royaux.

Alors, un par un, les fous firent leur apparition auprès de la reine.

CHAPITRE II

Le premier à se manifester fut *Ghénarys*, fièrement revêtu d'une armure resplendissante dont le poids le faisait quelque peu vaciller. Son heaume sous le bras, l'épée au côté, il considérait d'un œil inquiet l'assemblée des barons et des chevaliers. Celui qui depuis des années se prenait pour le champion aujourd'hui défunt, avait un visage miné par les ans et la maladie. Il ne comptait plus qu'une mince couronne de cheveux bruns encerclant son crâne lisse.

Ensuite vint *Merryn*, un bandeau noir sur les yeux, guidé par *Glarth*. Ce dernier, regard alerte et longs cheveux d'un bleu éclatant, portait un costume de la plus haute extravagance : un justaucorps fait de bandes de tissus inégales provoquant un dégradé de couleurs criardes, que venait compléter un long bonnet où étaient cousues de minuscules clochettes. Quelques rires retentirent parmi les invités.

La plupart d'entre eux ne remarquèrent pas l'arrivée de *Halôm*. Le nain mesurait à peine cinquante centimètres et sa tête ne dépassait pas le bord de la table. *Korthwo* fit par contre une entrée fracassante. Sa silhouette androgyne, moulée par un pourpoint doré et des bas, aurait pu passer pour masculine sans le renflement à la hauteur de la poitrine. Ses yeux indigo s'inscrivaient dans un visage aux traits acérés dont nul n'aurait pu dire s'ils appartenaient à un homme ou à une femme. Les exclamations qui saluèrent son apparition ne furent pourtant rien, comparées à celles que provoqua *Lynna*. Celle-ci avait conservé au cours des années son allure d'éternelle adolescente. Ses cheveux d'un pâle orangé retombaient en épaisses volutes sur ses épaules. Le décolleté de sa robe jaune, brodée d'or, dévoilait à demi une gorge maigre et des seins menus. En apercevant tous ces gens qui ne la quittaient pas des yeux, *Lynna* poussa un petit cri apeuré et se blottit contre *Rowena*. La reine l'entoura d'un bras protecteur.

— C'est tout ? s'étonna *Glarth* à haute voix. La dernière fois que je suis venu à la cour, il y avait plus de beau monde !

Un chevalier corpulent, entre deux âges, éclata d'un rire gras.

— Ah ça, mais comment un bouffon tel que toi aurait-il bien pu venir à la cour ?

Rowena ouvrait la bouche pour défendre son ami quand celui-ci la devança.

— Mais de la même façon que vous, messire, dit-il calmement. À cheval !

Un éclat de rire quasi général s'empara des convives, tandis que le chevalier se renfrognait. Si la scène ne s'était pas déroulée en présence des souverains, il eût probablement tiré son épée. Quant à *Glarth*, ravi de l'effet obtenu, il fit une révérence assez comique. En plus d'être un menteur exceptionnel, il possédait un indéniable talent d'orateur.

— Faites silence, je vous prie, messeigneurs ! dit *Rowena*, élevant la voix.

Elle attendit que le calme fût revenu pour continuer :

— Voici donc mes nouveaux conseillers : les seigneurs Glarth, Korthwo, Merryn et Halôm, le chevalier Ghénarys et la damoiselle Lynna qui sera aussi ma dame de compagnie.

Encore une fois des exclamations fusèrent. Certains, découvrant pour la première fois le nain qui venait de grimper sur une chaise, firent quelques commentaires spirituels. D'autres s'étonnèrent que Korthwo fût présenté comme un homme alors que sa poitrine dénonçait une évidente féminité. Mais la plupart protestèrent en entendant le nom de Ghénarys. Les cris d'*imposture* et de *profanation* retentirent violemment. Rowena apaisa les passions d'un geste.

— Je sais ce que vous pensez, dit-elle. Mais aussi incroyable que cela paraisse, c'est le véritable Ghénarys qui se trouve devant vous aujourd'hui. Celui que vous connaissiez tous était un vil imposteur dont il vous faut cesser de pleurer la mort méritée.

— Je me souviens de cet homme, dit soudain un baron servi à la table royale. Il m'a fallu du temps pour le reconnaître car la chose remonte à de nombreuses années. Il était membre de mon armée. On l'a envoyé dans la contrée de la folie car il prétendait être Ghénarys.

— N'est-ce pas la meilleure preuve ? répondit Rowena sans se démonter. Messeigneurs, je vous déclare que pour réparer l'injustice qui lui a été faite, le chevalier est dès aujourd'hui promu à la dignité qu'occupa de tous temps celui qui nous a tous abusés : protecteur de la reine.

Plus ému que jamais, Ghénarys s'agenouilla et saisit la main de la sorcière pour la baiser. Nul n'osa protester à voix haute mais les murmures se multiplièrent. Le tonnerre grondait parmi les nobles. Comme un jeune animal effrayé, Lynna se serra plus fort contre Rowena. Douleur lui sourit. Les yeux fixés sur elle depuis son apparition, le nouveau roi avait à peine entendu les déclarations de son épouse, remarqué le mécontentement ambiant. La beauté de Lynna, sa fragilité, jusqu'à sa peur qui lui rappelait si bien la sienne en certains moments de son existence, le séduisaient. Mais bien loin de répondre à son sourire, Lynna enfouit son visage au creux de l'épaule de Rowena et se mit à sangloter. La reine lui caressa les cheveux en murmurant quelques paroles apaisantes.

— Il suffit, messeigneurs ! s'exclama soudain Douleur, obtenant un silence immédiat. Je ne tolérerai pas que les décisions royales soient sujettes à contestation publique. Si l'un d'entre vous a des doléances à exprimer, qu'il me demande audience et je le recevrai !

— Et toc ! ajouta Glarth, ne faisant cette fois rire personne.

Vexé, il chercha un moyen d'attirer l'attention sur lui. N'osant tout de même pas sauter sur la table, il se contenta de défaire le bandeau de Merryn. Ghénarys eut un geste pour l'en empêcher mais il était trop tard. Merryn roula autour de lui de grands yeux étonnés, tandis qu'une nouvelle voix s'élevait.

— Puis-je savoir quelle sera ma position par rapport à ces nouveaux « conseillers » ? demanda le vieil Hormund, à l'évidence plus furieux que quiconque.

— Il est clair que Vous conserverez votre pension, vos appartements ainsi que tous les privilèges qui s'attachaient à vos fonctions, dit Rowena. Fonctions dont vous êtes à

l'instant relevé.

Le vieux conseiller faillit s'étouffer de rage. Il se leva pour demander la permission de se retirer.

— Je vois un serpent ! dit alors Merryn à haute voix. Un serpent qui s'enroule autour du cou du vieillard pour l'étrangler. Attention ! Il va...

Aidé de Korthwo, Ghénarys réussit enfin à retirer le bandeau des mains d'un Glarth hilare et à le reposer sur les yeux de Merryn qui se tut instantanément.

— Le seigneur Merryn est un visionnaire, expliqua Rowena à une cour ébahie. Le serpent qu'il a vu sur l'ex-conseiller Hormund est sans doute un symbole.

La menace qui planait dans ses paroles mit un terme immédiat à toutes récriminations.

— Mes conseillers et moi-même devons maintenant nous retirer, reprit la reine. Je souhaite que cette fin de repas vous soit agréable.

Puis elle disparut, de même que les six fous, laissant derrière elle une cour interloquée et un Douleur subjugué.

Lynna s'observait dans le grand miroir de Rowena, ne parvenant pas à croire que l'image de cette belle jeune femme richement vêtue fût la sienne. Trop longtemps elle n'avait porté que des haillons, ne s'était lavée que dans l'eau croupie d'un étang. Elle souleva à deux mains les plis de sa robe, les laissa retomber dans un froissement d'étoffe, comme pour s'assurer qu'elle n'était pas le jouet d'une illusion. La robe la serrait un peu à la taille, comprimait sa poitrine au point de gêner sa respiration mais elle se refusait pourtant à l'enlever. La damoiselle Lynna ! Un petit rire d'enfant naquit sur ses lèvres. La damoiselle Lynna...

— Qu'est-ce qui te faire rire ?

Lynna sursauta. Rowena était entrée dans la chambre sans qu'elle s'en aperçoive. Peut-être s'y était-elle transportée par magie, de la manière dont elle les avait fait sortir de la contrée de la folie pour les amener au château. Lynna se retourna en frissonnant. Soudain elle avait la chair de poule.

— Rien, dit-elle. Tu m'as fait peur...

La reine s'approcha d'elle, prit son visage entre ses mains et lui déposa un baiser sur le front.

— Tu n'as plus à avoir peur, murmura-t-elle. Ici tu n'auras plus jamais faim, ni froid. Il n'y aura pas d'animaux sauvages pour t'effrayer, pas de serpents, rien !

— Mais il y a des gens, dit Lynna. Je n'avais encore jamais vu autant de gens. Tu ne me forceras pas à les revoir, hein ? Jure-le-moi !

Rowena sourit, attira la jeune femme contre elle et la tint serrée, la berçant affectueusement.

— Je ne te forcerai pas à faire quoi que ce soit, Lynna. Je t'ai emmenée à la cour parce que j'avais promis de le faire. Pour que nous soyons ensemble le plus souvent possible. Ça ne te fait pas plaisir ?

Lynna acquiesça. Ses mains se crispèrent sur les épaules de Rowena.

— Si, dit-elle. Mais j'ai peur. J'ai toujours peur... Ce vieillard que tu as chassé, j'ai

l'impression qu'il me veut du mal.

— C'est à moi qu'il veut du mal, et je ne le laisserai pas faire. Pourquoi ne fais-tu pas comme Glarth et les autres ? Ils sont ravis. Ils s'amusent... (Elle se dégagea de l'étreinte de la jeune femme et la força à la regarder.) Écoute-moi bien. Il ne t'arrivera rien si tu ne fais confiance qu'à moi, au roi et à tes amis.

— Je n'ai pas d'amis, dit Lynna en secouant la tête. À part toi... Et je n'oserai jamais sortir de cette chambre.

— Tu en sortiras avec moi. Je te montrerai la contrée du miroir. C'est beau, tu verras. En attendant tu peux rester ici. Nous dormirons ensemble. Comme ça tu ne feras pas de cauchemars. Repose-toi, maintenant. Je reviendrai à la tombée de la nuit.

— Ne me laisse pas ! s'exclama Lynna. Je t'en prie : juste pour aujourd'hui. Ne me laisse pas !

Rowena la regarda avec douceur. Lynna était la seule personne pouvant encore lui inspirer un sentiment qui ressemblait à de l'amour. À cause de sa fragilité, peut-être. Parce qu'elle se reposait entièrement sur elle. Même une sorcière vouée à la destruction avait besoin de protéger, de chérir.

— Très bien, chuchota-t-elle. Ceux qui m'ont demandé audience attendront demain.

Elle sentit Lynna se détendre. Sur ses épaules, la pression se fit moins forte. Rowena sourit. Elle caressa doucement les cheveux de la jeune femme, puis son visage, sa gorge, sentant une chaleur trop rare l'envahir. En compagnie de son amie, elle permettait parfois à son corps de se dégeler, de redevenir humain. Elle se pencha pour embrasser délicatement les lèvres de Lynna.

En fin d'après-midi, alors que la reine s'était retirée dans ses appartements avec sa dame de compagnie, la plupart des barons et des chevaliers quittèrent le château pour retourner sur leurs terres. Ceux qui restaient se réunirent dans la salle à manger où une collation froide leur fut servie. Le roi n'était pas parmi eux : à la demande empressée de Halôm, Douleur avait accepté de le présenter aux cavaliers dorés dont il avait tant rêvé. Se sentant plus libres, les nobles ne se privèrent pas de commentaires perfides au sujet de leurs nouveaux souverains. Échauffés par le vin, certains barons parlèrent même de déclarer sur-le-champ leur félonie au roi. Mais ils se souvinrent vite que la loi n'autorisait qu'un seul baron félon à la fois. Aucun d'entre eux ne sembla vouloir être le premier. La dernière félonie en date – celle de Jorlond – était trop récente pour qu'on ait oublié le carnage orchestré par les troupes royales. Les dames, quant à elles, avaient des conversations de dames : la robe de la reine était fort belle ; le nouveau chevalier Ghénarys avait encore fière allure malgré son âge ; la jeune dame de compagnie allait faire des ravages parmi les jouvenceaux et...

Les conversations s'arrêtèrent net lorsqu'un bruit de clochettes annonça l'arrivée du conseiller aux allures de bouffon. Glarth était accompagné de Merryn, les yeux toujours bandés, et de Korthwo. Ce dernier semblait assez mal à l'aise. Il lui fallait reprendre l'habitude de ne posséder qu'un seul corps et un esprit troublé. Dans la contrée de la folie, il s'était scindé en deux incarnations, l'une féminine, l'autre masculine, en perpétuel désaccord. Désormais il retrouvait sa forme première, ni mâle ni femelle mais les deux à

la fois. Hommes et femmes l'attiraient pareillement et, il s'en souvenait enfin, le rejetaient avec un même dégoût. Rien n'avait changé : il ne le lisait que trop clairement dans les regards qui se posaient sur lui – ou sur elle.

Tous trois s'approchèrent en silence du buffet où ils commencèrent à se servir copieusement. Guère gêné par la réaction des nobles, Glarth louait à haute voix pour ses compagnons les bontés de la reine et la magnificence de la cour. Il se dirigeait vers une table inoccupée quand un chevalier lui barra le passage – celui auquel il avait répondu au cours du banquet.

— J'aurais deux mots à vous dire, messire conseiller ! tonna-t-il.

Glarth se retourna un instant comme s'il doutait que l'on s'adressât à lui, puis un large sourire s'épanouit sur ses lèvres.

— Je vous écoute, sire chevalier, dit-il, faisant virevolter son bonnet et tinter ses clochettes.

— Tout à l'heure vous avez cru bon de m'humilier en public. Je ne suis pas homme à oublier une telle insulte. C'est donc en public que je vous défie, moi, Réginald, en combat singulier, à pied ou à cheval, avec l'arme de votre choix, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Un murmure animé parcourut l'assemblée. Défier l'un des protégés de la reine était une chose que bien peu eussent osé faire. Mais le gros Réginald avait toutes les audaces, surtout lorsqu'il avait bu plus que de coutume. On guetta avec impatience la réaction du jeune insolent. Maigre comme il était, l'issue d'un combat entre Réginald et lui ne faisait aucun doute. Curieusement il ne se départit pas de son sourire.

— Sire chevalier, dit-il, mes seules armes sont ma langue et mon esprit. Sur ce terrain je vous ai déjà battu une fois. Je vous autorise donc à reprendre le gant que vous n'avez d'ailleurs pas daigné me jeter car il me serait douloureux de vous humilier plus encore.

Le visage bleu foncé, Réginald porta la main à son épée. Deux de ses voisins lui saisirent aussitôt les bras et l'immobilisèrent, malgré ses protestations.

— Ne sois pas sot, lui souffla l'un. La reine te ferait rouer...

Le gros chevalier grommela une insulte puis se détendit un peu. Pas assez fou pour insister à outrance, Glarth n'ajouta rien et rejoignit ses deux compagnons. Libéré, Réginald tourna les talons et quitta la pièce d'un pas rageur.

— Tu devrais être prudent, dit Korthwo à mi-voix. Si tu les pousses à bout, Rowena ne pourra peut-être rien pour toi.

— N'aie crainte ; tu parles à quelqu'un qui a tué un dragon avec un couteau.

Korthwo haussa les épaules. Glarth ne changerait jamais.

— Où est Ghénarys ? demanda l'hermaphrodite pour changer de sujet.

— Aucune idée. Il doit astiquer ses nouvelles armes. Ou bien il monte la garde devant les appartements de Rowena. Il prend très au sérieux son rôle de protecteur de la reine. Eh, regarde ! Nous avons de la visite...

Deux jeunes dames s'approchaient en effet de leur table, sous le regard réprobateur de leurs aînées. L'une avait les cheveux d'un bleu éclatant, l'autre d'un mauve très pâle. Toutes deux étaient fort belles, comme il seyait à une dame de la noblesse de l'être. Glarth dut se faire violence pour masquer son regard de convoitise. Il avait passé près de vingt ans dans la contrée de la folie et n'y avait connu aucune femme. Pour des raisons

différentes, Lynna et Rowena ne comptaient pas.

— Pardonnez notre impudence, messeigneurs, dit la jeune femme blonde. Mon amie et moi aimerions vous poser une question.

— Parlez librement, gentes damoiselles, répondit Glarth en souriant.

— Deux questions, en fait. Je me demande personnellement si le seigneur Merryyn accepterait de me dévoiler les visions d'avenir que lui inspirerait ma personne...

— Mais je... commença Merryyn avant que Glarth ne le réduise au silence d'un discret coup de pied sous la table.

— La chose est d'importance, dit-il, faisant sonner ses clochettes. Le seigneur Merryyn est parfois sujet à des visions si impressionnantes qu'elles le plongent en transe. Vous comprendrez qu'il ne désire guère se livrer à pareille exhibition en public. S'il vous était possible de nous présenter votre requête dans l'intimité, nous pourrions y réfléchir et éventuellement fixer un prix raisonnable.

— Mais je ne suis guère riche ! s'exclama la jeune femme. Mes parents possèdent toute notre fortune et ne me confient l'or qu'avec modicité.

— Je suis sûr que nous trouverons un prix vous convenant, lui assura Glarth avant de se tourner vers la jeune femme aux cheveux bleus. Et vous, quelles est votre question ?

Mais elle se contenta de baisser la tête, gênée.

— Mon amie est timide, déclara la première. Elle désirerait en fait savoir, sans vouloir aucunement l'offenser, si le seigneur Korthwo est un homme ou une femme.

— Pour cela il n'y a qu'un moyen, dit Glarth avant que l'intéressé ne pût ouvrir la bouche. L'accompagner dans la contrée de l'amour.

Les deux jeunes femmes blémirent et pouffèrent stupidement. Lorsqu'elles s'éloignèrent. Korthwo surprit pourtant dans le dernier regard de celle qui était restée muette une lueur n'ayant rien à voir avec du dégoût. Une curiosité mêlée d'envie, plutôt. Il se demanda si sa nouvelle vie n'allait pas finalement lui réserver quelques surprises.

— Eh bien ! mes amis, voilà une existence qui me plaît ! s'exclama Glarth. Buvons donc à la santé de Rowena !

Au matin, la reine fut éveillée par des coups légers frappés à sa porte. Elle se dégagea doucement de l'étreinte de Lynna, encore endormie, passa un peignoir de soie et alla entrebâiller l'huis.

— Bonjour, Votre Majesté, dit Angiosta.

Rowena sourit en voyant le visage ridé de la vieille servante. Depuis son retour au château, elle n'avait fait que l'entrevoir, ne pouvant trouver le temps de rechercher sa compagnie. Mettant un doigt sur ses lèvres, elle passa dans l'antichambre et referma délicatement la porte derrière elle. Puis au mépris du protocole, elle arrêta d'un geste la révérence d'Angiosta, la saisit aux épaules et l'embrassa sur les deux joues comme elle avait coutume de le faire lorsqu'elle était enfant.

— Je suis heureuse de te revoir, dit-elle. Tu n'as pas changé.

— Vous non plus, répondit la vieille servante, inconsciente des larmes qui coulaient sur ses joues parcheminées. Et je suis heureuse de vous voir, moi aussi. J'aurais

seulement préféré que votre retour ne s'accompagne pas de tant de violence.

— Sans violence je n'aurais jamais retrouvé ce qui m'appartient de droit, dit Rowena. Et ne te fais pas de souci. Dans ce château, personne n'a le pouvoir de me nuire. Pas même Hormund ni Aquarius. Ni toi... L'immortalité ne protège pas du feu, ni du fil de l'épée.

Angiosta sentit le souffle la quitter, un poids énorme lui comprimer la poitrine.

— Vous... vous saviez... souffla-t-elle.

— Je le sais depuis des années. Mais ne t'inquiète pas. Je sais aussi que tu n'as pas envers tes maîtres la même fidélité que les deux autres. Je sais que toi, tu m'aimes. Et si tu ne te dresse pas contre moi, je ne ferai rien pour te nuire car je t'aime aussi.

La vieille servante sourit. Comme cela lui arrivait fréquemment, elle oublia un instant son véritable rôle et s'absorba dans celui qu'elle jouait depuis l'éternité. Savoir qu'elle n'avait pas perdu l'affection de Rowena l'emplissait d'une joie intense. Elle s'inclina et baisa les mains de celle qu'elle s'obstinait à considérer comme « sa petite princesse ». Puis elle se ressaisit, prise entre les deux feux de l'amour et du devoir.

— J'ai préparé votre petit déjeuner, Votre Majesté, dit-elle d'une voix plus fraîche. Dois-je le laisser ici ou le servir dans la chambre ?

— Ma dame de compagnie dort encore, dit Rowena. Je servirai le plateau moi-même.

Angiosta secoua lentement la tête et ne put s'empêcher de sourire à nouveau.

— Vous êtes bien toujours la même, dit-elle. Mes leçons n'ont vraiment servi à rien. Vous n'êtes pas encore consciente de votre position. (Elle se dirigea vers la sortie des appartements royaux.) Une dernière chose, Votre Majesté : en tant que fidèle servante du trône, il est de mon devoir de vous avertir que vos nouveaux conseillers font jaser les courtisans. Notamment l'insolence du seigneur Glarth.

— Qu'on jase ! dit Rowena avec un geste de désintérêt. J'y mettrai un terme lorsque cela ne m'amusera plus. Angiosta ! Je compte sur toi pour me rapporter tout ce qui se dit parmi les serviteurs. Je me souviens que lorsque j'étais petite j'apprenais grâce à eux beaucoup de choses avant que même le roi n'en soit informé. Feras-tu cela pour moi ?

— Je suis aux ordres de Votre Majesté, dit formellement la vieille servante avant de sortir.

Rowena eut un sourire satisfait : Angiosta ne la trahirait pas... Elle porta le plateau contenant café et pâtisseries dans la chambre, puis retourna se blottir contre Lynna qu'elle éveilla d'un baiser.

Le vieil Hormund faisait les cent pas dans la salle du trône, posant de temps à autre un regard contrit sur le siège royal inoccupé. Depuis la mort du roi Turgoth, il venait souvent ici, dans cette pièce où il avait toujours manipulé sans qu'ils s'en doutent les souverains de Fuinör – leur soufflant des décisions qu'ils étaient ensuite persuadés d'avoir prises seuls. Il avait parfois dû batailler, user de toute son astuce et de toute sa persuasion pour faire admettre son point de vue. En une ou deux occasions, au cours des décennies, il avait même échoué. Mais on ne lui avait du moins jamais dénié le droit de s'exprimer, on n'avait jamais osé le décharger de ses fonctions.

— Si je n'étais qu'un homme, la chose serait de peu d'importance, dit-il à haute voix,

s'adressant aux dieux aussi bien qu'à lui-même. Mais je suis une institution. Me renvoyer défie la tradition.

À cet instant un rayon lumineux traversa l'un des hauts vitraux de la salle du trône et vint illuminer le sol à quelques mètres d'Hormund. Les sons mélancoliques d'une flûte et d'un tambourin s'élevèrent, feutrés, comme s'ils retentissaient dans le lointain. Devant les yeux agrandis du vieil homme, une fée apparut. À l'image de ses sœurs, c'était une grande et belle jeune femme aux cheveux d'or. Elle portait une longue robe orangée ainsi qu'un chapeau conique de même couleur, auquel s'accrochait un voile translucide dont les plis tombaient jusqu'au sol. Il y avait sept fées sur Fuinör, une pour chaque couleur de la vie. Hormund ignorait si leurs rôles étaient immuables ou si chacune portait une teinte différente lorsque changeait le soleil, car elles se ressemblaient trait pour trait, si bien qu'il était impossible de les distinguer les unes des autres, même lorsqu'elles apparaissaient ensemble.

Le vieil homme s'inclina humblement. La fée agita sa baguette magique dont s'échappaient d'incessantes étincelles. Un sourire empli de bonté apparut sur ses lèvres.

— Nous avons entendu ta plainte, Hormund, dit-elle, ses paroles venant se greffer sur la musique comme les textes d'une ballade. Nous partageons ton courroux mais pas ton inquiétude. Les dieux ne t'ont-ils pas annoncé leur venue ?

Hormund voulut répondre mais la fée lui imposa silence.

— Rassure-toi : nous savons que ta foi est sans tache. C'est pour cette raison que j'ai été dépêchée en ce lieu. Les dieux nous ont parlé, à nous aussi, et plus longuement qu'à toi. L'instant de leur intervention est proche, très proche. Tu dois donc supporter avec stoïcisme toutes les humiliations qui te sont imposées, feindre d'ignorer les manquements à la loi. Les criminels seront punis, je t'en donne l'assurance, mais ce n'est pas à toi de te charger du châtement...

La porte de la salle du trône s'ouvrit alors en silence et le roi entra. La fée disparut instantanément ; la musique qui l'accompagnait s'attarda un instant, comme un écho, puis s'éteignit.

Hormund se tourna vers Douleur, remarqua qu'il ne portait pas sa couronne. C'était là conduite indigne d'un souverain mais, fidèle aux conseils de la fée, il se garda d'en faire la remarque. Feignant le respect, il salua.

Surpris de trouver quelqu'un en un endroit qu'il croyait vide. Douleur sembla un instant sur le point de s'excuser puis il se ressaisit. Hormund n'aurait pu dire s'il avait remarqué ou non la présence de la fée.

— Vous avez quelque chose à me demander ?

— Non, Sire. Absolument rien...

— Alors puis-je vous demander, mon ami, ce que vous faites en ce lieu où nul ne devrait se trouver hors de la présence du roi ?

Hormund ravala sa colère. Il se mordit les lèvres lorsque Douleur alla s'installer sur le trône. Un manant présidant au destin de Fuinör. Profanation !

— Je vous prie de m'excuser. Sire. Cela ne se reproduira plus. Je ferai donner des ordres pour que...

— Les ordres sont déjà donnés, coupa Douleur, le plus sèchement possible. Veuillez

vous retirer !

Hormund s'inclina à nouveau et quitta la pièce. Il alla s'enfermer dans ses appartements et ne devait plus en sortir pendant près de dix années.

Douleur demeura plusieurs minutes assis sur le trône, perplexe. Il n'avait fait qu'entrevoir la fée mais cela lui avait suffi pour l'identifier. Et même sans la voir, il aurait reconnu la musique. Lorsqu'il n'était encore qu'un jeune homme dénué de nom, il avait rencontré une autre fée – ou bien la même. Déformant le sens de ses actions, elle avait usé des sophismes qui gouvernaient Fuinör pour lui attribuer un rôle de Fou. Douleur haïssait les fées, comme il n'avait jamais haï aucun être humain. Savoir que l'une d'elle conspirait avec un immortel l'amenait à se poser d'inévitables questions ; et surtout celle-ci : devait-il en informer Rowena ? Bien qu'ils fussent opposés par la force des choses, la reine sorcière ne lui inspirait aucune crainte. Il ne parvenait pas même à la considérer comme une ennemie. En tout cas, même si elle ne voulait plus voir changer le monde, elle désirait avant tout conserver sa couronne, ne pourrait voir d'un bon œil l'alliance d'Hormund et des fées.

Le jour n'était levé que depuis deux heures. Rowena se trouvait sans doute encore dans ses appartements. Ayant pris sa décision, Douleur s'y rendit le plus rapidement que le lui permettait sa dignité. Etre roi le dispensait de frapper aux portes mais il ne pouvait se résoudre à profiter de privilèges qu'il détestait. Sous le regard étonné de deux gardes, il utilisa donc le petit marteau en forme de sceptre. Il n'y eut aucune réponse. Douleur frappa à nouveau, un peu plus fort, puis devant un résultat identique se décida à entrer. Il refermait la porte derrière lui lorsque retentit un petit cri d'angoisse. Vêtue de la même robe que la veille, Lynna venait de sortir de la chambre.

— Mille pardons pour vous avoir effrayée, damoiselle, dit Douleur. J'ignorais que vous fussiez présente. En fait je venais m'enquérir de la reine. Se trouve-t-elle céans ?

Douleur était lui-même surpris de la facilité avec laquelle il avait adopté le langage ampoulé qu'on employait au château. À dire vrai, parler ainsi l'amusait, même s'il trouvait cela un peu ridicule.

Les joues de Lynna perdirent leur couleur. Elle ouvrit la bouche pour parler mais les mots ne purent franchir ses lèvres et elle se contenta de secouer la tête.

— Qu'avez-vous, damoiselle ? interrogea Douleur, faisant un pas vers elle. Est-ce ma présence qui vous cause un tel émoi ?

Lynna ne put en supporter d'avantage. À l'exception de Rowena, elle ne s'était jamais trouvée dans un endroit clos en compagnie d'un autre être humain. Lorsque Douleur s'approcha, elle eut la vision des tortures sanglantes qu'il allait lui faire subir et se sentit suffoquer. Ses genoux se dérochèrent sous elle. Le roi n'eut que le temps de se précipiter pour la recevoir entre ses bras. Affolé, il la souleva de terre, entra dans la chambre et la déposa sur le lit défait. Rowena n'était pas là. Maudissant sa maladresse, bien qu'il ne comprît pas quelle faute il avait commise, Douleur prit le pouls de la jeune femme. Son cœur battait à un rythme fou. Elle n'était qu'évanouie mais avait de toute évidence du mal à respirer. Ignorant ce qu'il convenait de faire en pareille circonstance, Douleur se fia à son instinct et délaça un peu la robe qui comprimait la thorax. Puis il avisa une cruche sur

un meuble : du vin ! Il en remplit une coupe qu'il approcha des lèvres de Lynna, lui posant une main sur la nuque pour lui relever la tête. La jeune femme toussa, recracha une partie du vin, mais revint à elle.

Dès qu'elle vit Douleur, elle se recroquevilla sur elle-même, portant une main à sa bouche pour étouffer un cri.

— Allons, demoiselle, calmez-vous ! Je ne vous ferai aucun mal. Vous pouvez vous vanter de m'avoir fait peur.

Un profond étonnement s'inscrivit dans le regard de Lynna.

— Peur... Moi, je vous ai fait peur ? balbutia-t-elle.

— Je vous ai crue morte. Réagissez-vous toujours ainsi lorsque quelqu'un vous surprend ?

— Oui, acquiesça-t-elle. Parce que tout le monde veut me tuer...

— Allons donc !

— Si ! insista-t-elle. Ils veulent tous me tuer ! Je le lis dans leurs yeux !

Tout comme au banquet, Douleur fut frappé par la fragile beauté de la jeune femme. Ses longs cheveux, mêlés aux plis de sa robe froissée, la rendaient extrêmement désirable.

— Regardez-moi, dit-il. Que lisez-vous dans mes yeux ?

Lynna dut se faire violence pour lui obéir. Elle leva enfin la tête et l'observa longuement, vit son sourire, son expression franche et engageante. Elle hésita, partagée entre l'évidence et ses craintes malades.

— Je ne sais pas, dit-elle.

— Me reconnaissez-vous, au moins ? demanda Douleur. Je suis le roi, l'époux, de votre maîtresse.

— Je... je sais. Mais Rowena n'est pas ma maîtresse. C'est mon amie, ma seule amie. (Elle baissa soudain les yeux.) Je vous demande pardon, Sire. Je suppose qu'une simple folle... qu'une simple dame de compagnie ne peut être l'amie d'une reine...

— Pourquoi pas ?

Douleur posa une main sur le poignet de la jeune femme, ému. Un instant elle tenta de s'écarter mais il la retint avec douceur et fermeté. Elle renonça.

— Rowena vous a-t-elle dit de me craindre ?

— Non. Elle a dit que je pouvais vous faire confiance, mais... c'est plus fort que moi. J'ai peur. En ce moment, j'ai envie de crier !

Douleur la sentait trembler, comprit qu'elle était au bord de la crise de nerfs.

— Je vais vous laisser, dit-il. Calmez-vous. Mais je veux que vous sachiez une chose : désormais vous avez un autre ami dans ce château. Vous étiez déjà protégée de la reine, vous voici protégée du roi. Nul ne saurait vous nuire. J'aimerais que vous soyez mon amie, vous aussi. Qu'en dites-vous ? Me permettez-vous de revenir vous voir ?

— Je ne sais pas, dit une nouvelle fois Lynna, sans le regarder.

Il la lâcha et s'approcha de la porte.

— Je reviendrai, dit-il avant de sortir. Si vous ne désirez pas me recevoir, il vous suffira de le dire et je ne vous importunerai pas. Au revoir, Lynna...

Lorsqu'il fut parti, la jeune femme se renversa en arrière sur le lit et se mit à pleurer, silencieusement. Elle n'était pas triste. C'était une réaction purement physique à la

terreur qu'elle avait ressentie. De celle-ci une part subsistait mais la plus grande s'était éteinte. Un instant elle souhaita presque que le roi revienne puis ses lèvres formèrent le nom de Rowena.

Troublé par son entretien avec Lynna, Douleur renonça à chercher Rowena. Il revêtit son armure dorée, ceignit son épée, prit son arc et se rendit aux écuries où il retrouva sa monture : le cheval ailé blanc qu'il avait dompté lorsqu'il était devenu cavalier doré. Martelant le sol de ses sabots sans produire le moindre son, l'animal piaffait d'impatience. Il souffrait de l'inaction. Ayant refusé toute escorte, Douleur annonça qu'il serait de retour avant la tombée de la nuit et prit son envol. Chevaucher cet animal lui procurait toujours un plaisir inégalable. Se déplaçant comme le vent, il ne faisait plus qu'un avec son destrier, survolait toutes les merveilles que recelait Fuinör. Oubliant les injustices et les absurdités, il communiait avec la nature, se fondait en elle. Chaque fois que cela lui arrivait, il sentait ses doutes s'envoler : la cause de l'enchanteur était juste, méritait que l'on se batte pour elle.

Grâce à la vitesse étonnante du cheval ailé, il ne lui fallut que quelques heures pour arriver à la clairière où venait le plus souvent son maître pour se reposer, méditer. La caverne percée au flanc d'un rocher semblait ouverte à quiconque voulait y pénétrer. Douleur savait pourtant que toute personne n'en ayant pas le droit ne parviendrait jamais à découvrir cet endroit, même en organisant une battue dans la grande forêt. Telle était la puissance de l'enchanteur de Fuinör, une puissance qui ne s'inclinait devant aucune autre. Celle des fées n'en était que l'égale.

Douleur descendit de cheval, flatta l'encolure de l'animal et se prépara à entrer dans la caverne. Une course effrénée dans les broussailles lui fit alors tourner la tête. La forme svelte d'un chevreuil surgit entre deux fourrés et s'approcha de lui, naseaux palpitants. Douleur sourit.

— Bonjour, maître, dit-il.

— Bonjour, Douleur, répondit le chevreuil. Es-tu venu chercher des félicitations ? Si c'est le cas, tu les mérites : tu as accompli à la perfection les tâches que je t'avais confiées !

Le roi de Fuinör secoua lentement la tête.

— Je vous remercie, maître, mais tel n'est pas le but de ma visite. Je viens vous demander conseil. Quand je vous ai quitté pour aller chercher les cavaliers dorés, je n'imaginais pas encore la situation. J'en sais désormais plus et je m'inquiète.

Tandis qu'il parlait, l'enchanteur s'était transformé, changeant ses pattes grêles en membres humains, son museau en visage, reprenant la station debout. Il possédait maintenant l'apparence qu'il affectionnait le plus, celle d'un archétypal grand vieillard à la barbe blanche.

— À cause de la fée ? demanda-t-il.

Douleur acquiesça, sans surprise. Il eût été vain de vouloir cacher quoi que ce fût à un être capable de parler aux animaux, aux plantes, capable de lire dans les esprits.

— Tu n'as rien à craindre à ce sujet, reprit l'enchanteur. Pour que Fuinör change, il faut une intervention des dieux : eux seuls peuvent autoriser un changement, et ce de

leur propre volonté. C'est normal, puisque ce sont les dieux... Pour cela je devais les appeler. Mon premier but est atteint : créer un tel manquement à la loi qu'aucune puissance née de Fuinör ne puisse l'enrayer. Mettre un roturier sur le trône. Désormais les dieux doivent venir. Mais nous sommes encore loin d'avoir gagné, Douleur. Lorsqu'ils seront là, il faudra les convaincre, ou les affronter. Les deux peut-être.

— Comment peut-on vaincre des dieux ?

L'enchanteur eut un sourire apaisant.

— Je sais des choses que tu ignores. Mais je ne juge pas utile d'en dire plus pour le moment. Contente-toi d'être roi, jusqu'à ce que je t'appelle !

— Je ferai mon possible pour soulager les faibles, dit Douleur. Éviter exécutions et tortures, et puis...

— Garde-t-en bien ! le coupa l'enchanteur, sévère.

— Je ne comprends pas, maître.

— Pour que le changement se produise, il faut certes convaincre les dieux de sa nécessité, mais il faut aussi convaincre les hommes. Alors ne cherche surtout pas à ménager le peuple. Oppresse-le au contraire. Sois cruel et injuste. De mon côté je me charge de faire comprendre aux serfs que la loi est mauvaise, qu'ils doivent se révolter.

— Locksley, murmura Douleur.

— Je vois que tu as compris. Nous devons organiser un bain de sang, même si cela te répugne. Un bain de sang pour qu'ensuite il n'y en ait plus jamais.

— Et ne peut-on faire quelque chose pour les familles des criques ? Pour les Fous ?

— Non, dit l'enchanteur. Les criques sont une aberration, née des fantasmes de dieux irresponsables. Mais puisque les cavaliers dorés ne sont plus là, la mécanique est enrayée. Les Héros ne peuvent plus prouver leur valeur ; les fées n'amèneront donc plus d'enfants. Les criques s'éteindront d'elles-mêmes. Une fois de plus ce sacrifice est nécessaire.

— Mais le soleil ! s'exclama Douleur, se souvenant de la part que prenaient les Héros à sa transformation, tous les dix ans.

— Le soleil changera quand même, lui assura le vieillard. Notre monde n'a nul besoin de Héros ! Va, maintenant. Ton royaume t'attend.

Douleur se dirigea vers son cheval. Au moment de monter en selle, il s'immobilisa.

— Puis-je encore vous poser deux questions, maître ?

L'enchanteur acquiesça, bienveillant. Contrairement à sa précédente élève, celui-ci lui donnait toute satisfaction.

— Lorsque j'ai vaincu Sharris, l'ancien chef des cavaliers dorés, il m'a dit des choses que je n'ai pas comprises, comme s'il avait été conscient de jouer un rôle. Faisait-il partie des immortels lui aussi ?

— Non. Il n'y a pas d'autres immortels que ceux du château. Tu les connais tous. Simplement il arrive que certains personnages importants dans l'existence de Fuinör sentent qu'ils sont manipulés ; il arrive qu'ils aient conscience de leur fonction. Cela se produit généralement à l'approche de la mort. Mais même cette conscience ne leur permet pas de se rebeller contre le destin choisi pour eux par les dieux. Pose-moi ta deuxième question.

— Rowena ?

L'enchanteur resta silencieux un long moment comme s'il méditait sa réponse.

— Il n'y a rien à faire pour l'instant, dit-il. Laisse-la jouir de sa couronne. Plus tard, lorsque nous en arriverons à la dernière confrontation, il sera peut-être nécessaire de l'éliminer. Si c'est le cas, je m'en chargerai : je serai le seul à pouvoir le faire sans passion, ni haine, ni remords. Mais je ne désespère pas de la voir revenir à nos côtés. Tu la connais assez pour savoir qu'elle ne croit pas en ce qu'elle défend. Est-ce tout, Douleur ?

Le roi acquiesça. Il salua son maître et se hissa sur son cheval. Sans attendre l'homme et l'animal reprirent la direction du château. Il s'aperçut qu'il avait oublié de mentionner son attirance nouvelle pour Lynna. Il haussa les épaules : l'enchanteur ne pouvait de toute façon pas l'ignorer ; si cela risquait de compromettre d'une façon ou d'une autre son grand œuvre, il n'aurait pas manqué de le lui signaler.

CHAPITRE III

Trois saisons avaient passé. À de rares exceptions près, le mécontentement des nobles commençait à s'apaiser. Puisque aucun privilège n'était aboli, aucune faveur particulière accordée au peuple, quel motif auraient-ils eu de se plaindre ? Passé le premier choc, les conseillers de la reine n'étaient plus si détestables. Le nain et la dame de compagnie étaient pour ainsi dire inexistants, passant leurs journées l'un aux écuries, l'autre dans les appartements royaux. Merryn était devenu une sorte d'oracle que chacun venait consulter avant de prendre une décision. Toutes plus fantaisistes les unes que les autres, ses hallucinations étaient interprétées avec le plus grand sérieux par un Glarth à l'air docte qui savait les faire concorder avec les vœux des consultants. Chevaliers et dames d'âge mûr payaient ces services en bon or – dont les fous n'avaient que faire mais qu'il était amusant d'entreposer. Seules les jouvencelles bénéficiaient de consultations gratuites pour peu qu'elles ne fussent pas trop avares de leur personne. Merryn n'étant guère porté sur les aventures galantes, c'était généralement Glarth qui profitait de leurs largesses. Il passait ainsi un bon tiers de ses jours dans la contrée de l'amour. Curieusement, lorsqu'il n'était pas au château, son absence était presque regrettée. On avait fini par s'habituer à ses piques incessantes, frappant au moment le plus inattendu, sans distinction de rang, d'âge ni de sexe. Glarth était devenu véritablement le « fou de la reine », personnage autorisé à railler en toute impunité et dont les paroles amusaient plus qu'elles ne vexaient. Certains chevaliers allaient même parfois jusqu'à lui jeter leur bourse pour le récompenser d'un bon mot.

En fait, le seul dont on se défiât encore était Korthwo dont l'apparence choquait, dérangeait tout autant qu'elle fascinait... Certaines damoiselles ayant osé l'accompagner dans la contrée de l'amour étaient revenues avec une histoire assez fantastique pour alimenter durant des saisons le babillage des salons. On racontait même que certains jeunes chevaliers avaient eux aussi goûté aux charmes de l'hermaphrodite. Mais ce n'était là qu'une rumeur car, sans doute un peu honteux, ils ne s'en vantaient pas. Et Korthwo, contrairement à Glarth, n'avait pas coutume d'étaler au grand jour ses conquêtes. Malgré ses succès récents, il conservait sa morosité, sentant que le dégoût n'avait pas disparu, même s'il se teintait maintenant de désir et de curiosité malsaine. Korthwo rêvait d'amour, d'un amour à deux visages qu'il désespérait de rencontrer un jour...

Ainsi donc la cour était en paix. La seule ombre au tableau était le retour de la patrouille envoyée dans la contrée des semailles. Bien qu'ils se fussent livrés à une exploration en règle, les hommes d'armes n'avaient rien trouvé. Mais puisque Locksley n'avait plus fait parler de lui depuis le premier incident, on le supposait trop effrayé pour mettre ses menaces à exécution. Seuls Rowena et Douleur savaient qu'il n'en était rien.

Mais si le roi souhaitait que l'enchanteur agisse vite, son épouse n'avait guère le temps de s'en préoccuper. Comme elle l'avait prévu, la semence déposée en elle au cours de la nuit de noces avait porté ses fruits. Dès qu'elle avait constaté sa grossesse, Rowena s'était faite plus rare en public ; négligeant les prescriptions de maître Aquarius, elle avait utilisé ses propres connaissances, apprises de l'enchanteur, pour choisir son alimentation. Elle voulait que son enfant vive pour lui succéder sur le trône. Mais avant cette heure, elle lui enseignerait la sorcellerie, lui transmettrait tout son savoir. Lorsqu'il serait aussi puissant qu'elle, Rowena songeait que tous deux pourraient vaincre l'enchanteur et les fées. Plus rien ni personne ne saurait alors s'opposer à leur suprématie sur Fuinör.

Le milieu de la saison des pluies la trouva donc anxieuse, impatiente et presque à terme.

Lorsqu'elle fut prise des premières douleurs, Rowena se trouvait dans son antichambre en compagnie de Lynna. Celle-ci lisait à haute voix un ouvrage romanesque, butant parfois sur une syllabe, demandant souvent à la reine la signification d'un mot qu'elle ignorait. Totalement analphabète à son départ de la contrée de la folie, la jeune femme avait prouvé son intelligence en faisant des progrès colossaux durant les trois saisons écoulées. Désormais elle savait lire et commençait à saisir les principes élémentaires de l'écriture.

— Et banni dans la contrée de l'or, le manant fut désormais condamné à l'ex... à l'ext...

— À l'extraction, compléta Rowena avant de pousser un cri involontaire.

Elle porta instinctivement une main à son ventre gonflé. Un sourire se dessina sur ses lèvres, malgré la douleur.

— Je vais enfanter, Lynna, dit-elle calmement. Aide-moi à m'allonger.

Un peu effrayée, la jeune femme obéit. Tandis qu'elle s'empressait aux côtés de son amie, celle-ci serra les dents pour retenir un nouveau cri.

— Tu as mal ?

Rowena acquiesça mais ne répondit pas. S'appuyant sur Lynna, elle marcha jusqu'à la chambre et s'étendit sur le lit.

— Dis... aux gardes... d'aller chercher maître Aquarius ! haleta-t-elle.

— Je ne veux pas te quitter, dit Lynna, tremblante. Tu as trop mal.

Ressentir la souffrance de Rowena l'emplissait d'une terreur qui possédait cette fois une cause rationnelle. Ses lèvres tremblaient sans qu'elle en eût conscience.

— Fais ce que je te dis, insista Rowena. Et tout ira bien.

Lynna acquiesça à regret. Elle courut jusqu'à la porte d'entrée des appartements royaux, la déverrouilla et sortit pour faire face aux deux hommes d'armes en faction. Elle eut un sursaut apeuré en voyant la lame nue des hallebardes. Luttant contre l'impulsion qui voulait lui faire rebrousser chemin, elle se força à demeurer en place, reprit son souffle sous le regard interloqué des deux hommes.

— Quelqu'un a attaqué la reine ? demanda l'un, faisant mine d'entrer dans l'antichambre.

Lynna lui barra le passage, secoua violemment la tête.

— Qu'on... qu'on aille chercher le médecin ! balbutia-t-elle. La reine va enfanter !

— J’y cours ! s’exclama le deuxième garde.

Il prit son élan tandis que Lynna s’empressait de se barricader à nouveau. Elle resta un long moment immobile, le dos collé à la porte.

— Tout va bien, Lynna ? demanda Rowena d’une voix faible.

— Oui, réussit à articuler la jeune femme avant de tomber à genoux, le corps secoué par des sanglots nerveux.

Elle sursauta violemment lorsqu’on frappa, trois petits coups brefs.

— Qui est là ? souffla-t-elle.

— Le roi, dit Douleur. Ouvrez !

Lynna débloqua la porte avec empressement pour laisser entrer le visiteur. Celui-ci n’avait fait que deux pas dans la pièce lorsqu’elle se serra contre lui, posa la tête contre sa poitrine. Douleur sentit les bras frêles presser ses bras jusqu’à lui faire mal. Se souvenant d’avoir vu Rowena agir ainsi, il caressa doucement les cheveux de Lynna.

— Je suis heureuse que vous soyez là, chuchota-t-elle. J’ai cru qu’il me faudrait recevoir le médecin moi-même... Mais vous n’allez pas nous laisser, n’est-ce pas ?

— Qui est-ce, Lynna ? interrogea Rowena avant que Douleur n’ait pu répondre.

— C’est moi ! dit-il. J’ai croisé le garde qui allait chercher maître Aquarius et je suis venu aussitôt. (Entraînant Lynna, il passa dans la chambre.) Comment te sens-tu ?

— Comme une femme qui va accoucher, répondit Rowena avec un sourire forcé. Sois heureux d’être un homme ! C’est extrêmement douloureux.

Lynna quitta le bras du roi pour se précipiter au chevet de son amie. Son visage n’était plus terrorisé, seulement inquiet. Douleur se souvint de la manière dont il avait gagné la confiance de la jeune femme durant les dernières saisons. Après une approche difficile, quelques visites infructueuses, il était parvenu à la convaincre de le recevoir. Il avait tout d’abord entrepris de la rassurer, usant de douceur et de psychologie, avant d’engager un dialogue. De quelques minutes au tout début, leurs rencontres s’étaient faites plus longues, duraient désormais souvent plusieurs heures. Avoir tous deux derrière eux une existence de folie les rapprochait, même si un Fou et une folle n’avaient rien en commun. Ils s’étaient racontés, avaient pansé mutuellement leurs blessures. Mais jusqu’à ce jour, Douleur n’avait jamais osé toucher Lynna, fût-ce pour un simple baisemain. Pourtant il la désirait de plus en plus, croyait enfin sentir en lui l’amorce d’un sentiment qu’il n’avait jamais vraiment connu. Parfois il brûlait de la prendre dans ses bras et de la couvrir de baisers. Mais il craignait qu’elle ne s’effraie. Elle était tellement instable ! Qu’elle se fût aujourd’hui tournée vers lui, que sa présence calmât son désarroi, signifiait qu’il avait réussi. Lynna le considérait désormais comme un allié, au même titre que Rowena ou presque.

La reine ignorait tout de ces rencontres. Lors des toutes premières, elle avait été absente sans que nul n’y fût pour rien. Plus tard, Douleur s’était arrangé pour faire coïncider ses visites avec le départ de Rowena. Il ne pensait certes pas que converser avec la dame de compagnie de la reine fût un crime de lèse-majesté, surtout pour un roi, mais être seul avec Lynna lui semblait indispensable pour conquérir son amitié. Si Rowena lui avait posé la question, il lui aurait sans doute dit la vérité, du moins jusqu’à ce que Lynna lui demandât de n’en rien faire. La jeune femme était apparemment convaincue que la

reine prendrait ombrage de lui connaître un autre ami qu'elle-même. Douleur jugeait cette crainte irrationnelle mais avait néanmoins promis de se taire.

— J'espère que ce sera une fille, dit-il. Si elle est aussi belle que...

Sa phrase fut interrompue par l'arrivée de maître Aquarius, d'Angiosta et de quatre serviteurs portant une civière.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Douleur, désignant l'objet.

— Il faut transporter la reine dans la salle d'accouchement, dit Aquarius. Ce sera l'affaire de quelques minutes.

— Ne soyez pas stupide ! dit sèchement Rowena. Je suis sur le point d'enfanter. Si vous me transportez maintenant, je risque de...

Elle serra les dents sous l'effet d'une nouvelle contraction.

— La tradition exige que la reine donne naissance à l'héritier du trône dans la salle d'accouchement, reprit posément le médecin. Il ne saurait en être autrement. Allongez-la sur la civière, vous autres.

La colère brûla dans les yeux de Rowena quand les serviteurs s'approchèrent d'elle. Mais elle ne pouvait toujours pas ouvrir la bouche sous peine de hurler.

— Arrêtez ! ordonna Douleur. Que cette mascarade cesse immédiatement. (Il se tourna vers les serviteurs.) Vous, sortez et retournez à votre ouvrage !

— Mais, Sire, je ne... balbutia Aquarius.

— Quant à vous, médecin, vous allez procéder à l'accouchement ici même et sur-le-champ, faute de quoi je vous fais bannir ! Est-ce clair ?

— Parfaitement clair, répondit Aquarius, glacial. Angiosta ! De l'eau chaude et des linges ! Dépêche-toi !

— Merci... articula Rowena.

Douleur lui sourit et entraîna Lynna dans l'antichambre tandis qu'Angiosta courait chercher ce qu'avait demandé le médecin.

— Je veux rester avec elle, protesta la jeune femme.

— Elle préférera sans doute que vous ne la voyiez pas souffrir, dit Douleur. Nous rentrerons lorsque tout sera terminé.

— Je comprends, acquiesça Lynna. Mais j'ai peur. Je suis sûre que le médecin veut la tuer.

Douleur sourit et passa un bras protecteur autour des épaules de la jeune femme qui ne se déroba pas.

Maître Aquarius releva les manches de son ample robe verte avant de dénuder le ventre gonflé de la reine. Près de la cheminée, Angiosta surveillait l'ébullition d'un chaudron d'eau. Depuis qu'elle était rentrée dans la chambre, elle n'avait pas accordé un seul regard à Rowena. Celle-ci s'en était aperçue mais souffrait trop pour réfléchir. De toute évidence le médecin ne faisait rien pour l'aider. Pas de conseils, pas d'auscultations. Il attendait que l'enfant sorte, purement et simplement.

Angiosta se sentait sale. Ne rien faire pour empêcher un meurtre quand on sait qu'il va s'accomplir ! Elle avait assisté souvent à des accouchements royaux, en avait souvent été la complice passive. Mais la victime ne lui avait jamais été aussi chère.

Cette fois c'était Rowena, sa petite princesse... Un instant elle souhaita presque qu'elle meure en couches : cela lui enlèverait sa culpabilité. Mais c'était un vœu égoïste, elle s'en rendait bien compte.

Lorsqu'elle entendit les cris de l'enfant déchirer un silence que reine n'avait rompu d'aucune plainte, elle sursauta. L'instant approchait.

— Angiosta ! Apporte l'eau ! ordonna Aquarius.

Elle s'exécuta en silence.

— C'est un garçon, votre majesté, dit le médecin. Le portrait très exact du roi...

— Regardez ! s'exclama Angiosta, désignant la reine. Un autre ! Il y en a un autre qui vient !

Aquarius posa le bébé sur une tablette, fit signe à Angiosta d'aller l'emballer et revint près de la reine. Lorsque le deuxième enfant fut sorti, le médecin sectionna le cordon ombilical et se redressa. Une fille ! La reine venait d'avoir des jumeaux : dans toute l'histoire de Fuinör, il n'était toujours né qu'un seul héritier. Il était dit qu'en ce jour la tradition serait bafouée jusqu'en ses tréfonds.

Angiosta lava et emballa le deuxième enfant comme elle l'avait fait du premier, puis reprit le chaudron pour le porter hors de la chambre.

— Donnez-moi mes enfants, ordonna Rowena quand le médecin eut rabattu sa chemise sur ses jambes et remonté les draps.

Aquarius tira de sa poche une petite boîte dorée qu'il ouvrit. À l'intérieur se trouvait une poudre végétale qu'il avait préparée quelques jours auparavant. Il en prit une pincée entre le pouce et l'index.

— Un calmant, votre majesté, dit-il d'une voix douce. Ensuite je vous donnerai les enfants !

Angiosta poussa un petit cri et lâcha le chaudron qui tomba sur le sol avec fracas, inondant la chambre. Surpris, maître Aquarius eut un mouvement maladroit et renversa sur le lit le contenu de sa boîte. Le parfum de la poudre emplît l'atmosphère, un parfum âcre que Rowena reconnut aussitôt. Elle écarta d'une main les doigts d'Aquarius qui s'approchaient de ses lèvres. Les yeux agrandis par la haine, elle pointa l'index vers le médecin. Trois étincelles en jaillirent, à intervalles réguliers, transpercèrent la robe verte et frappèrent le corps de l'immortel. Celui-ci recula sous le choc, ouvrit la bouche pour parler, chancelant.

— Adieu, maître Aquarius, dit Rowena lorsqu'il s'écroula et demeura inerte.

Voyant le regard affolé de la vieille servante, Rowena eut un sourire cruel.

— Rassure-toi, Angiosta, ce n'est pas ta faute. J'aurais de toute façon reconnu cette herbe avant qu'il ne me la fasse avaler. J'ai eu un excellent... professeur de botanique.

— Que se passe-t-il ? interrogea Douleur, pénétrant en courant dans la chambre, suivi par Lynna.

Ils s'immobilisèrent en découvrant le cadavre de maître Aquarius baignant dans l'eau sale.

— Un attentat contre ma personne vient d'échouer, dit Rowena, très calme. J'ai d'autre part mis au monde un prince et une princesse. Je désirerais les voir.

Douleur s'empressa de lui apporter les deux enfants, enjambant le corps du médecin.

— Fais-nous débarrasser de cette charogne ! dit la reine. Ensuite qu'on me laisse ! Je veux être seule avec mes enfants !

Douleur ne tenta pas d'insinuer qu'ils étaient aussi ses enfants. Pour Rowena, ce détail ne semblait avoir aucun intérêt.

En début de soirée, on frappa à sa porte. Douleur occupait ce qui n'était autrefois qu'une simple chambre d'hôtes, royalement aménagée dès le couronnement. Malgré les murmures, il s'était volontairement exilé, laissant à Rowena les appartements royaux. Qu'un roi et une reine ne partagent pas le même lit aurait suffi à plonger la cour dans la perplexité. Que la reine fût la mieux logée touchait au scandale. Mais comme à tout le reste, on s'y était habitué. Et puisque le conseiller Hormund ne se chargeait plus de répandre la subversion, on avait même fini par y voir un nouvel ordre des choses.

Eprouvé nerveusement par ce qui s'était passé après l'accouchement, Douleur s'apprêtait à se coucher lorsque les coups retentirent, faibles mais insistants. Il passa un peignoir et alla ouvrir, vérifiant que son épée fût bien à portée de main. Si quiconque désirait venger maître Aquarius, il était prêt.

Lynna rentra dans la chambre et se jeta dans ses bras en sanglotant. Le visage torturé de la jeune femme trahissait son angoisse. Douleur referma la porte du bout du pied. Il laissa pleurer Lynna, se contentant de la serrer contre lui, sans parler, jusqu'à ce que les larmes cessent d'elles-mêmes.

— Que se passe-t-il, Lynna ? demanda-t-il alors, d'une voix douce.

— Elle m'a chassée ! Elle a dit que je ne pouvais pas dormir avec elle cette nuit, que je dérangerais ses enfants... Elle m'a chassée !

Douleur lui posa un doigt sur les lèvres avant qu'emportée par le chagrin, sa voix n'atteigne un niveau hystérique.

— Tais-toi, souffla-t-il. Ça ne veut pas dire qu'elle ne t'aime plus. Je suppose qu'aucune mère ne désire être séparée de ses enfants, même par un être cher, lorsqu'ils viennent de naître. Demain, ou dans quelques jours, tout sera comme avant, tu verras. Ne pleure pas, Lynna.

Pour la première fois depuis qu'il la connaissait, il vit la jeune femme faire un effort de volonté, tenter de se contrôler. Elle prit plusieurs longues inspirations, encore secouée de sanglots irréguliers. Douleur la sentit cesser de trembler.

— Tu peux dormir ici cette nuit, si tu veux, dit-il, conscient de faire une erreur mais ne voyant pas comment l'éviter.

Lynna acquiesça avec empressement mais ne fit pas mine de s'éloigner de lui. Elle le serrait avec force, comme s'il était le seul fil la raccrochant au monde, l'empêchant de sombrer dans le néant. Lorsqu'elle releva la tête, il l'embrassa, sans se rendre compte de ce qu'il faisait. Le contact des lèvres de Lynna sur les siennes le ramena à la réalité. Il voulut s'écarter mais la jeune femme le retint. Elle lui rendit son baiser avec une ardeur qui le surprit.

— Rowena aussi m'embrasse comme ça, d'habitude, dit-elle à voix basse. Avec toi c'est différent. C'est... (Elle sembla chercher ses mots.) Je ne sais pas, mais c'est différent...

Elle se recula un peu. Passant les mains dans son dos, elle commença à délayer sa

robe. Douleur se sentit bleuir.

— Je ne veux pas que tu te sentes obligée, dit-il gêné. Je peux aller...

— Tu ne vas pas me laisser, toi aussi ! s'exclama Lynna, de nouveau au bord des larmes. Reste avec moi, je t'en supplie. Reste avec moi ! Seule, j'aurais trop peur.

Elle acheva d'enlever sa robe puis laissa glisser sa chemise à terre. En la voyant se diriger vers le lit, Douleur sentit sa culpabilité disparaître. Lynna ignorait tout autant que l'hypocrisie les concepts chers à la morale traditionnelle. Lorsqu'elle tendit la main vers lui, l'invitant à la rejoindre, son sourire n'exprimait que la confiance et l'amitié. Caresser, être caressée par celui ou celle qui chassait la terreur n'était ni une contrainte, ni une récompense. Cela faisait tout naturellement partie du processus, aidait à l'exorcisme. Douleur n'hésita qu'un instant avant d'ôter son peignoir et de s'allonger près de Lynna. S'étreignant l'un l'autre, ils échangèrent un long baiser. À la manière dont Lynna s'étonna de découvrir son corps, Douleur se demanda si elle avait déjà connu un homme. Quand elle lui demanda avec ingénuité ce qu'il convenait de faire, il n'eut plus aucun doute. Ce fut avec une tendresse absolue qu'il la guida, lui enseignant le peu qu'il savait. Tous deux avaient eu le même professeur, la même maîtresse. Leurs corps se reconnurent, s'apprivoisèrent d'instinct, se nouèrent. Lynna pinça les lèvres lorsque Douleur lui ravit lentement sa virginité. Elle ressentit un mal intense mais ne cria pas. Au contraire, elle se cambra pour l'attirer encore plus en elle. La souffrance était une chose qui ne l'effrayait pas, à laquelle elle pouvait se raccrocher. Et bientôt cela même disparut, faisant place à une sensation de bien-être qu'elle reconnut comme les prémices du plaisir.

En un sens, Douleur était vierge lui aussi. Il n'avait dans toute son existence fait l'amour qu'avec deux femmes : Rowena qui s'était donnée à lui pour mieux le tromper et Freïa, laquelle ne faisait qu'obéir à la loi. Aucune n'avait fait preuve d'amour, de passion. On l'accueillait enfin pour ce qu'il était, sans que l'acte ait d'autre intention que celle, spontanée, de lui prouver un sentiment réel.

Leur jouissance fut brève, peut-être un peu trop rapide, mais ni l'un ni l'autre ne le regretta. Ils restèrent un long moment enlacés, incapables de dire un mot, d'esquisser un seul geste.

— Je t'aime, Lynna, murmura enfin Douleur, caressant les cheveux de la jeune femme.

Celle-ci ne répondit pas : les yeux fermés, paisible, elle s'était endormie.

Jon travaillait dans la contrée de l'or, tout comme son père l'avait fait, et son grand-père avant lui. Comme le ferait bientôt son fils qui n'avait encore que quatre ans. Les serfs qui étaient chargés d'extraire le minerai étaient sans doute les plus misérables de tous. Pour eux, quelle que fût la saison, il y avait du travail. Et contrairement à leurs camarades des semailles, ils ne pouvaient l'organiser à leur guise : jour après jour, ils maniaient pendant douze heures un pic qu'ils sentaient peu à peu devenir comme une extension de leurs corps. La surveillance des hommes d'armes les gardant ne se relâchait jamais. Et si la cadence du travail ralentissait un tant soit peu, ils ne tardaient pas à ressentir la morsure d'un fouet.

Ce matin-là, comme toujours, ce fut sa femme qui réveilla Jon. Ils se saluèrent d'un

signe de tête. Il y avait longtemps que la force de parler ne leur revenait qu'en cas d'absolue nécessité. Jon était un homme à la constitution solide. Sa force et sa taille peu communes lui avaient valu une certaine réputation parmi les autres serfs qui, par dérision, le surnommaient Petit Jon. Jusqu'ici il avait fait preuve de la même docilité que ses compagnons mais les soldats se méfiaient pourtant de lui. À tort. L'intention, ni même l'idée de se révolter ne lui étaient jamais venues.

Jon se leva et s'habilla rapidement. Sa femme saisit une cruche et sortit de la cabane pour aller puiser de l'eau. Il s'approcha de la table en bois grossier et s'empara du croûton de pain, seul reste de leur ration de la veille. Il en prit une bouchée et commença à mâcher bruyamment la mie rassie. Son regard absent reposait sur le pic, près de la porte, à deux pas du petit lit où dormait l'enfant. Jon se demanda s'il serait fouetté aujourd'hui. Il l'avait été la veille, pour inattention, et son dos portait encore la marque des coups. Etre puni deux jours de suite était une épreuve qu'il n'avait encore jamais subie. Il se promettait d'accorder toute son attention à son travail lorsqu'il entendit le cri, suivi du bruit de la cruche qui se brisait.

Il fut à la porte en deux enjambées, juste à temps pour voir sa femme s'écrouler sous la gifle que venait de lui assener un des officiers de la garde.

— Par les dieux, femme ! s'exclama l'homme. Je vais t'apprendre à bousculer tes supérieurs. Tu as choisi un mauvais jour pour me chercher querelle.

Stupéfait, Jon vit sa femme joindre les mains, prier l'officier de lui pardonner sa maladresse. Mais l'homme semblait d'une humeur noire. Il tira son épée comme si tuer cette manante pouvait l'aider à se calmer.

— Non, ne la tuez pas ! cria Jon, trop tard.

L'épée s'abaissa, mettant un terme instantané aux jours de sa femme. L'officier poussa un ricanement sadique. Les yeux embués de larmes, Jon s'élança. Il n'ignorait pas la peine encourue par quiconque frappait un soldat, encore plus un des chefs, mais n'y songea pas. Son chagrin et son désir de vengeance étaient tels qu'il crut un instant pouvoir venir à bout de l'homme armé, alors qu'il n'avait même pas son pic.

— À la garde ! cria l'officier, tout en faisant face au forcené qui chargeait. Attrapez-moi ce...

Son appel s'acheva par un gargouillement répugnant. Deux flèches vinrent presque simultanément se ficher dans son dos. Elles étaient empennées de rouge. L'homme s'effondra aux pieds de Jon et les autres soldats s'immobilisèrent, cherchant du regard leurs nouveaux agresseurs. Un homme seul se dressait à quelques dizaines de mètres de là, un homme qu'ils n'avaient jamais vu mais dont la rumeur leur avait parlé. Ce ne pouvait être là que le fameux Locksley, celui qui avait osé tuer deux chevaliers. Le voyant ainsi isolé, le capitaine de la garde crut pouvoir se faire à bon prix une réputation de héros, être invité à la cour peut-être. Il ordonna qu'on capture l'archer. Nul ne put suivre les mouvements de celui-ci. En une fraction de seconde, trois hommes d'armes s'écroulèrent, avant même de s'élancer.

— Attrapez-le ! Courez ! cria le capitaine. Il ne nous aura pas tous.

En cela il avait parfaitement raison. Malgré sa rapidité, Locksley ne possédait pas même assez de flèches pour abattre tous les soldats. Bientôt il serait submergé. Mais sans

cesser de tirer, faisant mouche à chaque fois, il se mit à parler :

— Aidez-moi ! Vous, les serfs que ces brutes maltraitent et tuent comme du bétail, par amusement. Révoltez-vous ! Prenez vos pics et attaquez vos maîtres !

Jon qui s'était agenouillé au chevet de sa femme releva la tête. Une lueur de haine absolue flamboyait dans ses yeux.

— Il a raison, tonna-t-il. Tuons ces porcs !

Sans attendre le résultat de ses paroles, il se releva et bondit sur le garde le plus proche de lui, profita de sa surprise pour lui enserrer la gorge de son bras. Lorsqu'il accentua la pression, les os craquèrent. L'homme cessa vite de se débattre. Voyant l'exemple de Jon, plusieurs serfs se dressèrent eux aussi contre leurs gardes. En quelques secondes les abords de la mine devinrent le théâtre d'une bataille générale. Pics contre épées. Malgré leur incontestable supériorité de combattants, les soldats ne purent lutter à un contre dix. Locksley, ayant tiré une longue et fine lame, faisait plus de ravages que cinq serfs réunis. Le combat prit fin lorsqu'un pic s'abattit sur la tête du capitaine, traversant casque et boîte crânienne. Tous les soldats étaient morts.

Les serfs s'entre-regardèrent comme s'ils commençaient seulement à comprendre ce qu'ils avaient fait, voyaient soudain avec horreur les représailles que leur acte allait attirer sur eux. La mine la plus proche ne se trouvait qu'à quelques kilomètres. On découvrirait vite leur révolte. Plusieurs regards mauvais se posèrent sur Jon et sur Locksley. Un nouveau combat se serait peut-être alors engagé si l'archer n'avait pris la parole :

— Je suis Locksley, le protecteur des serfs ! Je suis venu vous demander de vous joindre à moi. Ensemble nous délivrerons tous vos frères du joug qui les oppresse. Nous renverserons les tyrans !

Certains voulurent parler mais étrangement nul ne put se décider à l'interrompre.

— Les soldats sont mortels, vous l'avez vu. Nous avons tué ceux-là, nous pourrions en tuer d'autres. Joignez-vous à moi. Comment te nommes-tu, mon ami ?

Jon comprit que l'on s'adressait à lui. Mû par un sursaut de fierté, il redressa la tête.

— Jon !

— Petit Jon, ajouta quelqu'un.

— Eh bien, Petit Jon, toi qui as eu le premier le courage de te révolter, tu seras mon lieutenant. (Locksley eut un grand geste pour désigner tous les serfs rassemblés.) Ici vous creusiez la roche pour le plaisir de vos maîtres. Moi je vous ferai creuser les fondations d'un monde nouveau !

Fasciné, Jon leva un bras vers le ciel.

— Vive Locksley ! cria-t-il. Mort aux tyrans ! Une centaine de pics s'élevèrent, tandis que le cri de « Vive Locksley ! » retentissait à nouveau, poussé par autant de voix enthousiastes, charmées.

L'enchanteur sourit. Petit à petit, son grand œuvre prenait forme...

CHAPITRE IV

— Maman, qu'est-ce qu'il y a dans la contrée de l'amour ? demanda la petite fille.

Rowena sourit, se souvint de l'époque où elle avait elle aussi posé cette question pour la première fois. À elle on n'avait pas voulu répondre, lui répétant durant des années qu'elle le saurait lorsqu'elle serait plus vieille. Depuis la naissance de ses enfants, elle s'était juré de ne pas les soumettre à la même censure. Si Dana était en âge de poser une question, elle devait aussi pouvoir en comprendre la réponse. Mais comment expliquer la sexualité à une enfant de huit ans ? Rowena détourna un instant les yeux en entendant pouffer Lynna. La jeune femme avait coutume d'assister aux leçons des futurs souverains de Fuinör. Assise à l'écart, elle brodait en silence et ne se manifestait généralement pas. Cette fois pourtant, elle avait relevé la tête et observait malicieusement son amie, attendait sa réponse avec impatience.

Assise en tailleur devant sa mère, Dana attendait elle aussi, mais il n'y avait aucune malice sur son visage – seulement une sincère soif de connaissance. La petite fille était le portrait exact de Rowena au même âge : mêmes yeux couleur de soleil, mêmes traits réguliers, qu'elle partageait aussi avec son frère, puisqu'ils étaient jumeaux. Mais contrairement à Dana, aussi noire de chevelure que sa mère, Finn avait les cheveux blancs. Non pas d'un jaune très pâle mais totalement blancs. Ils avaient poussé ainsi et ainsi étaient-ils demeurés, faisant de lui comme l'image négative de sa sœur.

Pour l'heure, le petit garçon semblait peu intéressé par la leçon. Allongé à même le sol, il dessinait ce qui représentait pour lui un chevalier monté sur son fier destrier, mais qui pour tout autre n'était qu'un gribouillis peu harmonieux. Finn posait toujours moins de questions que sa sœur, préférant à l'étude le jeu et l'exercice physique. C'était un garçon. Mais Rowena veillait à ce que ses deux enfants reçoivent une éducation identique.

— Vous savez déjà ce qu'est l'amour, dit-elle enfin. Je vous l'ai expliqué. Bien sûr, c'est un peu difficile à comprendre puisqu'il s'agit d'un sentiment. On ne peut vraiment le connaître qu'après l'avoir ressenti. Quoi qu'il en soit, lorsque deux êtres s'aiment, ils s'estiment unis l'un à l'autre en esprit. Mais pour concrétiser cette union il en existe une autre : celle des corps. Et c'est dans la contrée de l'amour que l'on se rend pour y procéder.

— Jamais ailleurs ? demanda Dana.

— Jamais. C'est la loi.

— Mais, maman, tu nous as dit que la loi était inutile ! protesta la petite fille.

— Je n'ai jamais dit cela, répondit Rowena. J'ai dit qu'elle était stupide, ce qui n'est pas la même chose. La loi sert à organiser la vie des gens du peuple et de la noblesse. Grâce à elle ils n'ont aucune question à se poser. C'est ce qui nous permet à nous, les

souverains, de demeurer sur le trône.

Qu'importe que les autres obéissent à des principes stupides dès l'instant qu'ils obéissent. Il faut simplement prendre garde à ne pas leur ressembler. Tu comprends, Dana ?

— Oui, je crois.

— Très bien ! Continuons la leçon, alors. Finn ?

Le petit garçon sursauta en entendant son nom.

Son visage vira à l'indigo foncé. Sa mère ne le punissait jamais, excepté quand il ne faisait pas l'effort d'apprendre ses leçons.

— Je vais te poser une question simple : de quelle couleur sont tes yeux et ceux de ta sœur ?

— Violets ! répondit-il sans hésiter.

— Vraiment ? Regarde mieux.

Interloqué, Finn observa Dana qui écarquilla les yeux de manière assez comique. Deux iris pourpres y flamboyaient. Le petit garçon baissa la tête.

— Excuse-moi, maman, dit-il. J'avais oublié.

— Pourquoi vos yeux ne sont-ils plus violets ? interrogea Rowena.

— Parce qu'hier le soleil a changé. Il est devenu pourpre. (Finn adopta un ton récitatif.) La décennie du soleil pourpre marque le début du nouveau cycle sur Fuinör. Il y a sept décennies par cycle. La prochaine sera celle du soleil orangé.

— C'est bien, approuva Rowena, soudain rêveuse.

Oui, la veille le soleil avait changé. Comme tous les dix ans, il avait jeté ses rayons au fond du miroir pour qu'ils en ressortent renouvelés. Le jour du changement était sacré ; c'était le jour où la nature de Fuinör tout entière communiait en un endroit unique, le miroir, le jour où elle s'affirmait, prouvait qu'elle pouvait se passer des hommes et des dieux. La veille, comme tous les dix ans, l'enchanteur avait accompli le pèlerinage, venant à pied de la grande forêt jusqu'au miroir en traversant la contrée des semailles enneigée. Rowena le savait sans l'avoir vu. Elle le savait car elle-même avait dû se faire violence pour ne pas le rejoindre, ne pas aller fouler avec lui les eaux du grand lac, se laisser baigner par la lumière de l'astre changeant. Une fois seulement elle avait connu cet instant, vingt années auparavant. Savoir qu'il lui serait impossible d'accomplir encore le pèlerinage tant que vivrait l'enchanteur ne faisait qu'attiser sa haine.

Son regard durci se posa un instant sur la fenêtre ouverte de l'antichambre. La plante posée sur le rebord était en boutons. Les dernières neiges avaient fondu pendant la nuit : une nouvelle saison des fleurs commençait. Rowena, reine de Fuinör, venait d'avoir quarante ans.

Elle fut tirée de sa rêverie par les coups légers frappés à la porte.

— Entre, Angiosta, dit-elle.

Dans le château, la vieille servante était la seule personne n'utilisant jamais le heurtoir des appartements royaux. Elle entra à pas mesurés et fit une courte révérence.

— Si Votre Majesté le permet, j'aurais deux requêtes à lui transmettre, dit-elle. (Rowena lui fit signe de poursuivre.) Tout d'abord, le seigneur Hormund demande la grâce d'assister à l'exécution publique de demain.

— Accordée, dit la reine. Le château tout entier y est convié. Pourquoi pas lui ?

— Ensuite la baronne Béthany désirerait obtenir une audience.

— Lui en as-tu demandé la raison ?

— Non, mais je pense savoir de quoi il s'agit.

Béthany est la femme du baron Oswald. Si vous me pardonnez ce jugement, c'est un faible et un incapable. Son domaine serait déjà tombé en ruine s'il ne possédait d'excellents conseillers pour l'administrer. Oswald ne désire probablement rien mais la baronne est plus ambitieuse. Il est de notoriété publique qu'elle voudrait voir son époux obtenir un poste important ici même. Si je suis bien renseignée, le roi a donné un accord de principe, vous réservant la décision finale.

— Et Béthany veut me voir pour tenter de me convaincre ?

— Je le crois, votre majesté.

— Eh bien, voilà ce que tu vas lui dire : je ne lui accorderai pas d'audience. Si le baron Oswald désire quelque chose, qu'il vienne me le demander lui-même et j'examinerai sa requête. Quant à Béthany, rappelle-lui que le rôle d'une femme de la noblesse est d'être belle et de se taire. Si elle persiste à se mêler de politique, il se pourrait qu'elle ne reste pas longtemps en faveur à la cour.

— Dois-je employer vos termes exacts, votre majesté ?

— Emploie les termes qui te paraîtront appropriés, pourvu que Béthany comprenne. (Rowena sourit.) Je te remercie, Angiosta. Tu fais bien ton travail.

La vieille servante s'inclina.

— Tu viendras chercher les enfants à la tombée de la nuit, ajouta la reine. Comme d'habitude.

— Oh non, maman ! s'exclama Finn. On ne pourrait pas rester avec toi ?

Les deux jumeaux se précipitèrent vers Rowena en roulant des yeux implorants.

— Vous êtes trop grands, maintenant... dit-elle sans conviction.

Mais bientôt leurs cajoleries emportèrent sa décision et elle annula l'ordre donné à Angiosta. Lynna ne cessa pas de broder. Etre chassée des appartements royaux ne lui causait plus le même chagrin qu'autrefois : cette nuit elle dormirait auprès du roi.

— Dis, maman, demanda Dana lorsque la vieille servante fut sortie. Pourquoi les femmes ne doivent pas s'occuper de politique ?

— Parce que toutes les femmes nobles sont stupides. C'est dans l'ordre des choses.

— Moi aussi je suis stupide ? murmura la petite fille en baissant la tête.

— Toi, c'est différent. Tu es ma fille. Autrefois, lorsque naissait l'héritier du trône, les fées venaient se pencher sur son berceau pour lui accorder des dons. Aux filles elles accordaient une tête de linotte. Quand je suis née, d'autres forces sont venues contrarier leurs desseins. Je vous dirai lesquelles un jour. Vous, bien sûr, les fées ne vous ont pas vus. Elles avaient bien trop peur de moi pour oser se montrer.

Ce dernier point ne reflétait pas l'exacte vérité mais Rowena voulait convaincre ses enfants de sa supériorité sur celles qu'il leur faudrait inévitablement combattre un jour.

Dana s'apprêtait à poser une autre question lorsqu'à nouveau des coups retentirent à la porte. Le heurtoir, cette fois, avec insistance. Douleur entra sans y être autorisé. Les enfants levèrent les yeux un instant puis se désintéressèrent de lui. Ils n'eurent pas une

parole pour accueillir leur père.

— Il faut que je te parle, Rowena, dit Douleur d'une voix blanche. Seul à seul.

— Qu'est-ce qui se passe ? interrogea la reine ironique. Tu as vu rôder le fantôme d'Aquarius dans les couloirs ?

— Seul à seul ! insista-t-il.

Devançant la demande de Rowena, Lynna entraîna les enfants dans la chambre. Elle referma la porte, isolant les deux souverains. Le rire joyeux des jumeaux ne tarda pas à résonner.

— Lynna s'entend bien avec Dana et Finn, dit Rowena en souriant. Au début je crois qu'elle était un peu jalouse d'eux mais elle a décidé d'être leur amie plutôt que leur rivale. Ça me fait plaisir.

— À moi aussi mais ce n'est pas pour ça que je suis venu. Je viens d'apprendre que tu as ordonné l'exécution de Burlyn pour demain. C'est vrai ?

— Oui.

— Écoute, Rowena, soupira Douleur. Je suis censé être le roi. Que le pouvoir t'appartienne est une chose, mais j'aimerais quand même ne pas être toujours le dernier averti de tes décisions. Si je n'avais pas entendu par hasard une discussion entre serviteurs, je ne serais pas encore au courant !

— J'ai oublié de t'en parler, c'est tout.

— Tu n'as pas voulu m'en parler, corrigea Douleur.

— Et alors ? C'est ça qui te met dans tous tes états ? Il y a maintenant presque dix ans que je me passe de tes conseils. Tu devrais y être habitué.

Douleur laissa retomber les bras le long de son corps, capitulant. Lorsqu'il reprit la parole, ce fut d'une voix beaucoup plus calme :

— Je crois que tu vas provoquer une catastrophe, Rowena. Inutilement...

— Ce Burlyn est un ennemi du royaume. On l'a capturé pendant qu'il tentait de...

— Je sais parfaitement ce qui s'est passé. Ton « ennemi du royaume » est un homme de Locksley.

— Justement ! C'est le premier que nous réussissons à prendre. Il est temps de faire un exemple.

— Un exemple de quoi ? Tu vas faire rouer un pauvre serf pour faire croire que nous sommes capables d'empêcher toute la bande de hors-la-loi de nuire ? Burlyn est un simple d'esprit. Sans cela nous n'aurions jamais réussi à le capturer. Tu crois vraiment que ça va impressionner les autres ? Tu crois vraiment que l'enchanteur va te laisser faire ?

— Non, mais je ne peux pas faire autrement.

La voix de Rowena était dénuée de toute colère, malgré la discussion. Douleur crut y discerner un peu d'abattement.

— Personne ne comprendrait que je le relâche, reprit-elle. Et le garder en prison ne servirait à rien. Je dois le faire exécuter...

— Comme tu voudras... (Il se dirigea vers la porte.) Je n'aimerais pas être à ta place, Rowena.

Restée seule, la reine demeura un long moment immobile, sentant d'amères larmes

de dépit lui monter aux yeux. Elle les refoula. Pleurer n'était pas digne d'elle. Même si elle n'avait aucune chance de réussir, il fallait qu'elle se batte. L'enchanteur pourrait bien s'acharner sur elle, il ne la briserait pas. Personne ne la briserait !

À la nuit tombée, Angiosta se rendit dans les appartements d'Hormund.

— Eh bien ? demanda-t-il sèchement. Qu'a répondu ta reine chérie ?

Angiosta ne fut pas surprise du ton employé. Au cours des années de claustration qu'il s'était lui-même imposées, le vieil homme était devenu de plus en plus amer, aigri.

— Ta requête est accordée. Tu pourras assister à l'exécution. Je me demande bien pourquoi tu y tiens tant.

— C'est le premier acte conforme à la loi qui a lieu dans ce royaume depuis l'arrivée sur le trône de Rowena. Ou peu s'en faut. Je veux y être associé, d'une façon ou d'une autre. Et j'ai décidé de sortir de l'oubli.

Angiosta sursauta. Hormund semblait avoir regagné un peu de sa vigueur. Il devait préparer quelque chose.

— Il faut agir, reprit l'ex-conseiller, sans attendre de question. Nous ne sommes plus que deux mais nous devons agir !

— Mais les dieux...

— J'ai perdu l'espoir de les voir venir. Pourquoi attendraient-ils si longtemps ? Non, je crois que leur promesse était destinée à nous tester. Nous ne pouvons plus rester immobiles en attendant leur arrivée. Les dieux aident ceux qui s'aident eux-mêmes. C'est à nous de redresser le monde, Angiosta, de restaurer la loi. À nous deux. Un plan commence déjà à se former dans mon esprit. Lorsqu'il sera prêt, je te dirai ce que tu devras faire. En attendant, tu peux...

— Je ne t'aiderai pas, Hormund, dit la vieille servante, monocorde.

— Quoi ?

— Je ne t'aiderai pas, répéta-t-elle. Si tu veux agir, tu agiras seul. Moi j'en ai assez. J'ai perdu la foi, si tu veux le savoir. J'aime ce monde mais je suis lasse des intrigues et des batailles. Et j'aime trop Rowena pour me dresser contre elle.

— C'est de la trahison, grommela Hormund entre ses dents.

— Non. Je n'oublie pas ce que je suis. En vertu de cela, je ne te dénoncerai pas. Mais tu n'auras aucune aide à attendre de moi. Ce n'est pas de la trahison : de la désertion tout au plus.

— Les dieux te puniront, Angiosta.

Elle eut un petit rire dénué de joie et haussa les épaules.

— Ils m'ont déjà punie, par une vieillesse éternelle. Que peuvent-ils me faire de plus ? Me détruire ? Qu'ils le fassent ! J'aurai enfin la paix.

Sur ces mots, elle abandonna le vieil homme à sa colère et à son ressentiment. Comme une morte-vivante, elle traversa les dernières salles éclairées du château et en souffla les chandelles. Elle n'avait pas menti : plus rien ne la touchait. Les manquements réguliers à la loi, à la tradition, qui l'auraient autrefois scandalisée, ne la choquaient même plus. Un jour elle avait surpris Lynna dans les bras de Douleur sans qu'ils s'en aperçoivent. Bien loin de l'offusquer, les voir ainsi hors de la contrée de l'amour lui avait

presque fait plaisir. Ces deux-là étaient probablement les êtres les plus gentils, les plus innocents qu'elle ait jamais rencontrés. Ils méritaient de connaître un peu de bonheur. Elle sourit en songeant à l'instant même, ils étaient sans doute en train de faire l'amour, comme chaque fois que Rowena dormait avec ses enfants. Le sourire d'Angiosta se transforma en grimace : songer à Rowena lui faisait mal...

Ayant achevé sa besogne nocturne, elle regagna sa chambre pour tenter de trouver un peu d'oubli dans le sommeil.

L'exécution devait avoir lieu peu après midi. Durant les jours précédents, bon nombre de serfs avaient été attelés à la tâche d'installer des gradins, formant un rectangle dans l'immense cour intérieure du château. L'un des côtés les plus larges était réservé aux nobles et accueillait en son sein la tribune royale. Les trois autres, dénués du velours et des coussins tapissant le premier, recevaient la plèbe. Assister à l'exécution était obligatoire, sous peine de devenir le condamné suivant, aussi les gradins se peuplèrent-ils rapidement et en abondance.

Dans la tribune royale, Douleur et Rowena s'installèrent côte à côte, revêtus de leurs plus beaux atours. Se souvenant de l'exécution dont elle avait été témoin lorsqu'elle était enfant, la reine avait ordonné à Finn et à Dana de demeurer dans leur chambre, en compagnie de Lynna. Même si elle était devenue un peu moins craintive qu'à son arrivée à la cour, celle-ci refusait toujours de faire la moindre apparition publique. Rowena ne lui eût de toute façon jamais permis de voir le spectacle de la roue, de peur qu'il ne dissolve la dernière planche empêchant son esprit de sombrer.

Les autres fous étaient là, par contre ; installés juste derrière le couple royal, ils ne cessaient de bavarder, créant un brouhaha sourd, parfois entrecoupé de bruyants éclats de rire. Seul *Ghénarys* restait d'un calme absolu : debout, la main reposant sur le fourreau de son épée, il était prêt à s'interposer si quiconque menaçait Rowena. Il n'avait encore jamais eu à exercer ses fonctions de protecteur de la reine. De plus, par ordre de celle-ci, il ne prenait pas non plus part aux tournois, si bien que son habileté aux armes restait inconnue de tout un chacun. Le savoir aussi inoffensif qu'un enfant de cinq ans aurait sans doute grandement perturbé les autres chevaliers, mais dans l'état actuel des choses, nul ne lui cherchait querelle.

Aucun siège n'avait été réservé dans la tribune pour le vieil Hormund. Perdu dans la foule des courtisans, il rongea son frein en silence, conscient des regards étonnés que provoquait sa présence. Il se demanda s'il représentait encore quelque chose pour les habitants du château, si malgré sa disgrâce, il possédait encore un quelconque pouvoir. Avant d'agir, il lui faudrait savoir sur qui il pouvait compter. L'occasion de s'en rendre compte apparaîtrait peut-être durant l'exécution.

Le périmètre que délimitaient les gradins était bordé par un cordon d'hommes d'armes, auxquels se mêlait la garde royale. On comptait environ un cavalier doré pour quatre soldats réguliers. Tous tenaient en main une arbalète prête à lancer son carreau. Aucune manifestation populaire ne serait tolérée.

Un peu surélevée par rapport au sol, pour que tous puissent bien la voir, la roue attendait sa victime. Au pied des marches de l'échafaud, barre de fer en main, se tenait un

personnage que nul ne s'attendait à voir ; un colosse torse nu, à la tête recouverte d'une cagoule noire. Bien sûr, qui disait exécution disait bourreau, mais on se souvenait encore de la mort de celui qui avait rempli cette fonction pendant plusieurs décennies. Qu'il ait été remplacé provoqua une surprise générale. Douleur lui-même en fut étonné. Rowena lui révéla que le nouveau bourreau était un ancien serf des semailles, une brute sourde et muette qui prenait plaisir à rosser ses congénères. Une pièce d'or et quelques bons repas avaient assuré son entière soumission, bien qu'il eût sans doute accepté de procéder aux supplices pour la simple joie de torturer. Douleur haussa les épaules, supposant que chaque individu devait trouver sur Fuinör la place qui lui convenait le mieux, aussi méprisante soit elle. Il se demanda s'il aurait le courage d'assister jusqu'au bout au spectacle. Il avait bien songé à ne pas venir, mais se souvenant des ordres de l'enchanteur, il savait ne pouvoir se le permettre. Cette exécution devait sembler ordonnée par le roi. Il lui faudrait même feindre le plaisir en voyant les os du serf se briser un à un. Une vague de dégoût le saisit.

Lorsqu'il ne resta plus une place inoccupée dans les gradins, Rowena fit un signe aux joueurs de buccin assemblés au bas de la tribune royale. La sonnerie qui s'ensuivit obtint un silence général. La reine se leva lentement et avança jusqu'au bord de la tribune. Ses yeux pourpres parcoururent un instant l'assistance puis se posèrent sur l'échafaud encore nu.

— Seigneurs et gentes dames ! dit-elle d'une voix forte. Peuple de Fuinör ! Avant que ne se déroule l'exécution du dénommé Burlyn, je tiens à vous adresser la parole. Le nom de Locksley vous est à tous familier, j'en suis sûre. Cet homme dont nul ne connaît les origines s'est donné pour mission depuis des années de braver la loi et le trône. Ceci ne serait rien s'il n'avait réussi à gagner des partisans. Sans doute inconscients de se battre pour une cause maléfique, nombre de serfs se sont rangés à ses côtés après avoir lâchement assassiné leurs maîtres, tant dans la contrée des semailles que dans celle de l'or. La contrée du miroir a été jusqu'ici épargnée mais nous ne pouvons plus fermer les yeux. La bande de hors-la-loi de Locksley est une insulte aux dieux et au bon droit. Dénués d'intelligence, comme tous leurs semblables, ces bandits sont cependant dotés d'une ruse qui leur avait jusqu'à ce jour permis d'échapper aux recherches. Trouvant refuge au sein de la grande forêt, ils apparaissaient toujours là où on ne les attendait pas, frappaient et s'évanouissaient comme par enchantement, ridiculisant les chevaliers et même vos souverains. Ce temps vient de prendre fin !

Rowena marqua une pause pour laisser à tous le temps d'assimiler ses paroles.

— Locksley a commis sa première erreur, reprit-elle. Sa maladresse nous a permis de capturer l'un de ses principaux lieutenants. Sous la torture, celui-ci a révélé tout ce qu'il savait. Désormais les jours des hors-la-loi sont comptés.

Douleur eut peine à réprimer un sourire. L'aplomb de Rowena le surprendrait toujours. S'il avait bien été torturé, Burlyn n'avait donné aucun renseignement utile. Un attardé mental restait un attardé mental, même si on le marquait au fer rouge. Ses divagations devenaient un peu plus véhémentes, voilà tout.

— Je sais qu'il se trouve parmi vous des informateurs à la solde de Locksley, continuait Rowena, scrutant les rangs de la plèbe. Je comprends que ses promesses

mensongères vous aient trompés au point de vous faire trahir votre roi, et votre reine, mais au fond de vous, je vous sais fidèles. C'est pourquoi le roi et moi-même avons décidé d'être magnanimes. Tout hors-la-loi se livrant de lui-même et faisant amende honorable pour ses crimes aura la vie sauve. Ceux qui livreront des renseignements susceptibles de faciliter la capture de leur chef recevront en plus une bourse contenant trente pièces d'or. Les autres subiront le sort réservé aux traîtres, le sort que va maintenant subir sous vos yeux le serf renégat Burlyn. Que l'on amène le prisonnier !

Aucune réaction notable ne salua les propos de Rowena. Ce fut dans un silence de mort que deux soldats traînèrent vers la roue un homme au corps couvert de blessures sanglantes. Torturé sans interruption durant deux jours et deux nuits, Burlyn était incapable de marcher. Son visage rond portait une expression de souffrance absolue. Des onomatopées presque inaudibles s'échappaient par instants de ses lèvres molles. Douleur sentit son estomac se nouer. Pour la première fois il se demanda si on avait le droit de faire autant souffrir un individu au nom d'une cause, aussi juste soit elle.

Burlyn fut lié sur la roue, bras et jambes écartés. Le bourreau gravit solennellement les marches de l'échafaud puis se raidit en attendant l'ordre royal.

— J'espère que chacun d'entre vous comprendra qu'on ne brave pas impunément la justice de Fuinör, dit encore Rowena avant de se rasseoir près de Douleur. Bourreau ! Fais ton office !

Le colosse s'inclina légèrement puis empoigna à deux mains sa lourde barre de fer. Il examina le corps sanguinolent de Burlyn, semblant se demander où il convenait de porter le premier coup. La barre s'éleva lentement, menaçante. L'instant d'après elle s'échappait des mains du bourreau et frappait avec fracas le bord de l'échafaud pour s'abattre enfin sur le sol, inutile.

Il fallut quelques secondes aux spectateurs pour remarquer la flèche qui transperçait de part en part le torse du colosse, au niveau du cœur. Ghénarys poussa un juron et voulut tirer son épée mais Glarth et Korthwo l'en empêchèrent, le saisissant chacun par un bras. Se rendant compte qu'il n'y avait pas de danger immédiat, le chevalier se calma.

Douleur soupira, soulagé. L'enchanteur savait ménager ses effets mais du moins il était venu : ce qui allait se produire maintenant ne saurait être pire que le supplice initialement prévu.

Le bruit mat que fit le bourreau en s'effondrant au pied de l'échafaud rompit la stupeur de l'assistance. Des exclamations fusèrent de toutes parts, tandis qu'on cherchait des yeux le mystérieux archer. Les soldats avaient redressé leurs arbalètes mais ne trouvèrent aucune cible sur laquelle décocher leurs carreaux.

— Et maintenant ? demanda Douleur à Rowena.

Celle-ci avait fermé les paupières en reconnaissant la flèche empennée d'orangé. Elle attendit que les battements de son cœur redeviennent réguliers avant de se lever, les mains écartées, dressées vers le ciel, mettant aussitôt fin au tumulte.

— Locksley ! cria-t-elle. Où es-tu ? Je te somme de te montrer !

Un rire joyeux retentit, en provenance de l'échafaud. Une fraction de seconde plus tard, un homme se matérialisait à l'endroit qu'avait occupé le bourreau. Entièrement vêtu d'orangé, il avait un arc en main et osait même porter l'épée comme s'il avait été noble.

— Me voici ! dit-il. Mais ne crois pas que je me plie à ta volonté, sorcière. Je viens parce que j'ai quelque chose à te dire.

Rowena resta muette un instant. Locksley était presque aussi séduisant que l'avait été Aladin, le marchand de nuages. L'enchanteur choisissait ses incarnations avec goût. Elle se préparait à répondre lorsque s'éleva une voix coléreuse et chevrotante.

— Qu'attendez-vous, Votre Majesté ? Faites-le abattre !

Son vieux corps redressé par le courroux, Hormund désignait l'archer d'un doigt accusateur.

— Pas encore, dit Rowena. Je veux savoir ce qu'il a à dire.

— Mais c'est Locksley ! insista l'ex-conseiller. Qu'importent ses paroles ? Mort, il ne pourra plus nuire et ses hors-la-loi se disperseront !

— Taisez-vous donc, Hormund, dit Rowena avec un soupir excédé. Si vous continuez, c'est vous que je fais abattre !

— Vous... vous osez me menacer ? Moi ? balbutia le vieil homme, indigné.

Locksley observait la scène d'un regard narquois. Hormund adopta soudain un ton d'orateur.

— Messeigneurs ! Vous me connaissez : je suis Hormund. J'étais le conseiller de votre ancien roi avant que cette usurpatrice n'arrive au pouvoir. Je représente la loi ! Allez-vous permettre que l'on me traite ainsi, comme un chien ? Je dis que le roi et la reine actuels ne sont que des pantins auxquels nul n'est tenu d'obéir. Soldats ! Prouvez que vous êtes fidèles à la tradition. Abattez ce hors-la-loi ! Tirez !

Les cordes de deux ou trois arbalètes se détendirent. Les carreaux volèrent vers Locksley qui n'eut pas un mouvement de recul. À quelques mètres de lui, les projectiles furent stoppés net par une barrière invisible et tombèrent au sol.

— Que la garde royale arrête les hommes qui ont tiré ! s'exclama Douleur, intervenant pour la première fois. Et que chacun reste calme ! Au moindre signe de rébellion, j'ordonne la charge !

Cette menace était bien inutile : trop choqués par ce qui venait de se passer, nobles et serfs ne songeaient pas à bouger. La plupart n'osaient même pas parler, si bien qu'un silence peu naturel dominait la scène.

Les cavaliers dorés obéirent à l'ordre du roi tandis que Rowena se tournait vers Hormund.

— Monsieur, dit-elle, eu égard à votre grand âge, vous ne serez pas exécuté ni condamné à travailler dans les mines. Puisque vous ne possédez à l'évidence plus tous vos esprits, on vous conduira demain à la lisière de la contrée de la folie. (Elle eut un sourire cruel.) Vous verrez : c'est un endroit charmant. En attendant, je vous prie de vous retirer !

Hormund chercha autour de lui des visages amis, compatissants tout au moins, et n'en trouva aucun. La tradition voulait aussi, il s'en souvint, que les nobles fussent toujours du côté des plus forts. Accablé, le dos voûté, il descendit lentement des gradins et prit le chemin de ses appartements. Tous les regards se reportèrent sur Locksley qui souriait encore.

— Que veux-tu ? demanda Rowena. Parle !

— Deux choses, dit le hors-la-loi. Tout d'abord libérer cet homme que tu voulais faire

supplicier ! Sur ce point, je n'attends pas de réponse : tu n'as pas les moyens de m'en empêcher et tu le sais.

Locksley fit un geste en direction de Burlyn. Aussitôt les liens de celui-ci se dénouèrent. Miraculeusement guéri de toutes ses blessures, l'homme se releva sur son séant. Un murmure admiratif parcourut la foule.

— Et ensuite ? interrogea la reine.

— Tu le sais. Je veux que tu abroges la loi qui fait de certains hommes les esclaves des autres. Je veux que tu déposes cette couronne qui n'a pas de raison d'être. Je veux des droits et des devoirs égaux pour tous, hommes et femmes ! Je veux la liberté, la paix et l'harmonie...

Ses dernières paroles se perdirent dans le vacarme croissant qui montait des gradins. Nobles outragés et serfs enthousiastes se déchaînaient enfin, hurlant et gesticulant, allant même parfois jusqu'à s'insulter.

— Ils vont se battre, dit Douleur. Il faut faire quelque chose.

Rowena acquiesça. Elle murmura quelques paroles étranges et leva les bras. Un éclair violet jaillit d'un ciel pourtant dégagé et vint frapper le sol au pied de l'échafaud, y creusant un petit cratère noirâtre. Le calme revint d'un coup.

— Le prochain éclair tombera sur le premier qui ouvre encore la bouche, dit Rowena, assez fort pour que chacun l'entende. Noble ou pas !

— Bravo ! railla Locksley. C'est un premier pas vers l'égalité !

— Quant à toi, sache que nous ne sommes pas impressionnés. Reprends ton séide, si cela t'agréa ! Mais la loi de Fuinör a été instaurée par les dieux. Elle est sacrée !

Le rire du hors-la-loi retentit à nouveau.

— Tant pis pour toi, dit-il. La révolution est en marche. Le sang qui sera versé durant les jours prochains pèsera sur ta conscience, Rowena. Mais peut-être as-tu déjà oublié le sens de ce mot...

Puis sans laisser à quiconque le loisir de répliquer, il disparut, emmenant avec lui un Burlyn aux yeux agrandis par l'adoration. L'écho de ses paroles résonna longuement dans l'esprit de tous les spectateurs de la scène. Il s'écoula plusieurs minutes avant que le premier d'entre eux n'ose se lever pour quitter les gradins.

CHAPITRE V

La grande porte du château se referma en claquant derrière Hormund, étouffant les éclats de voix qui montaient des gradins. À pas lents, traînants, le vieil homme traversa le hall. Tête baissée, il remarqua à peine les deux gardes en faction au pied de l'escalier.

— O dieux ! murmura-t-il en gravissant les marches. Qu'ai-je fait pour mériter une telle indignité ? Ne vous ai-je pas toujours servis avec dévotion ? Pourquoi m'avez-vous abandonné alors que j'implorais votre aide pour sauver le monde ?

Seul le silence des vieux murs lui répondit. Il serait donc exilé, comme un criminel ou un fou, lui qui avait présidé au destin de Fuinör depuis la nuit des temps.

— Non, gronda-t-il. C'est impossible. Ça ne peut pas finir ainsi !

Soudain, posant le pied sur la dernière marche, il se souvint de ses propres paroles : les dieux aident ceux qui s'aident eux-mêmes. Il ne possédait plus aucun allié ; même Angiosta l'avait trahi mais ce n'était pas une raison pour se laisser aller au désespoir. Il accomplirait seul ce qui devait être accompli, et s'il réussissait, sa récompense et son mérite n'en seraient que plus grands.

Hormund pressa le pas. Il ne lui restait pas beaucoup de temps. Bientôt l'exécution prendrait fin, quel qu'en puisse être le dénouement. Le château se peuplerait à nouveau. Le vieil homme monta quatre à quatre l'escalier suivant, ignorant la douleur de ses articulations rouillées. Lorsqu'il arriva à proximité de son but, il s'immobilisa, reprenant son souffle, observa sans se montrer le soldat montant la garde devant la chambre des enfants. Hormund se réjouit de le voir seul : il n'aurait sans doute pas eu la force d'en maîtriser plusieurs.

L'ex-conseiller ferma les yeux un instant, faisant appel à un pouvoir presque oublié. Il sentit la force qu'avaient déposée en lui les dieux affluer, se concentrer dans son esprit, s'enfler, prête à être relâchée. Lorsqu'il se sut incapable de la retenir plus longtemps, il s'avança vers le garde. Celui-ci ne s'étonna pas. La nouvelle de la disgrâce d'Hormund ne lui était pas encore parvenue.

— Les enfants du roi sont bien dans cette chambre ? interrogea le vieil homme.

— Oui, et...

Sans attendre la suite, Hormund frappa. Comme des vagues de sang indigo, sa force mentale déferla sur l'esprit du garde qui chancela. Pris par surprise, l'homme ne tenta même pas de résister à un assaut qu'il n'aurait de toute façon pas pu contenir. Le cerveau transpercé par des flèches ardentes, il perdit instantanément tout contrôle de lui-même, toute personnalité. Son regard se figea, vide.

— Tu vas m'obéir ! dit Hormund.

— Je... vais... obéir... répéta le garde, atone.

— Ouvre cette porte et accompagne-moi à l'intérieur.

L'homme se retourna lentement et tourna la poignée, sans résultat. Hormund jura entre ses dents.

— Frappe ! ordonna-t-il.

Le garde obéit. Il y eut quelques secondes de silence puis la voix ensommeillée de Lynna s'éleva, inquiète :

— Qui est là ?

La dame de compagnie ! Hormund se maudit de l'avoir oubliée. Mais il était trop tard pour reculer.

— J'apporte un message de la reine, dit-il. Ouvrez, je vous prie.

Il entendit retentir des pas précipités, puis le bruit d'un verrou que l'on tirait. La porte s'entrebâilla et le visage craintif de Lynna s'y inscrivit.

— Tue-la ! dit Hormund.

Le garde se jeta de tout son poids sur la porte, repoussant aisément la jeune femme qui se mit à hurler. Son cri fut vite étouffé par la gifle que lui assena la main gantée du soldat. Elle s'écroula. Derrière elle, dans deux petits lits jumeaux, les enfants venaient de s'éveiller de leur sieste. Finn ne s'était pas encore redressé. Dana se frottait les yeux. Hormund courut jusqu'au petit garçon et avant que celui-ci ne puisse réagir, lui pinça un nerf près de l'épaule gauche. Finn s'immobilisa, inconscient. Lorsque le vieil homme se retourna vers elle, Dana poussa un cri perçant et sauta à bas du lit, courut vers la porte.

— Empêche-la de sortir ! s'exclama Hormund.

Le garde délaissa aussitôt le cou de Lynna qu'il serrait entre ses doigts et s'interposa sur le passage de la petite fille. Celle-ci le percuta de plein fouet. Sans cesser de hurler, elle martela la poitrine du soldat de ses petits poings serrés. Arrivant derrière elle, Hormund lui fit subir le même sort qu'à son frère.

— Prends les enfants et suis-moi ! dit-il.

Le garde était robuste. Il empoigna Dana, puis Finn, et les souleva de terre, en calant un sur chacune de ses épaules. Hormund jeta un coup d'œil dans le couloir. Tout était calme. Il disposait peut-être encore des quelques minutes dont il avait besoin. Suivi du garde, il quitta la chambre. Effondrée sur le sol, Lynna ne semblait plus respirer. Des marques de strangulation bleuâtres apparaissaient sur sa gorge.

Tout en marchant, Hormund tentait de rassembler en lui ce qui restait de son pouvoir. Celui-ci ne suffirait pas à contrôler un autre homme mais permettrait peut-être de dégager le chemin pour peu qu'il ne s'y trouve pas trop de gardes. Utilisant les passages les moins empruntés, il redescendit au sous-sol du château et parvint sans encombre près de l'entrée des souterrains. Comme il le craignait, un soldat se trouvait devant l'escalier de pierre qui plongeait dans les ténèbres.

— Tu connais cet homme ? interrogea-t-il à voix basse.

— Oui, répondit le garde qui portait les enfants.

— Appelle-le par son nom alors ! Dis-lui d'approcher !

Le soldat obtempéra. Son compagnon d'armes tourna les yeux vers l'angle derrière lequel se dissimulaient les deux hommes, paraissant intrigué mais guère soupçonneux.

— Qu'est-ce qu'il y a ? interrogea-t-il.

— Ordre du roi ! On a besoin de nous, dit l'autre, répétant les paroles d'Hormund.

Le garde n'hésita pas. Il s'empressa d'accourir, un ordre royal étant le seul motif valable pour abandonner une faction. Dès qu'il fut assez près, Hormund relâcha tout ce qui lui restait de puissance. Moins subtil que le précédent, ce coup frappa de plein fouet l'oreille interne du garde qui trébucha, perdit l'équilibre et tomba sur les dalles humides.

— Vite ! dit Hormund. En avant !

Le garde ne retrouverait pas assez tôt son sens de l'équilibre pour constituer une menace importante. Il ne restait plus au vieil homme qu'à prier les dieux de ne pas en placer d'autres sur son passage. Il délesta un porte-torche de sa charge et commença à descendre l'escalier, à la lueur des flammes pourpres et violettes. L'écho des pas du soldat résonna derrière lui.

La salle de torture était déserte. Il y régnait une forte odeur de sang séché et d'excréments humains. Sur la table où on avait torturé Burlyn se trouvaient encore pêle-mêle couteaux, tenailles et tisonniers. Des braises indigo s'éteignaient au fond de l'âtre. Hormund enjamba les brodequins qui avaient quelques heures auparavant brisé les pieds du serf et s'approcha du mur opposé à l'entrée. Il pressa d'une main empressée les pierres situées à gauche de la vierge de fer. En quelques secondes, il découvrit le mécanisme. Le bruit sourd de la pierre frottant sur une autre pierre retentit lorsqu'un pan de mur pivota, entraînant dans son mouvement l'instrument de torture tout entier.

L'ouverture ainsi révélée exposait un souterrain aux parois grossièrement taillées. Le sol n'en était pas dallé. L'ensemble regorgeait de mousses et de champignons parasites. Un courant d'air frais s'en échappait, porteur d'humidité et d'une odeur de pourriture.

— Entre !

Le soldat pénétra dans le souterrain, portant toujours les enfants inconscients. Hormund le suivit et referma le passage de l'intérieur. Il sourit. Ce tunnel n'avait été utilisé que deux fois dans toute l'histoire de Fuinör. Même Angiosta en ignorait l'existence. Désormais on ne les retrouverait plus.

Hormund rejoignit vite le soldat qui avait continué d'avancer. Avant qu'on ne repère leur trace, ils seraient déjà au pays des fées. Et de là il pourrait forcer la reine à abdiquer, à moins qu'elle ne préfère sacrifier ses enfants.

Juste avant que ne se disperse la foule venue assister à l'exécution, le chevalier Huygg fit son retour au château. Il ne possédait plus ni armes, ni armure et vingt ou trente ans semblaient avoir passé pour lui depuis son départ, plutôt que neuf. Il ne posa aucune question sur les événements en train de se produire, paraissant s'en désintéresser totalement. Et lorsqu'on lui demanda d'où il venait, il répondit qu'il avait traversé la contrée de la mort. Inconscient des regards stupéfaits, incrédules, qui se posaient sur lui, il gagna sa chambre, s'étendit sur son lit et ferma les yeux. Quelques secondes plus tard, il expira. Le lendemain on devait trouver son corps livide, étendu les mains jointes, aussi figé qu'un gisant de pierre ^[1].

Rowena et Douleur arrivèrent ensemble dans la chambre des enfants, près d'une demi-heure après que ceux-ci l'avaient quittée. Ils sortaient tout juste de la discussion orageuse qu'ils avaient eue dans l'intimité de la salle du trône, au sujet de l'enchanteur. Aucun n'ayant pu convaincre l'autre, ils brûlaient tous deux d'une colère rentrée et, plongés dans leurs pensées, ne s'adressaient guère la parole.

Dès qu'elle vit la porte entrouverte, constatant simultanément l'absence du garde qu'elle y avait posté, Rowena comprit qu'il se passait quelque chose. Elle retint une exclamation angoissée et courut vers la chambre, ouvrit la porte à la volée. Elle remarqua en un instant les lits défaits et le corps toujours inerte de Lynna. Luttant pour ne pas céder à la panique, elle s'agenouilla près de la jeune femme et lui prit le pouls.

— Lynna ! cria Douleur en découvrant le spectacle. Oh, non ! Elle est...

— Non, dit Rowena. Mais il s'en est fallu de peu. Je me charge d'elle. Fais fouiller le château et envoie des patrouilles à l'extérieur. Je veux qu'on retrouve mes enfants !

— Qui a fait ça, à ton avis ?

Rowena posa doucement les mains sur la gorge de Lynna et ferma les yeux.

— Hormund, dit-elle. Qui d'autre ? Dépêche-toi, maintenant !

Douleur jeta un dernier regard vers Lynna avant de sortir de la chambre en appelant à la garde. Massant avec délicatesse les chairs meurtries, Rowena effaça les ecchymoses, reforma la trachée artère partiellement enfoncée, stimula les battements de cœur de la jeune femme. Celle-ci gémit inconsciemment, s'agita comme au cœur d'un cauchemar, puis ouvrit enfin les yeux. Le sourire qui se dessina sur ses lèvres lorsqu'elle aperçut Rowena fit vite place à une expression affolée.

— Le vieillard ! s'écria-t-elle. Il est venu ici ! J'ai essayé de l'en empêcher mais...

— Calme-toi, murmura Rowena. Tout ira bien. Il a pris les enfants ?

— Je ne sais pas. Je... (Elle posa des yeux égarés sur les lits jumeaux, porta une main à sa bouche.) J'ai cru qu'il allait me tuer, Rowena. Le garde qui était avec lui. Oh, rattrape-les, je t'en supplie ! Empêche-les de leur faire du mal !

Refrénant sa hâte, Rowena aida une Lynna en pleurs à s'allonger sur l'un des lits. Elle l'embrassa légèrement au coin des lèvres.

— Repose-toi, dit-elle. Je vais revenir.

Elle posa la main sur le front de la jeune femme et fit un geste rapide devant ses yeux. Lynna s'endormit aussitôt, paisible. La reine alla droit aux appartements royaux. Là, elle vida dans une cuvette le contenu d'un broc d'eau, attendit que la surface liquide s'immobilise et l'effleura du bout des doigts. Un brouillard blanchâtre se créa au sein de l'eau. Sans quitter la cuvette du regard, Rowena forma en elle l'image de ses enfants. Bientôt ils lui apparurent. Finn et Dana avaient les yeux fermés. La reine reconnut l'homme qui les portait, dans un souterrain inconnu. Devant lui marchait le vieil Hormund, torche en main. Quel était donc cet endroit ? Déterminée à dépêcher une petite armée sur la piste des ravisseurs, dès qu'elle saurait où ils se trouvaient, la reine continua son observation. Les enfants étaient apparemment indemnes mais cela n'excusait rien. Cette fois Hormund était allé trop loin.

Au bout de quelques minutes les fuyards débouchèrent à l'air libre. La sortie du souterrain était masquée par un rideau de joncs et de roseaux. L'arrivée des hommes fit

s'envoler une nuée d'oiseaux aux couleurs vives. Le soleil pourpre dardait ses rayons sur les eaux paisibles d'un grand lac. Rowena identifia aussitôt le miroir et comprit ce que voulait faire Hormund. De tout temps la légende avait voulu qu'au fond du lac se trouvât un passage menant tout droit au pays des fées. Aucun cavalier ne saurait arriver à temps.

Rowena se redressa, luttant contre la haine qui la guettait. Elle ne pouvait se permettre de se laisser emporter par ses sentiments. Toute l'essence de la sorcellerie était là : les incantations les plus puissantes devaient être prononcées avec une neutralité, une sérénité absolue. Respirant lentement, profondément, Rowena se replia sur elle-même et oublia un instant la raison pour laquelle elle voulait agir. Ainsi ses lèvres formèrent seules les mots voulus. Lorsque Douleur arriva dans les appartements royaux, quelques secondes plus tard, il n'y trouva personne.

Le soldat qui portait Finn et Dana haletait. Il avait marché d'un pas rapide pendant plus d'une lieue et son fardeau lui pesait. Entièrement sous la domination d'Hormund, il ne songeait pourtant pas à se plaindre.

— Dépêche-toi, dit sèchement le vieil homme, le forçant à allonger encore le pas.

Ils arrivèrent bientôt au bord du miroir. La rive en était imprécise, noyée dans une végétation abondante. Lorsqu'il sentit l'eau s'infiltrer dans ses chausses, Hormund s'immobilisa.

— Dépose les enfants et reprends ton souffle, dit-il. (Comme le soldat obéissait, il continua :) Écoute-moi bien. Voici ce que tu vas faire...

— Trop tard, vieux fou ! dit la voix glacée de Rowena.

Hormund se retourna d'un bloc, incrédule. Mais la reine était bien là, debout sur les eaux tranquilles du miroir qui la portaient comme une amie.

— Tu vas mourir, Hormund, dit-elle sans passion.

— Non ! Tu ne m'empêcheras pas d'accomplir ma mission ! cria le vieil homme désespéré. Attaque-la ! Tue-la !

Le soldat tira son épée et courut vers Rowena, gêné par l'eau qui ne tarda pas à lui arriver aux genoux. Il ne fit pas plus de quatre pas. Sur un geste de la reine, la végétation s'anima. Roseaux et hautes herbes s'enroulèrent autour des jambes de l'homme, stoppant sa course. Emporté par son élan, il tomba le visage en avant. Aussitôt d'autres liens végétaux vinrent l'enserrer, lui ôtant l'espoir de se redresser. Dans un dernier sursaut, l'instinct de conservation du soldat lui fit tourner la tête. Malgré les roseaux, il réussit à maintenir sa bouche hors de l'eau. Une large feuille de nénuphar vint s'y coller, scellant pour toujours un cri d'horreur. Les forces de l'homme le désertèrent rapidement. Il cessa de lutter et disparut entièrement sous la surface pour se noyer dans cinquante centimètres d'eau.

Rowena le plaignit. Il n'était pas coupable, lui. Lorsqu'elle voulut se charger du vieil homme, elle constata qu'il s'était déplacé.

Dès qu'il avait vu les roseaux se courber sous la volonté de la reine, Hormund avait compris que ses espoirs étaient vains. Déterminé à ne pas se laisser abattre comme un lièvre, il s'était littéralement jeté dans le miroir, s'empressant de nager vers des eaux plus profondes où aucune végétation ne serait là pour l'entraver.

— Arrête ! cria Rowena. Je t'ordonne de revenir !

Pour toute réponse, le vieil homme cessa de nager, prit une profonde inspiration et se laissa submerger par les eaux. L'instant d'après il exécutait un retournement complet et commençait à se propulser vers le fond du lac. Rowena le regarda disparaître, impuissante. Le miroir était l'un des seuls endroits qu'elle n'osait profaner en y faisant naître des flammes enchantées. Malgré son ardent désir d'abattre Hormund, elle renonça.

Toujours allongés là où le soldat les avait déposés, Dana et Finn commençait à s'agiter. L'humidité du sol y était peut-être pour quelque chose. Rowena courut jusqu'à eux et effaça d'un geste l'effet des manipulations d'Hormund.

— Oh, maman, j'ai fait un mauvais rêve ! s'exclama Dana, recherchant la protection des bras de sa mère.

— Moi aussi, ajouta Finn. Mais... où on est ?

— Il n'y a plus rien à craindre, leur assura Rowena en les attirant contre elle. Le méchant homme est parti. Nous sommes au bord du miroir. C'est là que...

Ses paroles s'étranglèrent dans sa gorge. Elle réalisait enfin à quel point elle avait eu peur pour eux, malgré le calme qu'elle s'était forcée à conserver, à quel point elle avait encore peur : Hormund était toujours vivant. Sans doute se trouvait-il déjà en sécurité chez ses alliées les fées. De là-bas il pourrait encore tenter de l'atteindre à travers ses enfants.

Rowena sentit que l'heure d'un affrontement de grande envergure n'allait pas tarder à sonner. Prise entre les deux feux de Locksley et des fées, elle ne pourrait pas protéger Finn et Dana en permanence. Il fallait les mettre en sécurité pour un temps. Mais comment ? Et où ?

— Je veux rentrer au château, pleurnicha le petit garçon. Je suis fatigué.

Non. Le château était le dernier endroit où aller. Si un soldat avait été charmé, d'autres pourraient l'être. Les enfants ne seraient pas en sûreté tant que le sort de Fuinör demeurerait incertain. Il fallait trouver un endroit où quelqu'un en qui elle pourrait avoir toute confiance les protégerait, un endroit où nul ne songerait à les chercher.

— Ne pleurez pas, dit Rowena d'une voix un peu rauque. Je vais vous emmener en voyage.

— Où ça ? s'exclamèrent-ils ensemble, l'excitation nouvelle leur faisant soudain oublier la fatigue et la peur.

— Chez une amie. Une très vieille amie... Nous y serons avant la tombée de la nuit.

La forêt n'avait pas changé. Rowena se souvint de la frayeur qu'elle y avait ressentie lorsqu'elle l'avait traversée pour la première fois, plus de vingt ans auparavant. Excroissance de la grande forêt entourant Fuinör, celle-ci abritait le même type de végétation : chênes et châtaigniers voisinaient avec pins et baobabs. Les bruits même qu'on pouvait entendre étaient identiques. Mais leurs causes...

Rowena s'était transportée magiquement en plein cœur de la contrée de la folie, avec ses enfants, près de la clairière où elle avait connu Lynna et les autres. Le reste du chemin devait être parcouru à pied, par respect pour la forêt. La reine, lorsqu'elle n'était encore que princesse, avait commis l'erreur de vouloir se tailler un passage entre les arbres. Elle

avait alors appris que, blessée, la forêt pouvait se révéler plus dangereuse que n'importe quel animal. Mais désormais les arbres étaient ses amis. Ils s'écartaient devant elle, entraînant avec eux les buissons qui auraient pu la faire trébucher. Parfois un chêne s'enhardissait jusqu'à la caresser de ses feuilles. La brise qui s'infiltrait entre les branches murmurait un bruisant accueil.

Dana et Finn, fascinés de voir leur mère évoluer ainsi dans un environnement qui les eût terrifiés s'ils y étaient venus seuls, s'étonnaient pourtant parfois de ses recommandations. Ainsi, alors qu'elle marchait sans hésitation dans la direction d'où s'élevaient les plus sauvages rugissements, elle leur interdisait formellement de chercher les oiseaux dont le chant éclatait dans les buissons alentours.

— Nous sommes dans la contrée de la folie, expliqua-t-elle lorsqu'ils lui posèrent la question. La bien nommée. Ici un chant d'oiseau peut être émis par un fauve ou par un serpent, voire par un ver géant. En aucun cas par un oiseau. Pour les rugissements c'est le contraire. Ce sont en général des animaux inoffensifs qui les poussent. Des petits rongeurs ou des insectes. Ne cherchez surtout pas à comprendre. C'est impossible.

Un peu angoissés par les paroles de leur mère, les enfants demeurèrent dans son sillage et ne tentèrent pas d'exploration hasardeuse. Alors que le soleil déclinait, ternissant l'orangé chlorophyllien, ils parvinrent tous trois en une petite clairière dont s'échappaient trois chemins.

Celui de l'est était le plus étroit : escarpé, envahi par des ronces à l'aspect hostile, il s'avancait sous des arbres plus denses qu'auparavant, créant un sous-bois obscur. Ce fut pourtant vers celui-ci que se dirigea Rowena sans la moindre hésitation. Dana et Finn la suivirent en échangeant un regard perplexe, inquiet... Pourtant, comme auparavant, la végétation s'écarta sur leur passage. Après quelques minutes de marche supplémentaires, la pente du chemin s'adoucit et une seconde clairière apparut. Au centre de celle-ci se trouvait une chaumière, faite tout entière de branches entrelacées. Deux palmiers jumeaux s'inclinaient au-dessus de la demeure et mêlaient leurs larges feuilles pour façonner un toit. On eût dit que la chaumière elle-même sortait du sol, n'était qu'une seule gigantesque plante ayant adopté cette forme par la volonté de celui qui vivait là.

Rowena s'approcha de la porte au bois sombre, presque noir, et frappa deux coups légers.

— Esprit du bois, montre-toi, dit-elle à haute voix. Esprit du bois, ouvre-moi !

Aussitôt la porte pivota sur ses gonds de bambou, révélant une pièce unique où tout était également végétal. Une table et des tabourets s'enracinaient au sol de terre humide. Dans un angle, des céréales sauvages étroitement tissées formaient une couche.

Dana et Finn poussèrent un petit cri apeuré en découvrant la personne qui habitait ces lieux. Tous deux cherchèrent instinctivement refuge derrière leur mère. Celle-ci sourit : la vieille femme était restée aussi inaltérable que la forêt. Vêtue de ses éternels haillons noirs, son corps voûté n'avait plus d'âge, tout comme son visage crevassé de rides où s'inscrivaient de petits yeux perçants et un sourire édenté.

— Bonjour, esprit du bois, dit Rowena. Il y a bien longtemps, tu as promis de me rendre service lorsque j'en aurais besoin. Je suis venue te demander de tenir cette promesse.

— Bonjour, ma fille, répondit la vieille femme. Je me souviens de toi. Notre dernière rencontre n'est pas si éloignée.

— Je suppose que pour un être éternel, le temps passe plus lentement. M'aideras-tu ?

— Ordonne et j'obéirai. Mais prends garde : je n'accomplirai pour toi qu'une seule tâche.

— Cela suffira. Je veux que tu accueilles chez toi ces deux enfants, que tu les protèges et veilles sur eux jusqu'à ce que je revienne les chercher.

— Tu vas nous laisser, maman ? gémit Dana.

— Oh non ! Ramène-nous avec toi ! implora son frère. Je... j'aurai peur, ici...

Rowena leur sourit et les attira en une étreinte affectueuse.

— Ici vous n'aurez rien à craindre, au contraire. Et ce n'est que pour quelques jours.

— Es-tu bien sûre de ce que tu désires, ma fille ? demanda la vieille femme. Ces enfants-là n'ont guère besoin de protection...

— Que veux-tu dire ? Seront-ils en sécurité ici, oui ou non ?

— Ils le seront !

— Alors j'en sais assez, dit Rowena.

— Ne dis jamais cela, ma fille. Il est bien des choses que tu ignores. Va, maintenant. Je garderai tes enfants. Ta présence est requise en d'autres lieux.

La reine embrassa une dernière fois Dana et Finn, se forçant à ignorer leurs larmes, puis elle sortit de la chaumière. Juste avant que la porte ne s'en referme, elle crut voir une pointe de frayeur dans le regard que posait la vieille femme sur les enfants. Mais il s'agissait sans doute là d'un fruit de son imagination.

La nuit était presque tombée. Sans regarder en arrière, Rowena se changea en hirondelle et prit son envol en direction de la contrée du miroir. Il ne lui faudrait que quelques heures pour atteindre le château.

L'enchanteur, lui, ne frappa pas à la porte de la chaumière. L'esprit du bois l'attendait devant le seuil, tandis que les enfants goûtaient un sommeil magique sur le lit végétal.

Ils s'observèrent un long moment en silence, vieil homme et vieille femme, fils et fille de la nature, de Fuinör.

— Il faut que tu me les confies, dit enfin l'enchanteur.

— Je ne peux pas. (L'esprit du bois secoua la tête.) J'ai promis de les garder.

— Je me moque de ta promesse. Le destin de Fuinör est en jeu. Tu sais ce que tu risques en donnant asile à ces enfants-là ?

— La destruction, répondit la vieille femme. L'anéantissement. Mais cela ne compte pas.

— Alors je les prendrai sans ton consentement, trancha l'enchanteur, faisant mine d'avancer vers la chaumière.

— Tu sais très bien que c'est impossible. Je fais partie de toi et mes promesses sont aussi les tiennes. Je suis liée à celle qui m'a fait boire de l'eau du puits. C'est la loi.

— La loi ? (L'enchanteur s'immobilisa, baissa la tête.) Maudits soient les dieux d'avoir su créer une loi que moi-même ne puis transgresser ! Tu comprends ce que ça signifie : il me faudra combattre nos ennemis sur leur propre terrain. Les chances de victoire sont réduites de moitié.

— Tu vaincras, dit l'esprit du bois. Même si tu échoues cette fois, même s'il te faut attendre des décennies avant que les conditions ne soient à nouveau réunies, tu vaincras. La nature ne peut être terrassée.

L'enchanteur acquiesça. Il tendit la main vers un vieux chêne et préleva un peu de gui qu'il froissa entre ses doigts. L'instant d'après il avait disparu.

— Je suis avec toi, murmura la vieille femme. Tout comme tu es avec moi.

Puis elle rentra à pas lents dans la chaumière pour y attendre sans crainte l'enfer qui ne tarderait plus à se déchaîner.

CHAPITRE VI

Hormund n'avait pas eu conscience de s'évanouir. Il avait atteint sans peine le fond du miroir, poussé par la colère et les imprécations de Rowena. Ses mains s'étaient enfoncées dans une boue un peu gluante et... lorsqu'il s'éveilla, au bord d'une fontaine, il ne put s'en rappeler davantage. La transition s'était effectuée sans qu'il s'en rendît compte, le privant de sa conscience pendant quelques secondes ou quelques heures – il l'ignorait. Il ouvrit les yeux sous l'effet de deux stimulations distinctes : le clapotis de la fontaine et l'odeur des pommes. Le soleil se couchait, parant le ciel de reflets indigo. L'océan était calme. De petites vagues jaune orangé, frangées d'écume, venaient lécher les berges de la pommeraie.

Hormund retint avec peine un cri de triomphe : il était au pays des fées ! Une fois déjà il y était venu, au commencement des temps, et les sept jeunes femmes l'avaient reçu en ce même lieu, parmi les grands arbres aux fruits ronds encerclant la fontaine de marbre. Celle-ci, unique source d'eau douce de l'île, était constituée d'un petit bassin dans lequel crachaient quatre poissons sculptés.

Hormund se releva à la hâte, voulant être empreint de toute sa dignité lorsque les fées se manifesteraient. Ses vêtements étaient encore un peu humides. Leur frottement irritait sa peau sensible mais il n'y prit pas garde. Malgré son échec, il vibrait d'une excitation intense à l'idée de servir les dieux en leurs représentantes directes. Celles-ci ne semblaient cependant guère pressées de l'accueillir. Hormund s'éloigna de la fontaine, marcha jusqu'à l'océan et suivit la côte pour contourner la pommeraie.

L'île qu'on appelait le pays des fées était minuscule : trois kilomètres de long sur à peine cinquante mètres en ses points les plus larges, les deux extrémités. L'une, hexagone irrégulier, formant creux et saillies, abritait la pommeraie. À la pointe ultime de l'autre, en fer de lance, Hormund savait qu'un volcan crachait lave en fusion et cendres ardentes. Celui-ci était le symbole même du temps qui passait : la lave était en jaillissant d'un pourpre éclatant, quelle que fût la couleur du soleil, puis adoptait une à une les autres teintes du spectre à mesure qu'elle refroidissait. Lorsqu'elle s'immobilisait enfin pour se solidifier, ayant dévalé les flancs de la montagne brûlante, elle changeait son violet en un pourpre identique à celui de sa naissance – éternel recommencement, éternel enchaînement des décennies...

Entre la pommeraie et le volcan s'étendait une longue bande de terre au centre de laquelle les dieux eux-mêmes avaient élevé leur temple. Antre des fées, berceau de la loi, il occupait le point le plus élevé de l'île, comme pour atteindre le soleil. On y accédait de chaque côté par un escalier de marbre titanesque dont les marches étaient, disait-on, aussi nombreuses que les arbres de la grande forêt.

Lorsque le vieil homme arriva au pied de celui qui prenait naissance devant la pommeraie, il s'immobilisa et leva les yeux, frappé par la majesté de l'endroit. En haut des marches, le temple paraissait minuscule, écharde de diamant dressée dans le ciel jaune pour mieux communier avec ses maîtres.

Hormund se souvint de l'image ironique présentée aux quatre immortels après la création. Leur rôle était de maintenir une cible géante : Fuinör, sa grande forêt encerclant les sept contrées de taille égale, elles-mêmes serrées autour de celle du miroir dont le grand lac matérialisait le centre. Fuinör, une cible vers laquelle se tendait la flèche du pays des fées...

Le vieil homme résista à la tentation d'appeler. On ne hélait pas les maîtresses de ces lieux. Si elles avaient désiré lui faciliter la tâche, elles se seraient déjà montrées. Hormund comprit qu'il lui faudrait gravir l'escalier. On lui imposait sans doute cette épreuve comme ultime démonstration de son humilité avant de lui accorder sa récompense. S'efforçant d'ignorer l'épuisement qui couvait dans son corps, il dit une prière ardente et amorça une ascension qui devait durer plusieurs heures.

Deux mille marches. Le vieil homme les avait comptées une à une en accomplissant avec la régularité d'une mécanique les mouvements saccadés, sans cesse renouvelés que lui imposait sa tâche : lever la jambe, plier le genou, poser le pied, se hisser, lever la jambe, avancer, avancer... Plus d'une fois il s'était cru incapable de continuer. Ses muscles le faisaient souffrir ; ses articulations le faisaient souffrir ; ses os le faisaient souffrir. Et ses dents, qu'il serrait pour retenir d'inutiles gémissements, semblaient vouloir s'encastrent les unes dans les autres, se broyer mutuellement. Plus d'une fois le feu qui torturait ses reins avait failli le jeter en avant, le faire renoncer à tout, s'allonger sur le marbre glacé et dormir, rêver peut-être, puis mourir enfin. Mais la mort lui était interdite, du moins par des causes naturelles. Hormund savait qu'en succombant il ne pourrait que gésir, impuissant, jusqu'à ce que ses forces lui reviennent, perdant un peu plus la faveur des dieux à chaque seconde qui passerait. Sa foi l'avait aidé à vaincre la douleur et à monter, monter encore, vers le ciel, vers les fées, vers les dieux. Sa foi lui avait donné le sentiment d'être un martyr, un élu. Sa foi l'avait guidé jusqu'au sommet.

Il tomba à genoux et se répandit en actions de grâces. Le temple n'était maintenant qu'à quelques mètres de lui. Le soleil s'étant couché depuis déjà longtemps, il ne distinguait de l'édifice que sa façade guillochée où s'inscrivait entre deux piliers une porte translucide. Le temple, tout entier, était fait de diamant. S'en fût-il trouvé un assez fou pour l'abattre, un joaillier aurait pu en tirer assez de bijoux pour contenter toutes les dames du royaume pendant des centaines de décennies.

Toujours à genoux, Hormund s'avança, courbant le front en signe de déférence.

— Maîtresses ! appela-t-il à haute voix. Votre serviteur est là !

Alors la porte s'ouvrit, révélant une obscurité plus épaisse encore que celle de la nuit. Bien qu'il tentât de la percer, Hormund ne put y distinguer rien ni personne. Mais la voix qui s'en échappa soudain prouvait qu'on l'avait entendu. C'était un timbre féminin, profond et doux. Celui d'une fée.

— Tu as choisi la position qui convient pour pénétrer en ce lieu, Hormund. Avance !

Le vieil homme obéit. Transfiguré par l'expérience mystique, il ne ressentait plus aucune douleur. Ses genoux à la peau éclatée, aux os presque à vif, laissèrent une traînée sanglante sur les dalles de marbre lorsqu'il franchit le seuil du temple. Il parcourut encore quelques mètres, englouti par les ténèbres, jusqu'à ce que la voix lui ordonne de s'immobiliser.

— Qui es-tu ? interrogea-t-elle.

— Vous le savez : je suis Hormund, votre serviteur et celui des dieux.

— Que viens-tu chercher au sein de ce sanctuaire ?

— Votre protection. Et je viens aussi demander la punition de tous les criminels, de tous les blasphémateurs.

— Tu l'obtiendras. Te repens-tu de tes fautes ?

Le vieil homme releva la tête, ébaubi.

— Mes... fautes ? (Il étendit les mains en un geste d'incompréhension.) Maîtresses, je...

— Refrène ton audace ! le coupa-t-on. Il ne t'appartient pas de poser les questions. Tu as demandé la punition de tous les blasphémateurs. Tu seras donc puni. Nous te demandons de sauver au moins ton âme en te repentant.

— Mais j'ai toujours été... (Il s'interrompit et baissa le ton.) J'ai toujours cru être fidèle aux commandements des dieux...

— Le blasphème est souvent fruit de l'ignorance. Nous savons que tu as cru bien agir, mais comprendre ne signifie pas excuser. En es-tu conscient ?

— Oui, souffla le vieil homme.

Son exaltation avait disparu. Une punition l'attendait en lieu et place de la récompense escomptée et ce ne pouvait être une épreuve de plus. Une accusation de blasphème ne se lançait pas à la légère.

— Mais qu'ai-je fait ? ne put-il s'empêcher de murmurer.

— Tu vas le savoir.

Une à une les fées apparurent autour d'Hormund, chacune donnant aussitôt naissance à une couleur, du pourpre au violet. Le temple s'illumina. Il n'était constitué que d'une seule salle aux proportions gigantesques, écrasantes. Les innombrables facettes des parois taillées créaient en reflétant la lumière un formidable kaléidoscope que l'œil ne pouvait contempler bien longtemps sans chavirer. Le toit voûté était soutenu par deux rangées de piliers tout aussi translucides que les portes. Celle que venait de passer Hormund s'était refermée sans bruit. Également close, à l'autre bout du temple, sa jumelle diffusait le flamboiement du volcan qu'elle surveillait de son œil unique et vitreux.

Quatre séries de marches, orientées selon chacun des points cardinaux, menaient à un autel de pierre, au centre exact de l'édifice.

Le regard d'Hormund passa d'une fée à l'autre, ne trouvant dans leur visage fermé aucun encouragement, aucune tentative d'explication. En silence, les sept jeunes femmes désignèrent l'autel, faisant jaillir de leurs baguettes magiques une pluie d'étoiles. Les lèvres animées d'un tremblement incontrôlable, le vieil homme vit la coupe et le poignard dorés posés sur la pierre. Puis il remarqua enfin les deux statues qui entouraient l'autel.

Alors il comprit. Ses paupières se fermèrent d'elles-mêmes tandis que la honte s'abattait sur lui. De taille sensiblement égale, les statues représentaient deux enfants aux traits identiques. La petite fille avait des cheveux d'ébène, le petit garçon de craie...

— Tu as osé porter la main sur les dieux alors qu'ils s'étaient incarnés pour sauver le monde, entendit-il. Tu as commis le plus grand blasphème, la plus grave des profanations. Tu dois expier !

Une seule voix s'élevait mais le vieil homme la savait appartenir à toutes les fées réunies. Aucune ne le défendrait et lui-même ne chercherait pas à se justifier. Conscient de sa faute, il se laissa tomber en avant. Son front heurta durement le sol mais il ne perdit pas connaissance.

— Tu mourras à la minuit, dirent les fées. Il te reste deux heures pour prier.

Plusieurs centaines d'hommes étaient réunis sous les arbres. Rassemblés par petits groupes autour de feux de camp où grésillait un bois encore chargé de sève, ils attendaient, parlant peu, palpant parfois machinalement l'arme qu'ils portaient au côté. C'était là pour eux une sensation nouvelle. Après toute une vie de souffrance, d'impuissance, ils possédaient soudain le pouvoir de donner la mort, au même titre que les chevaliers. Certains ne parvenaient pas encore à l'admettre ; nerveux, craintifs, ils ne dormaient qu'avec peine, s'attendant sans cesse à voir s'évanouir le rêve pour révéler les verges ou l'échafaud. D'autres songeaient à la vengeance, voulaient rendre le sang pour le sang, la mort pour la mort. Ceux-là étaient impatients de recevoir le signal. Bien peu comprenaient les véritables buts de Locksley. Aucun, peut-être.

Jon brisa sur son genou la branche qu'il venait de couper et livra les deux tronçons à des flammes déclinantes. Les arbres alentour souffraient tous à des degrés divers de la présence humaine parmi eux : fleurs cueillies puis mutilées, branches arrachées, troncs percés de flèches par des archers amateurs, feuilles étouffées par la fumée. Jamais la grande forêt n'avait été ainsi torturée sans réagir. Mais les arbres ne bronchaient pas, manifestaient parfois leur douleur par un faible bruissement et laissaient ensuite s'écouler en silence la sève de leurs blessures béantes. Ils savaient, savaient que ces hommes allaient se sacrifier pour que s'accomplisse le grand œuvre, savaient aussi que leur propre tourment était nécessaire, indispensable. En un sens ils avaient plus de conscience que les serfs révoltés : ils comprenaient parfaitement les motivations de l'enchanteur puisqu'ils étaient lui et qu'il était eux.

Comme tous ses compagnons, Jon avait revêtu l'habit orangé, symbole de la nature, fourni par Locksley. L'épée qu'il portait était celle du soldat ayant tué sa femme. Depuis ce jour la lame s'était imprégnée de bien d'autres sangs, mais la blessure qu'elle avait ouverte dans l'esprit de Jon n'était toujours pas cicatrisée. Il s'était très vite aperçu que prendre des vies d'assassins ne lui faisait aucun bien, ne remplaçait pas celle de l'être qu'il avait aimé. Car il l'avait aimée, même s'il n'avait pas eu la force ou le courage de le lui dire, de le lui prouver, même s'il ne s'en était vraiment aperçu qu'après sa mort.

Près de lui, son fils construisait un château de brindilles. Absorbé par sa tâche, il semblait totalement inconscient du monde extérieur. Will avait maintenant douze ans et ce n'était certes plus un petit garçon : ayant hérité de la constitution de son père, il était

déjà plus grand et plus vigoureux que bien des hommes adultes. Très jeune – trop si on en croyait Jon – il avait appris à manier l’arc et l’épée. Jusqu’à ce jour, malgré ses protestations, on ne lui avait permis de participer à aucun combat. Mais pendant le grand soulèvement, toutes les forces disponibles seraient nécessaires. Il se battrait, mourrait peut-être. Jon refusait d’envisager cette dernière éventualité : son fils n’avait jamais connu la servitude. Il devait vivre, vivre pour être le premier représentant d’un monde nouveau.

Comme les autres, Jon attendait avec impatience que Locksley leur donne l’ordre de frapper, mais ce n’était pas pour avoir le plaisir de tuer, de prendre une revanche inutile. C’était pour voir le cauchemar s’achever enfin.

— Par les dieux ! jura l’homme qui se tenait face à Jon, de l’autre côté du feu ranimé. L’attente me pèse. Locksley avait pourtant assuré qu’elle serait courte !

— Tu es si pressé de te faire abattre, Tuck ? demanda Jon avec une ironie macabre.

L’autre éclata d’un rire gras. C’était un homme d’une corpulence certaine, presque aussi massif que le père de Will, mais là où ce dernier possédait des muscles aguerris, Tuck débordait de graisse. Cela ne l’empêchait toutefois pas de manier avec efficacité un impressionnant gourdin. Rallié à la cause durant une des premières opérations des hors-la-loi dans la contrée de l’or, il était vite devenu le meilleur ami de Jon, même si l’un était aussi joyeux et bon vivant que l’autre pouvait être sombre.

— Nous ne mourrons pas ! s’exclama Tuck. Et même si c’était le cas, nous n’aurions rien à regretter. Locksley nous a délivrés de l’esclavage. Il nous appartient d’achever le travail. Par les dieux ! je préférerais cent fois recevoir deux pieds d’acier entre les côtes que finir mes jours dans cette damnée forêt !

— Je ne comprendrai jamais pourquoi tu jures toujours par ces créatures qui ont fait de nous des serfs. C’est prêtre que tu aurais dû te faire, pas hors-la-loi. (Jon eut un de ses rares sourires.) Frère Tuck ! Voilà qui sonnerait à merveille. (Le rire tonitruant de son ami couvrit sa voix et lui rendit aussitôt sa morosité.) Tu sais, j’ai quand même peur que nous ne soyons pas assez nombreux.

— Nous ne sommes pas les seuls, répondit Tuck, soudain sérieux, lui aussi. Locksley a dit que chaque château serait pris d’assaut par un groupe semblable au nôtre. Par les dieux ! tu sais aussi bien que moi que la moitié des serfs des semailles se sont déjà ralliés à nous. Et la contrée de l’or est presque déserte. Lorsque nous attaquerons, les autres nous rejoindront, même ceux de la contrée du miroir. Ils abaisseront eux-mêmes les pont-levis de leurs maîtres. Nous vaincrons, Jon. N’as-tu plus foi en Locksley ? Tu es pourtant son principal lieutenant. (Il eut un geste circulaire du bras.) Tous ces hommes comptent sur toi pour les mener au combat. Tu n’as pas le droit d’avoir des doutes, surtout pas celui de les exprimer.

— Je sais, dit Jon, baissant la tête. Excuse-moi. Le moment venu, je serai à la hauteur.

— Bien parlé, Petit Jon ! dit une voix derrière lui. Et nous allons tous devoir être à la hauteur car le moment, comme tu dis, est venu.

— Locksley ! s’exclama joyeusement Will, délaissant aussitôt son jeu pour se lever d’un bond.

Le jeune garçon éprouvait depuis toujours pour le chef des hors-la-loi un respect

frôlant l'adoration. Jon savait que son fils brûlait de faire ses preuves, d'impressionner Locksley. Pour cette raison, il en voulait parfois un peu à ce dernier.

— Bonjour, Will l'Ecarlate, dit l'archer, donnant au garçon le surnom que lui avaient valu ses cheveux rouges. Bonjour, Petit Jon, Tuck et vous tous.

Nul ne l'avait vu ni entendu arriver mais il était coutumier de ce genre d'apparitions. La plupart des hors-la-loi le pensaient doté de pouvoirs magiques, ce en quoi ils ne se trompaient certes pas.

— Approchez-vous ! dit Locksley, élevant la voix. Je veux que tous entendent ce que j'ai à dire.

Lorsque tous les hommes se furent massés en cercle autour de lui, il poursuivit :

— Demain sera le jour que vous attendiez. Nous attaquerons à l'aube ! (D'un geste, il interrompit les protestations qui s'élevaient.) Vous croyez que la contrée du miroir est trop éloignée pour être atteinte en une nuit : vous vous trompez. À la lisière de la forêt vous attendent des chevaux qui vous porteront aussi vite que le vent. Ceux d'entre vous qui ne savent pas monter n'auront rien à craindre de ces animaux-là : ils m'obéissent en tout et n'ont guère besoin de cavalier pour diriger leur course. Quant au sommeil, je vous assure que vous n'en ressentirez pas le besoin. Plusieurs groupes sont déjà en chemin. D'autres partiront un peu plus tard. Mais le vôtre a été choisi pour une tâche exceptionnelle : vous n'aurez pas à combattre la garde d'un quelconque baron. Demain, mes amis, vous donnerez l'assaut au château du roi !

Une clameur unanime monta de la poitrine de tous les hors-la-loi, une clameur faite d'enthousiasme et de terreur étroitement mêlés.

— Et tu nous mèneras, Locksley ! clama Will, rayonnant.

Ce n'était même pas une question, mais l'archer secoua lentement la tête, un petit sourire triste sous sa fine moustache.

— Petit Jon vous mènera, dit-il. Moi je devrai livrer un autre combat, ailleurs, un combat dont tout autant que du vôtre dépendra notre réussite. Mais quand viendra l'heure de célébrer la victoire, je serai à vos côtés. Partez, maintenant, mes amis, et puissiez-vous vous montrer dignes de votre tâche !

— Vive Locksley ! crièrent en chœur les hors-la-loi, brandissant leurs armes.

— Vive Fuinör, corrigea l'enchanteur en silence avant de laisser ses hommes à leur destin.

Il lui restait encore de nombreux groupes à dépêcher vers la contrée du miroir. Savoir que la plupart étaient condamnés à périr ne lui inspirait aucun remords, aucun chagrin. Le grand œuvre entraînait dans sa phase ultime.

Hormund était allongé sur l'autel de pierre, immobile, les bras le long du corps. Les yeux hermétiquement clos, il priait encore, impatient de mourir. Autour de lui retentissait le son des flûtes et des tambourins qui accompagnait toujours les fées. La mélodie était peut-être un peu plus rapide qu'à l'accoutumée, le rythme un peu plus violent, mais c'était bien la même musique. Le vieil homme sentait sous son corps dénudé la rugosité et la froideur de l'autel, tirait de ce silice glacé une jouissance masochiste. Pénitence, expiation, mortification.

— Ouvre les yeux, Hormund ! Tu dois voir la mort en face.

Les fées se tenaient autour de lui, baguette magique en main, visage fermé. Un courant d'air frais animait les plis de leurs robes, les mêlant en un arc-en-ciel d'étoffe. Vert, jaune, orangé à sa gauche. Violet, indigo, bleu à sa droite. Et pourpre face à lui, poignard sacrificiel serré à deux mains contre la poitrine. Au-delà du cercle formé par les sept jeunes femmes, le temple avait retrouvé son obscurité.

— Moronoe, dit la fée pourpre, levant les yeux vers le ciel. Gliten, Glitona, Gliton, Tyronœ, Thiten, Thiton ! Par ces noms que vous nous avez donnés, nous vous invoquons, ô dieux de Fuinör. Voyez le sacrifice que nous vous offrons et daignez l'accepter. Qu'il libère votre esprit de leur enveloppe charnelle pour que s'étende enfin sur le monde la puissance de votre bonté et de votre colère. Que meurent les blasphémateurs comme va mourir celui qui a osé profaner votre image. Que soient élevés les purs ! Moi, Moronoe, qui suis revêtue de la couleur du soleil, je vais maintenant porter au nom de mes sœurs le coup qui fera jaillir le sang du cœur de l'agneau.

La fée cessa de parler et abaissa les yeux sur Hormund, étendit les bras. Dans sa main droite, le poignard brillait d'une lueur intense. La musique cessa. Le vieil homme sentit son souffle s'accélérer. Inconsciemment il se cambra, appelant de tout son cœur la lame effilée.

La fée orangée et la fée bleue firent un pas de côté pour s'approcher de leur sœur pourpre. D'un geste solennel, elles dégrafèrent sa robe qu'elles étendirent sur le corps malingre d'Hormund, le recouvrant jusqu'à la gorge. Si le vieil homme avait pu ressentir un quelconque sentiment pour une femme, il n'eût pourtant pas été troublé par la soudaine nudité de la fée. Sa peau d'un blanc laiteux recouvrait un corps dénué de formes, presque cylindrique des épaules à la taille, et totalement lisse : pas de mamelons, pas de nombril, aucun poil pubien pour cacher l'absence de sexe. Tandis que les deux officiantes venaient déposer le chapeau de leur sœur derrière la tête d'Hormund, celui-ci se demanda pourquoi les fées adoptaient toujours un masque de féminité. Les voies des dieux étaient impénétrables.

Le voile translucide fut étendu par-dessus la robe pourpre, recouvrant cette fois le visage de l'ancien conseiller.

Les fées bleue et orangée reprirent leur place et, bientôt imitées par les quatre autres, se mirent à chanter des paroles inconnues en une mélodie répétitive, sur un rythme monotone. Seule celle qui avait dit se nommer Moronoe resta muette. Ayant une dernière fois levé les yeux au ciel, elle s'éleva lentement jusqu'à prendre pied sur l'autel. Là elle s'agenouilla, chevauchant comme une furie le vieil homme en proie à l'extase mystique.

Tenu par deux mains fermes, le poignard se posa sur la poitrine d'Hormund puis monta lentement dans l'air tandis que le chant se faisait plus fervent, plus profond. Le visage de Moronoe s'assombrit soudain d'un rictus sadique. *O dieux, que votre volonté soit faite !* songea le vieil homme lorsque le poignard s'abattit. La lame traversa le voile et la robe avant de transpercer son cœur de part en part. Il mourut en regrettant de ne pas devoir expier sa faute par de plus grandes souffrances.

Moronoe laissa le poignard dans la blessure et se renversa en arrière, joignant enfin sa voix à celle de ses sœurs pour hurler les dernières mesures d'un chant où s'exprimait

désormais une joie sauvage. Le sang qui s'écoulait du corps d'Hormund ruissela sur l'autel et s'engouffra dans la rigole creusée pour l'accueillir. Sous l'effet d'une légère dénivellation, il courut en mince filet indigo vers l'endroit où la fée jaune, agenouillée, tenant avec respect la coupe dorée, s'apprêtait à le recueillir. Lorsque le flot cessa, la fée se releva et tendit le calice à Moronoe. Le corps toujours ployé selon un angle inhumain, celle-ci la porta à ses lèvres et but avidement quelques gorgées brûlantes. Un peu de sang coula sur sa gorge et sa poitrine informe. La coupe passa ensuite de main en main jusqu'à ce que chaque fée ait communiqué.

Exsangue, allongé sur la pierre souillée, Hormund avait sur le visage une expression détendue, apaisée.

Dana et Finn s'éveillèrent en sursaut au même instant, sortant d'un sommeil qui n'aurait pourtant dû s'achever que par la volonté de l'esprit du bois. Le petit garçon porta machinalement les mains à ses yeux pour les frotter. Sa sœur n'eut pas de tel réflexe. Déjà consciente de ce qu'elle était, elle sourit, dévoilant ses dents parfaites en un rictus obscène.

— Maman ? murmura Finn. Où sommes-nous ?

Les iris pourpres de Dana s'étendirent démesurément jusqu'à recouvrir le blanc de ses yeux, lui conférant un masque de cruauté et d'horreur. Lorsqu'elle ouvrit la bouche, ce ne fut pas sa voix qui retentit mais un millier, un million de voix différentes, mêlées pour créer un son rauque, puissant.

— Nous n'avons pas de mère. Les dieux n'ont pas besoin de mère !

— Les dieux ?

L'espace d'une seconde, Finn observa sa sœur sans comprendre, un peu effrayé, puis le pouvoir afflua en lui, le pouvoir et la connaissance. Il eut la vision d'une lame dorée s'enfonçant dans la chair, du sang qui coulait sur un autel, ce sang qui masqua peu à peu d'un voile indigo ses souvenirs d'enfant royal. Il n'était plus seul, désormais. Ils étaient tous avec lui, tous, enfin réunis, soudés les uns aux autres pour former une seule entité. Dana avait raison : les dieux n'avaient pas besoin de mère. Mais Dana n'existait plus. Et Finn disparaissait lentement, étouffé, occulté par la multitude. À leur tour, ses yeux devinrent entièrement pourpres.

— Eh bien, nos sœurs, dit-il d'une voix multiple, plus grave que celle de Dana. Nous y sommes enfin !

— Oui, nos frères, répondit la petite fille. Le temps est venu de châtier ceux qui nous ont désobéis. Par qui allons-nous commencer ?

Ceux qui avaient été des enfants se tournèrent sans se consulter vers la forme prostrée de l'esprit du bois, endormi, adossé à l'une des parois de la chaumière.

— Cette vieille folle nous a offert sa couche, dit Finn. Récompensons-la dignement !

Des rayons lumineux jumeaux s'échappèrent des yeux pourpres, quatre rayons qui se rejoignirent à mi-course et se fondirent les uns dans les autres pour aller frapper l'esprit du bois en pleine poitrine. La vieille femme se redressa en hurlant, ramena ses jambes sous elle comme pour se lever puis explosa, répandant dans toute la chaumière des lambeaux de chair et une sève orangée.

Aussitôt toute la portion de forêt comprise dans la contrée de la folie s'enflamma spontanément, tandis que résonnait le rire des dieux. Des insectes aux grands félins, des oiseaux aux humains, des arbres aux minuscules brins d'herbe, tout ce qui vivait là cessa d'exister. Un dernier bruissement de feuilles, une dernière pointe d'humour noir lancée par un mamba surpris, le dernier rugissement d'une sauterelle... Puis il n'y eut plus que les flammes, brasier destructeur, fulgurant, impitoyable...

Deux formes humaines dansaient de joie au milieu des cendres de la chaumière. Leur rire s'éleva encore un instant puis elles aussi s'immolèrent dans le feu spirituel. Mais elles n'en furent pas détruites, bien au contraire. Tels deux javelots flamboyants, Dana et Finn s'élevèrent en droite ligne dans le ciel de Fuinör, ivres de leur liberté retrouvée. Ce monde était le leur et ils avaient le pouvoir de le détruire. Ils étaient tout-puissants. Ils étaient des dieux !

D'un commun accord, ils dévièrent de leur course verticale et s'élancèrent vers le pays des fées.

Au fond de sa caverne, solitaire, l'enchanteur hurlait d'une douleur qu'il n'avait encore jamais connue, tandis que son bras droit s'atrophiait, se desséchait, puis tombait en poussière, pitoyable reste d'une forêt morte.

La dernière bataille venait de commencer !

CHAPITRE VII

Les chevaux de Locksley tinrent leurs promesses. Bien qu'apparemment semblables à des montures ordinaires, pourvues d'un pelage uniformément noir, ils galopèrent plus vite que ne pouvait voler une hirondelle, franchissant des douzaines de lieues sans paraître s'épuiser. Lorsqu'ils les trouvèrent à la lisière de la grande forêt, les hors-la-loi s'étonnèrent de leur absence de harnachement. Même ceux qui savaient monter ressentirent alors une certaine inquiétude. Puis, anticipant le désir des serfs, chaque cheval s'avança vers son futur cavalier pour s'agenouiller devant lui, l'invitant à prendre place. À n'en pas douter, ces destriers étaient plus intelligents que l'animal moyen. Lorsque tous les hommes se trouvèrent à califourchon, la chevauchée commença. La plupart des hors-la-loi se cramponnèrent tout d'abord à la crinière de leur monture ; certains passèrent même les bras autour de l'encolure des chevaux. Mais très vite ils reconnurent l'inutilité de leurs précautions. Maintenus par une force qu'ils n'expliquaient pas, ils ne ressentirent ni le frottement de l'air ni les secousses de la galopade.

Mais ils n'exerçaient aucun contrôle sur les bêtes : celles-ci avaient une mission à accomplir et l'accomplissaient sans qu'il fût question de les en détourner.

Les serfs traversèrent ainsi la contrée de l'or, d'un bout à l'autre, jusqu'à la chaîne montagneuse la séparant de celle du miroir. Pour franchir la haute barrière naturelle, les chevaux ralentirent à peine leur allure. Ils semblaient savoir d'instinct en quel endroit ils pouvaient sans crainte poser leurs sabots, bien que de tels sentiers eussent pu mettre à rude épreuve un âne au pas.

La traversée de la contrée du miroir se fit avec la même vitesse. Malgré l'obscurité, les serfs distinguèrent au loin la forme d'autres bandes armées, galopant vers le château de tel ou tel baron dont on apercevait parfois les feux.

Une heure avant l'aube environ, les chevaux s'immobilisèrent près d'un bouquet d'arbres propice à la dissimulation des hors-la-loi. Lorsque ceux-ci mirent pied à terre, stupéfaits malgré les assurances de Locksley de ne ressentir aucunement la fatigue de leur nuit agitée, les coursiers s'évanouirent, comme s'ils n'avaient toujours été qu'un rêve. Et peut-être était-ce le cas...

— Eh bien ? s'exclama alors Jon, sortant de leur rêverie ses camarades éberlués. Qu'attendons-nous ? Le château du roi se trouve encore à une lieue d'ici et il nous faut attaquer à l'aube. Que ceux qui ont une hache abattent un arbre et le taillent !

Plusieurs serfs s'empressèrent au pied d'un vieux chêne, crachèrent dans leurs mains et se mirent à l'ouvrage. Les autres profitèrent de ce court répit pour vérifier leur équipement. Rares étaient ceux qui portaient armures ou cottes de mailles. Volées à chevaliers et hommes d'armes, celles-ci avaient été endommagées lors du combat contre

leurs propriétaires légitimes. Les années et les intempéries avaient fait le reste. La plupart des hors-la-loi étaient revêtus d'une broigne en cuir bouilli qu'ils avaient eux-mêmes fabriquée. Le manque d'expérience et d'outils en faisait une protection plus psychologique que réellement efficace. Elles pourraient sans doute dévier un coup de dague maladroit mais n'arrêteraient pas le fil d'une épée. Tous les serfs, à l'exception des moins habiles, portaient un arc et des flèches pareillement façonnés de leurs mains. Bien peu avaient acquis une adresse suffisante à l'épée ou au fléau d'armes pour partir au combat en maniant une telle arme. Les autres avaient opté pour la masse ou la pique, lorsqu'ils avaient pu en voler une. Ils se contentaient sinon d'un gourdin, à l'image de Tuck, ou d'un épieu grossièrement taillé.

Vos avantages principaux seront le nombre et la surprise, leur avait répété Locksley au cours des années. Il n'y a guère qu'une trentaine de vrais chevaliers dans un château. Et pris au piège sur les remparts, empêtrés dans des armures dont l'utilité ne se vérifie qu'à cheval, ce sont des combattants comme les autres. S'ils tentent une sortie, il faudra qu'ils vous ouvrent le pont-levis.

Une trentaine de chevaliers, oui, mais aussi une centaine d'hommes d'armes, entraînés, bien équipés. Tout en encourageant ses hommes d'une voix ferme, Jon n'était certes pas aussi confiant qu'il voulait le paraître. Il savait que quelle que pût être l'issue du combat, la moitié, peut-être les deux tiers de ses compagnons mourraient. Tous en cas d'échec. En déduisant les femmes et les enfants en bas âge, demeurés dans la forêt, les hors-la-loi étaient environ quatre cents. Près d'un quart n'avaient pas encore de poil au menton. C'étaient en général les plus enthousiastes...

Une demi-heure après leur arrivée près du bosquet, le chêne était abattu, débarrassé de ses branches et transformé en béliet de fortune destiné à défoncer le pont-levis. L'idée en était de Locksley, bien entendu. Aucun autre homme né sur Fuinör n'eût pu l'avoir car aucun n'avait seulement envisagé d'attaquer un château. Tous les conflits s'étaient jusqu'alors résolus dans la contrée de la guerre. Les serfs souhaitaient d'ailleurs que cet état de fait ne permette aux nobles de leur opposer qu'une défense humaine. Locksley leur avait parlé d'un autre âge – ou d'un autre monde, ils ne savaient pas très bien – où l'on déversait de l'huile bouillante et de la poix sur les assaillants, du haut des remparts. Jon espérait de tout son cœur que nul ne songerait à pareil stratagème, faute de quoi ils n'auraient véritablement aucune chance.

Lorsqu'il se fut assuré que chacun était prêt, Jon forma ses hommes en un carré entourant pour les protéger ceux qui portaient le béliet, et le groupe se mit en marche. Aux premières lueurs de l'aube, ils arriveraient devant le château.

Rowena fut éveillée en sursaut par des coups violents frappés à la porte des appartements royaux. À ses côtés, Lynna poussa un petit gémissement, se retourna lentement sur le côté mais ne sortit pas du sommeil. La reine s'empressa de quitter le lit, passa un peignoir et alla ouvrir. C'était Douleur. Vêtu lui aussi d'habits nocturnes enfilés à la hâte, il semblait préoccupé.

— Dépêche-toi, dit-il. Il se passe des choses étranges.

— Quoi ?

— Je ne sais pas encore exactement. J'ai été réveillé par un homme de garde. Des messagers viennent d'arriver et on dit qu'ils racontent des choses invraisemblables. J'ai pensé qu'il valait mieux que tu viennes.

— Où sont-ils ?

— Dans la salle d'audience.

— Très bien. Je m'habille et j'arrive. Je te conseille d'en faire autant. Et si tu veux avoir l'air d'un roi, n'oublie pas ta couronne !

Quelques minutes plus tard, les deux souverains pénétraient de concert dans la petite salle réservée aux audiences ordinaires. Trois hommes d'armes assis sur un banc, visiblement épuisés, se levèrent en les apercevant et s'inclinèrent très bas.

— Assez de courbettes ! dit sèchement Rowena. Que se passe-t-il ? (Elle désigna l'un des hommes.) Toi, qu'as-tu à dire ?

C'était un soldat assez âgé qui sentait la crasse et la sueur. Sa cotte de mailles était tachée de sang et son bras gauche pendait le long de son corps, inerte. Il reprit son souffle, tremblant sous le regard d'une reine qu'il n'avait encore jamais vue, et ouvrit enfin la bouche pour parler d'une voix faible.

— J'arrive du château de mon maître, le baron Flawian. Une bande de hors-la-loi l'entourait lorsque j'en suis parti, prête à donner l'assaut. À l'heure qu'il est, on doit se battre là-bas. Le baron vous demande de lui envoyer de toute urgence des renforts car il craint sinon de succomber sous le nombre.

— Locksley, murmura Rowena, puis plus fort, elle interrogea : Tu es blessé ?

— J'ai reçu une flèche dans l'épaule en quittant le château.

— Et tu as tout de même rempli ta mission. C'est bien. Tu es brave. Va te faire soigner puis fais-toi servir un repas aux cuisines. Je vais étudier la requête de ton maître.

L'homme hésita un instant puis sortit de la salle d'audience. Rowena se tourna vers les deux autres.

— Et vous, quel message m'apportez-vous ? demanda-t-elle, imaginant déjà la réponse.

Deux autres châteaux étaient en passe d'être attaqués lorsque les hommes en étaient sortis – situés environ à la même distance de celui du roi que le premier mais dans des directions différentes. Rowena écouta les deux soldats en silence puis les congédia à leur tour.

— Je ne te savais pas aussi hypocrite, dit-elle à Douleur lorsqu'ils furent sortis. Tu aurais pu t'abstenir de jouer les innocents en venant me réveiller.

— Je ne savais pas de quoi...

— Tu te moques de moi ? Tu veux me faire croire que tu ignorais quand l'enchanteur allait lancer une offensive aussi importante ?

— C'est pourtant le cas, dit Douleur sans se départir de son calme. Mais que tu le croies ou non n'a pas grande importance. Tu vas envoyer aux barons les renforts qu'ils demandent ?

— Certainement pas ! Si trois châteaux sont pris d'assaut, il y a gros à parier que les autres le sont également. Les messagers arriveront plus tard, ou bien ils ont été abattus, c'est tout. Je ne vais pas me séparer d'hommes qui seront plus utiles ici.

— Tu crois que nous allons être attaqués aussi ?

Rowena s'immobilisa et fixa Douleur droit dans les yeux, un petit sourire ironique aux lèvres.

— Soit tu es le plus mauvais menteur de Fuinör, soit tu restes aussi naïf que quand tu étais Fou. Je suis sûre qu'en ce moment même les hors-la-loi sont près de nos murs. Si tu veux une preuve, envoie tes cavaliers dorés en reconnaissance !

Douleur acquiesça et se prépara à sortir. Rowena le rappela :

— Et pendant que tu seras dans les baraquements, dis au capitaine de la garde régulière de venir me voir. Il faut préparer la défense du château.

Le soleil pourpre pointait à l'horizon, étendant ses premières lueurs sur la contrée du miroir, changeant l'obscurité en une grisaille mouillée de brume. Les hors-la-loi avaient marché d'un bon pas, se relayant pour porter le lourd et encombrant bélier. Le château se découpait maintenant devant eux, géant impressionnant qu'il allait leur falloir abattre. Le pont-levis était relevé mais hormis la tête de quelques guetteurs, on ne distinguait aucun signe d'agitation sur les remparts.

— Ils dorment encore, dit Jon qui marchait en tête, entouré de Tuck et Will. Avançons un peu. On chargera dès qu'ils nous verront.

— Père, regarde ! s'exclama soudain Will, tendant le bras.

Une expression stupéfaite para le visage de tous les serfs tandis qu'un murmure craintif s'élevait dans leurs rangs : deux chevaux blancs venaient de prendre leur envol depuis le château et battaient lentement des ailes, se dirigeant vers eux. Les cottes de mailles et le casque des cavaliers étaient d'un grenat luisant rappelant la couleur de l'or.

— Ils vont passer au-dessus de nous, souffla Tuck. Adieu l'effet de surprise... Dis donc, Jon, ils n'étaient pas prévus au programme, ceux-là !

— Je sais. Tu veux renoncer ?

— Non, dit Will, devançant le gros homme. Prévus ou pas, il n'y a qu'à les abattre !

Le jeune garçon saisit son arc et y encocha une flèche. Comprenant ce qu'il voulait faire, plusieurs serfs l'imitèrent, bandant leurs armes.

— Attendez qu'ils soient assez près, ordonna Jon. Sinon on ne fera que leur donner l'éveil, sans bénéfice.

Lorsque les deux cavaliers dorés ne furent plus qu'à une centaine de mètres du groupe de hors-la-loi, ne les ayant apparemment pas encore repérés, la volée de flèches partit. La plupart, mal ajustées, ne les touchèrent pas. Quelques-unes ricochèrent sur les cottes solides. Celle qu'avait tirée Will s'enfonça dans le poitrail d'un cheval. L'animal blessé hennit de douleur et se cabra en plein vol.

— Visez les chevaux ! cria le jeune garçon. C'est le seul moyen.

Un nouvel ensemble de projectile fut tiré. Cette fois le résultat fut plus concluant : les chevaux constituaient des cibles suffisamment grosses pour ne pas être manquées. Blessés à mort, ils perdirent de l'altitude puis plongèrent vers le sol en piqué. En s'écrasant ils désarçonnèrent leurs cavaliers, les projetant à plusieurs mètres de là. Meurtris, sonnés par le choc, les deux hommes n'eurent pas même le temps de se relever avant d'être achevés par une meute de hors-la-loi hurlants.

Un simple coup d'œil vers le château apprit à Jon que l'escarmouche n'était pas passée inaperçue. Le chemin de ronde semblait en pleine effervescence. Il n'y avait plus à hésiter.

— Chargez ! cria-t-il.

Il aurait voulu ajouter quelques paroles d'encouragement mais les mots lui manquèrent.

Le capitaine de la garde régulière se nommait Gwyn. C'était un homme d'une cinquantaine d'années que la longue période de paix venant de prendre fin avait rendu gras et bedonnant. Engoncé dans une armure d'écaillés devenue trop petite pour lui, il soufflait comme un bœuf à chaque pas. Mais Rowena n'était guère sensible au comique de la situation.

— Eh bien, capitaine ! l'accueillit-elle. Le château va être assiégé d'un instant à l'autre. Avez-vous les moyens de repousser l'attaque ?

— C'est impossible, dit Gwyn en souriant. Personne ne commettrait le blasphème de combattre hors de la contrée de...

— Taisez-vous ! le coupa-t-elle, tapant du pied. Je ne vous ai pas fait venir pour débiter des âneries. Les faits sont là : nous allons subir un siège !

— Mais la loi...

— Capitaine, dit Rowena, tentant de se maîtriser. Les gens dont il est question sont des hors-la-loi. On les appelle ainsi parce que justement, ils ne reconnaissent pas la loi. Est-ce clair ?

— Parfaitement clair, dit l'homme, avalant sa salive à plusieurs reprises.

— Fort bien ! Qu'allez-vous faire ?

— Je ne sais pas, votre majesté. Combattre, je suppose...

— Vous supposez ? (Rowena se laissa tomber sur un fauteuil, découragée.) Ce château possède des remparts, capitaine. Vous êtes-vous déjà demandé à quoi pouvaient bien servir des remparts ? Ou bien *supposez-vous* aussi qu'ils sont là pour faire joli ?

Incapable de donner une réponse satisfaisante, Gwyn prit le parti de se taire. Tous ces concepts nouveaux qu'on tentait de forcer en lui avaient quelque chose de surnaturel.

— Les remparts sont là pour défendre le château, reprit Rowena comme si elle faisait la leçon à un enfant. Les assaillants vont tenter de les escalader. Il vous appartiendra de les en empêcher, notamment en jetant sur eux des projectiles. Faites préparer les réserves de pierres et de poix !

— Je suis désolé, votre majesté, répondit le capitaine après un instant d'hésitation. Mais nous n'avons pas de réserves de...

— Eh bien jetez-leur des meubles ! cria Rowena en se levant d'un bond. Jetez-leur des carrosses, des chevaux ou des armures, mais jetez-leur quelque chose ! (Elle baissa un peu le ton.) Avez-vous des balistes ?

— Je ne sais pas, votre majesté. Qu'est-ce que c'est ?

Elle l'observa en silence pendant plusieurs secondes, incrédule, puis se souvint que la plupart de ses propres connaissances lui venaient de l'enchanteur, des livres qu'il lui avait envoyés lorsqu'elle était adolescente. Et puisqu'il n'y avait jamais eu de siège sur

Fuinör – qu’il ne pourrait jamais y en avoir— les soldats ignoraient tout de la manière de défendre un château. Les remparts, aussi stupide que cela pût paraître, étaient bien là pour faire joli.

— Très bien, capitaine, dit Rowena, résignée. C’est ma faute : j’aurais dû m’intéresser plus tôt à ce problème. Retournez auprès de vos hommes et faites de votre mieux. Les hors-la-loi ne doivent pas pénétrer dans le château.

Gwyn s’inclina et sortit de la salle d’audiences, y laissant une Rowena déjà presque convaincue d’avoir perdu sa couronne mais bien décidée à se battre.

Dans la cour intérieure du château, les cavaliers dorés enfourchaient leurs chevaux. Douleur, comme les autres, avait observé la chute des deux éclaireurs. Pour la première fois de son existence, il avait envoyé des hommes à la mort. Désormais la garde royale n’avait plus besoin d’ordres. Au cours des années, les cavaliers n’avaient jamais pu s’intégrer aux autres soldats. Leur sentiment de différence et de supériorité faisait d’eux une caste à part entière, n’obéissant qu’au roi, par habitude plus que par amour. Douleur n’avait jamais eu l’intention de les opposer aux hors-la-loi de Locksley. C’eût été se battre contre son propre idéal. Mais il savait ne plus avoir le pouvoir d’empêcher leur attaque : même un chef ne pouvait ordonner à ses hommes de se laisser massacrer sans se défendre.

Les cavaliers dorés commencèrent à prendre leur essor, sous le regard admiratif des soldats réguliers. Ils n’étaient plus qu’une soixantaine, beaucoup d’entre eux ayant succombé à l’âge ou à la maladie depuis leur départ de la grande forêt. Mais lance en main, montés sur leurs chevaux ailés, ils étaient toujours sans conteste les meilleurs guerriers de tout Fuinör.

Debout sur le chemin de ronde, Douleur observa la charge des hors-la-loi. Ils n’étaient plus qu’à trois cents mètres du château quand les cavaliers dorés quittèrent celui-ci. Cessant de courir, ils empoignèrent arcs ou épieux. Ce qui allait suivre ne pourrait être qu’une boucherie. Dégoûté, Douleur se détourna et rejoignit un escalier menant des remparts à la cour. En bas, les derniers cavaliers s’élançaient pour rejoindre leurs camarades.

— Hé, attendez-moi ! cria soudain une petite voix. Je veux venir avec vous !

Sortant à la hâte des écuries, Halôm courut de toute la vitesse de ses petites jambes vers les retardataires. Le nain était vite devenu une sorte de mascotte pour la garde royale. Sa bonne humeur et sa fascination pour les cavaliers dorés l’avaient fait adopter par ceux-ci qui lui avait fabriqué par dérision une cotte de mailles à sa taille, en tous autres points semblable à la leur. Lorsqu’il la portait, Halôm devenait fier comme un paon.

Douleur vit l’un des cavaliers éclater de rire et tendre la main au nain pour le hisser devant lui, sur sa selle. Il songea un instant à l’en empêcher puis renonça. En ce jour, le plus important était encore de mourir comme on l’entendait.

— Regardez, en voilà d’autres ! s’écria Will en voyant s’élever les premiers chevaux ailés.

— Halte ! ordonna Jon, levant les mains. À vos armes. Il faut les attendre.

Les serfs stoppèrent leur course, se bousculant les uns les autres au point de se faire parfois trébucher, tomber. En ordre de pagaille ils se préparèrent à recevoir la charge. La plupart avaient oublié leurs craintes, leur première et facile victoire les ayant galvanisés.

Voyant son fils bander son arc, Will s'aperçut tristement que le visage du jeune garçon était marqué d'un sourire exalté. Tuer devenait un jeu...

Loin de voleter au hasard comme les deux premiers, les cavaliers dorés piquaient cette fois vers les hors-la-loi, lance en main. Ils adoptaient par groupes d'une dizaine la formation de vol à laquelle ils étaient entraînés, en V, ce qui leur donnait une allure de meurtriers canards sauvages. Se déployant avec un ordre parfait, ils parvinrent à encercler le groupe de serfs et à attaquer de tous les côtés à la fois.

Les archers purent lancer trois volées de flèches avant que les cavaliers dorés n'arrivent au contact. Une dizaine de chevaux blessés s'abattirent, aussi silencieux en s'écrasant au sol que lorsqu'ils frappaient celui-ci de leurs sabots, entraînant leurs maîtres dans la mort.

Jon évita de justesse une lance pointée sur lui. Surpris de voir sa cible disparaître, emporté par son élan, le cavalier ne put redresser son cheval à temps. La lance se planta au sol, catapultant l'homme hors de sa selle. Jon l'acheva d'un coup d'épée entre les omoplates.

Bien des serfs n'eurent pas la même chance : littéralement embrochés, ils furent soulevés du sol lorsque les chevaux reprirent de l'altitude pour se remettre en position. Ayant atteint une hauteur les mettant hors de portée de flèches, les cavaliers laissèrent tomber leurs victimes en pluie macabre.

— Que ceux qui ont des pics ou des épieux entourent les archers ! cria Jon, apprenant sur le terrain les lois tactiques. Quand ils chargeront, tuez les chevaux !

Tandis que les serfs manœvraient dans le plus grand chaos pour adopter la position requise, les cavaliers dorés lancèrent le deuxième assaut. Les archers furent cette fois particulièrement heureux car près de la moitié des montures ailées fut abattue. Le sang coulant d'une demi-douzaine de blessures, les ailes perforées, elles rejoignirent les cadavres déjà nombreux qui jonchaient le champ de bataille. Certains de leurs maîtres, ayant résisté à la chute, tirèrent leur épée et se jetèrent dans la mêlée. Bien que meilleurs combattants, ils se retrouvèrent vite à un contre quatre ou cinq. La plupart furent abattus par-derrière.

La deuxième charge des cavaliers se solda par un score pratiquement nul : parfois le serf parvenait à éviter l'arme qui le visait et à planter solidement la sienne dans le poitrail du cheval, précipitant l'homme à terre ; parfois il se faisait transpercer. Mais dans la majorité des cas, serf et cheval finissaient pareillement embrochés tandis que le cavalier subissait l'assaut de coups furieux et multiples.

Will sentit une pointe acérée percer sa broigne et s'enfoncer profondément dans son côté pour ressortir presque aussitôt. Il cria de douleur mais quoique impressionnante, la blessure n'était pas très grave. Aucun point vital n'était touché et le cuir comme la peau s'étant déchirés, il ne fut pas soulevé du sol. D'un coup d'épée furieux il brisa la lance de son adversaire. Un rire joyeux répondit à ses jurons. Levant les yeux, Will croisa le regard

malicieux d'Halôm, toujours installé devant le cavalier doré.

— Tirez ! cria Jon. Tirez avant qu'ils ne soient trop loin !

Les derniers cavaliers survivants reprenaient de l'altitude. Ignorant le sang qui s'échappait de sa blessure, Will saisit son arc et lança deux flèches consécutives avec une rapidité digne d'éloges. Touché à mort, le cavalier qui l'avait blessé vida les étriers, entraînant le nain avec lui. Halôm atterrit sur un empilement de cadavres et ne se fit pas le moindre mal. Sans cesser de rire, il vit Will s'approcher de lui, l'épée tirée, le regard fou.

— On les a eus ! s'exclama Tuck, couvert d'un sang qui n'était pas le sien, agitant frénétiquement son gourdin.

À lui seul, le gros homme avait broyé les os d'une demi-douzaine de cavaliers dorés. Parmi ces derniers, deux ou trois seulement avaient échappé au carnage. Ils s'élancèrent à vive allure vers les murailles du château. Jon poussa un soupir de soulagement et donna une bourrade affectueuse sur les épaules de son vieil ami. Ce fut alors qu'il vit Will.

— Non ! cria-t-il, trop tard. Ne fais pas ça !

La tête d'Halôm vola à travers le champ de bataille. Il sembla à Jon qu'elle continuait de rire, même après avoir été tranchée. Le chef de guerre des hors-la-loi marcha jusqu'à son fils et le gifla à la volée. L'incompréhension se peignit sur les traits du jeune garçon.

— Ce pauvre infirme n'était même pas armé ! cria Jon. Tu l'as tué pour le plaisir. Nous nous battons pour renverser la cruauté des nobles, pas pour en instaurer une autre à la place. Souviens-t-en !

Massant sa joue endolorie, Will regarda avec colère son père s'éloigner à nouveau pour regrouper ses hommes. Il déchira rageusement l'habit d'un mort et banda sa blessure.

Rowena chargea Angiosta de battre le rappel des serviteurs. Les femmes devaient visiter chaque appartement et rassembler dames, gentes damoiselles et enfants en bas âge dans la salle de bal.

— Si elles ne veulent pas, dis-leur qu'en restant seules, elles risquent de se faire violer par des serfs assoiffés de sang et de stupre. La bêtise aidant, elles ne devraient pas renâcler.

Quant à tous les hommes en état de porter une arme, ils avaient ordre de se présenter aux baraquements pour se voir confier un poste de défenseur.

Sans attendre le résultat de ses ordres, Rowena envoya chercher tous les chevaliers présents au château et les réunit dans la salle du trône. Comme l'avait prédit Locksley, ils étaient à peine trente, mais tous avaient déjà revêtu leur grande armure de combat. À pied ils avaient une démarche pesante, rappelant celle des volatiles de basse-cour. Rowena les trouva un peu ridicules.

— Majesté ! s'exclama l'un des plus vieux en la voyant entrer. Donnez l'ordre d'abaisser le pont-levis. Nous ne ferons qu'une bouchée de cette racaille paysanne.

La reine attendit d'être assise sur son trône avant de répondre d'une voix ironique :

— Messseigneurs, si quelqu'un parmi vous se sent lui aussi obligé d'exprimer une

ineptie du même genre, je le supplie de faire vite. Nous perdons du temps.

Un silence religieux s'abattit sur la pièce. Vexés, les chevaliers se décidèrent à attendre les ordres.

— Très bien, dit Rowena après un temps. Voici donc ce que vous allez faire. Six d'entre vous – peu me chaut de savoir lesquels – demeureront dans la salle de bal pour protéger les dames au cas où nos défenses seraient enfoncées. Le chevalier Ghénarys les commandera.

Le protecteur de la reine, désormais presque un vieillard, s'inclina avec respect.

— Les autres se posteront à cheval dans la cour intérieure du château. Si les hors-la-loi réussissent à y pénétrer, j'espère qu'ils sauront d'eux-mêmes ce qu'il leur faudra faire. Souvenez-vous qu'aujourd'hui il n'est pas question de gloire mais de survie ! Je vous remercie, messeigneurs. Vous pouvez disposer !

Dès qu'ils furent à portée de flèche du château, les hors-la-loi goûtèrent à la morsure de leur propre arme favorite. Se découpant périodiquement entre deux créneaux, des dizaines d'archers visaient, tiraient, puis se hâtaient de retrouver leur abri. Malgré des boucliers de cuir rudimentaires, bon nombre de hors-la-loi succombèrent sous ces traits. Hurlant des ordres jusqu'à en avoir mal à la gorge, Jon tentait d'organiser l'attaque. Il posta deux lignes d'archers pour répondre à ceux des murailles, couvrant ainsi les hommes qui se précipitaient vers le château, porteurs de grappins, d'échelles bricolées à l'aide de matériaux fragiles, et du bélier. Une vingtaine de serfs étaient nécessaires pour porter le gigantesque tronc d'arbre. Chaque fois que l'un de ceux-là tombait, frappé par une flèche, un autre le remplaçait. Le bélier serait sans doute un facteur décisif dans la bataille. On ne devait l'abandonner sous aucun prétexte.

La plus grande partie des hommes arriva enfin au pied des murailles. Là, les tireurs du chemin de ronde ne pouvaient les atteindre qu'en se découvrant exagérément, ce qui les mettait à la merci des flèches ennemies. Jon fit une évaluation rapide des pertes. Un bon tiers de ses hommes avait déjà succombé.

Plusieurs échelles furent dressées. Trop courtes, elles n'atteignaient pas les créneaux mais c'était presque un bien : ainsi on ne pourrait pas les repousser à l'aide d'une gaffe. Une corde portée par l'homme de tête permettait de franchir les derniers mètres. Faisant preuve d'une bravoure dont Jon ne les aurait pas tous crus capables, les hors-la-loi se bousculèrent sur les échelons. Près de lui, Tuck faisait tourner une corde munie d'un grappin. Jon chercha Will des yeux, le trouva non loin de là, attendant son tour près d'une échelle. Le jeune garçon était tourné vers lui mais lorsqu'il se sentit observé, il évita son regard.

L'instant d'après, le premier coup de bélier retentissait contre le pont-levis du château.

Tête baissée, au risque de faire choir sa couronne, Douleur pénétra dans la salle du trône à l'instant où Rowena allait la quitter. Quoique ses raisons fussent radicalement différentes, elle ne semblait guère plus altière que lui. Et ce visage de dix-huit ans qui reflétait les passions d'une femme de quarante avait soudain quelque chose de

dérangeant.

— Ils attaquent, dit Douleur, la voix chargée d'une ironie sans plaisir. Que vas-tu faire ? Les massacrer tous à coups d'éclairs et de boules de feu ?

Elle le foudroya un instant du regard puis s'apaisa, comprenant l'inutilité de sa colère.

— Mon pouvoir n'est pas sans limites, dit-elle. Et même si je pouvais sauver ce château, cela n'empêcherait pas la prise de tous les autres. C'est la fin de notre règne, Fou.

Douleur ne sursauta même pas. Depuis bien longtemps, plus rien ne le vexait. Il saisit sa couronne et la jeta négligemment sur le trône.

— La fin de *ton* règne, corrigea-t-il. Moi, je n'ai jamais voulu être roi. D'ailleurs je n'ai jamais bien su ce que je voulais et je ne le sais toujours pas. J'irais bien me faire tuer sur les remparts si seulement j'étais capable de choisir un camp...

— Il y a mieux à faire, Douleur, dit la voix de l'enchanteur.

Le vieil homme venait de se matérialiser devant le trône, souriant malgré les circonstances. La manche droite de sa robe était vide. Le regard alarmé de Douleur fit pendant à la haine de Rowena.

— Maître ! Qu'est-il arrivé à votre bras ?

— Les dieux l'ont détruit, Douleur. La nuit dernière, ils se sont éveillés et ont frappé. Mais cela n'a pas d'importance : je m'y attendais. Maintenant écoutez-moi bien ! Le combat qui se joue devant les murs de ce château n'est rien. Je vais partir pour le pays des fées et je les y affronterai, elles et leurs maîtres. Je ne sais si j'aurais eu le pouvoir de les vaincre au mieux de mes capacités. Ainsi affaibli, mes chances sont infimes. C'est pourquoi j'ai besoin de vous.

— De *nous* ! s'exclama Rowena avec un rire sarcastique. Je ne vous connaissais pas un tel sens de l'humour.

— Crois-moi, je ne cherche pas à plaisanter, dit l'enchanteur. Et tu le sais. Tu dois venir avec moi. La destruction des fées signifierait la défaite des dieux, le début du changement...

— Et que m'importe à moi le changement ? le coupa la reine. Je ne veux qu'une seule chose : votre mort ! Je n'ai pas le pouvoir de vous détruire. Si les dieux le possèdent, je me rangerai à leurs côtés plutôt que de vous aider.

— Tu ne sais rien des dieux, Rowena...

— J'en sais assez pour désirer qu'ils vous brûlent !

(Sa voix se brisa en un sanglot qu'elle tenta vainement de réprimer.) Oh, mais qu'ils vous brûlent donc !

Bousculant Douleur, elle se précipita hors de la salle du trône et disparut dans un furieux friselis d'étoffe.

— Quand cessera-t-elle de se mentir ? murmura l'enchanteur en secouant la tête, avant de se retourner vers son deuxième élève. Et toi ?

— Je viens, maître, bien sûr. Mais si vous le permettez, j'aimerais faire mes adieux à quelqu'un qui m'est cher.

— Va, Douleur, dit le vieil homme. Quelques minutes de plus ou de moins ne changeront rien à l'affaire.

Dans la salle de bal, quelques dizaines de dames apeurées se recroquevillaient les unes contre les autres, secouées d'un frisson chaque fois que retentissait le choc du bélier contre le pont-levis. Imprécations et hurlements leur parvenaient de l'extérieur, signe que les combats avaient déjà commencé sur les murailles. Trépignant d'une rage impuissante, Ghénarys et une demi-douzaine de chevaliers gardaient les portes, prêts à mourir en obéissant à la reine. Seule mâle désarmé présent, Glarth s'était lui-même dispensé de service actif, entraînant avec lui Merryrn et un Korthwo maussade. L'hermaphrodite était plus que jamais partagé entre deux sentiments : devait-il rester terré en compagnie des femmes ou rejoindre les hommes qui se battaient ? Son cœur refusait l'inaction. Sa raison lui soufflait qu'incapable de manier une arme, il ne pourrait que se faire tuer inutilement. Assis sur le sol, près de Merryrn, adossé contre un mur, il ruminait ses pensées.

Glarth, lui, inconscient des regards irrités, curieux ou méprisants que lui lançaient dames et chevaliers, compensait par l'humour son manque de sang-froid. Il ne cessait de parler, lançant plaisanterie sur plaisanterie et en riant lui-même, faute de trouver un public réceptif.

Douleur entra sans s'annoncer, ce qui faillit lui coûter la vie. Deux chevaliers s'élançèrent vers lui, tirant l'épée. Ils le reconnurent au dernier instant et s'agenouillèrent alors pour faire acte de contrition et implorer son pardon. Il ne leur prêta aucune attention. Les femmes terrifiées firent silence tandis qu'il parcourait leur groupe du regard.

— Lynna n'est pas ici ? demanda-t-il à Glarth, les couleurs désertant son visage.

— Ma foi, à moins qu'elle ne se dissimule sous une table, je ne crois pas.

— Mais où est-elle donc ?

— Dans les appartements royaux, je suppose. Une banale attaque de hors-la-loi ne va tout de même pas lui faire briser ses habitudes.

Douleur jura grossièrement, agacé par la désinvolture du fou. Bien sûr ! Aucun serviteur n'avait jugé utile de transmettre le mot d'ordre de Rowena dans les propres appartements de celle-ci. Lynna s'y trouvait toujours et tout ce remue-ménage l'avait sans doute terrorisée. Douleur ne perdit pas de temps en conjectures et monta en courant à l'étage. La porte de l'antichambre n'était pas barricadée, ni celle de la pièce où dormaient la reine et sa dame de compagnie. Lorsqu'il y fit irruption, essoufflé, un cri aigu l'accueillit.

— N'aie pas peur, Lynna, balbutia-t-il, tentant de reprendre sa respiration. C'est moi.

La jeune femme était enfouie sous les draps. Seul son visage mouillé de larmes en émergeait. Ses cheveux jaunes ébouriffés, emmêlés et ses yeux grands ouverts la faisaient ressembler à une gorgone pétrifiée par son propre reflet. Quand Douleur s'avança vers elle, elle ramena ses membres contre son corps tremblant.

— Il faut que tu ailles dans la salle de bal avec les autres, dit-il d'une voix douce. Si tu restes seule ici, tu risques d'être tuée.

Elle secoua violemment la tête, incapable de parler. Il s'assit au bord du lit, tendit la main pour caresser l'épaule nue de la jeune femme.

— Je t'aime, Lynna. Je ne te donnerais pas de mauvais conseil. Tu ne peux pas rester...

— Res... reste avec moi, articula-t-elle, la gorge serrée.

— Je ne peux pas. C'est ce que je suis venu te dire. Il faut que je parte.

— Non ! Si tu pars, tu ne reviendras pas.

— Qu'en sais-tu ?

Elle lui saisit le bras à deux mains, l'attira vers elle avec une force qu'il ne lui connaissait pas. En glissant, les draps révélèrent son torse d'adolescente attardée.

— Je le sens, souffla-t-elle. Si tu me laisses, tu mourras. Et moi aussi ! Nous mourrons tous !

Douleur comprit que l'attaque du château avait annulé tout ce que des années d'amour avaient pu faire pour Lynna. Elle était redevenue aussi craintive, aussi irraisonnée qu'au premier jour. Les yeux humides, il se laissa coller contre elle, chercha ses lèvres nerveuses. Deux personnes avaient besoin de lui au même instant et aux deux il avait juré fidélité. Le choix était impossible.

— Je ne peux pas rester, dit-il encore.

Mais sans qu'il le veuille, ses doigts retrouvaient déjà les courbes du corps de Lynna. Sa chair et son cœur s'embrasaient d'un désir contre lequel l'enchanteur ne pouvait rien.

— Je t'aime aussi, chuchota Lynna, se cambrant pour appeler les caresses qui la réconfortaient. Tu vas rester avec moi. Je t'aime...

— Eh bien, meurs avec lui ! cria une voix furieuse, à l'entrée de la chambre.

Serrés en une dernière étreinte, ni l'un ni l'autre ne l'entendirent. Ce fut à peine s'ils sentirent les flammes qui les consumèrent tous deux en une fraction de seconde comme des arbrisseaux desséchés.

CHAPITRE VIII

Les dieux se tenaient près de leurs statues, au cœur du temple. Main dans la main, ils observaient les fées agenouillées devant eux. Le soleil pourpre se levait. Les sept jeunes femmes étaient demeurées dans la même position depuis l'arrivée de Dana et Finn au milieu de la nuit, silencieuses, immobiles, transfigurées par la présence de leurs maîtres. Lorsque les rayons de l'astre traversèrent enfin les portes du temple, ceux qui avaient été les enfants d'une reine échangèrent un regard et parlèrent, mêlèrent leurs deux voix qui chacune en abritait une multitude.

— L'instant est venu, fidèles servantes. Notre plus grand ennemi va venir livrer ici un combat désespéré. Nous pourrions l'écraser comme un insecte mais pour récompenser votre loyauté, c'est à vous que nous confions cette tâche. Levez-vous et recevez la puissance que nous vous offrons !

Les fées obéirent, ne tournant qu'avec crainte le regard vers les dieux. Comme cela s'était produit dans la chaumière, deux rayons jaillirent des yeux flamboyants de Dana et de Finn, se rejoignirent pour n'en plus former qu'un. Celui-ci toucha Moronoe, la fée pourpre, au front. Mais cette fois le rayon n'était pas destructeur. Moronoe fut soudain auréolée d'une lueur intense qui par elle se communiqua à ses sœurs. Les sept jeunes femmes vibrèrent, recevant, accumulant les pouvoirs qu'on leur conférait. Lorsque la lueur s'éteignit, elles étaient devenues de véritables générateurs d'énergie, prêtes à en libérer toute la force pour vaincre.

— C'est bien ! reprirent les dieux. Vous êtes maintenant capables de détruire à tout jamais celui qui se prétend enchanteur. Vous l'attendrez hors du temple. Ce sanctuaire ne doit pas être profané.

Les fées s'inclinèrent et sortirent une à une de l'édifice, à reculons, passant la porte donnant sur la pommeraie. Lorsqu'elles eurent disparu, Dana soupira longuement et chancela, chercha l'appui de Finn.

— Nous sommes épuisées, nos frères, dit-elle. Était-il bon de nous affaiblir ainsi ? Nous sommes maintenant aussi proches de notre incarnation humaine que de l'essence divine.

— N'ayez aucune crainte, nos sœurs, répondit Finn, simulant un sourire. Notre puissance est entre de bonnes mains. Nous ne saurions échouer.

L'enchanteur ressentit la mort de Douleur sans qu'il lui fût besoin d'y assister. Il avait toujours envisagé la possibilité que le Fou devenu roi achevât ainsi son existence. Pour Douleur lui-même, ce n'était pas un échec : éternel quêteur de l'amour véritable, il était mort par lui après l'avoir enfin trouvé. Mais pour le grand œuvre, la perte était

inestimable. D'heure en heure, le vieil homme voyait diminuer ses chances de succès. Toutefois, ne possédant pas les capacités humaines de céder à la colère, au désir de vengeance ou au désespoir, il accepta l'inévitable. Un simple mot le transporta du château au centre du miroir. Jusqu'alors il ne s'était tenu en cet endroit que pour accueillir le soleil renouvelé, sans avoir d'autre but que la communion avec Fuinör. Aujourd'hui les choses étaient différentes.

Fermant les yeux, il demanda au miroir de cesser de le porter et lentement, comme on s'englue, s'enfonça sous les eaux tranquilles.

Cruel sourire aux lèvres, Rowena demeura dans l'embrasement de la porte jusqu'à ce que les flammes s'éteignent. Elle avait suivi le même raisonnement que Douleur au sujet de Lynna, s'était empressée de venir la reconforter, la convaincre de quitter la chambre. Découvrir qu'on n'avait ici nul besoin de son aide et que depuis des années sans doute, on la trompait avait failli la jeter à terre. Lynna, seule personne entre toutes pour qui elle éprouvait encore de l'amour, l'avait trahie elle aussi, de la manière la plus hypocrite qui fût. Lorsqu'elle avait entendue son amie dire à Douleur ce qu'elle croyait réservé à elle-même, ses mains s'étaient tendues instinctivement vers le lit. Les mots étaient sortis de sa bouche par saccades, expulsés par la colère et la jalousie. Et en même temps que les mots les flammes.

Les derniers lambeaux de tentures du lit furent consumés lentement. Les cendres retombèrent sur les deux formes carbonisées, encore enlacées. Rowena sentit ses yeux la piquer, les frotta comme pour en chasser une fumée contre les effets de laquelle elle se savait pourtant immunisée. Un petit rire forcé naquit dans sa gorge, y avorta presque aussitôt.

— Lynna... murmura-t-elle doucement.

Elle se retourna pour s'enfuir, incapable de supporter plus longtemps la vue des cadavres ni l'odeur de chair brûlée qui emplissait la chambre.

La gifle la frappa en pleine figure, assenée par une main calleuse aux os saillants, chassant aussitôt de ses yeux la peine et le dégoût pour y ranimer la colère.

— Allez-y ! dit sèchement Angiosta. Tuez-moi aussi ! Qu'est-ce que vous attendez ?

Le visage de la vieille servante était indigo d'indignation et d'horreur. De grosses larmes roulaient sur ses joues flétries, déviant de leur course au gré des rides et des crevasses. La marque de ses doigts s'inscrivait déjà sur la peau de Rowena. Chez celle-ci, c'était la surprise qui venait de se faire jour lorsqu'elle avait reconnu sa nourrice d'antan.

— Écarte-toi, Angiosta, dit-elle d'une voix faible. J'ai à faire.

— D'autres innocents à immoler, sans doute ? interrogea la vieille femme, maniant amèrement le sarcasme. Non, je ne m'écarterai pas ! Pas avant d'avoir dit ce que j'ai à vous dire. Je me suis souvent demandé pourquoi j'ai toujours eu plus d'affection pour vous que pour les autres enfants dont je me suis occupée. Désormais je le sais : lorsque vous étiez petite fille, vous étiez une peste. Adolescente, je ne vous comprenais plus. Vous sembliez imperméable aux lois, aux conventions. Toutes vos frasques avaient pour point de départ une idée intelligente, généreuse souvent. Même lorsque vous êtes revenue au château pour reprendre la couronne, on pouvait admirer votre courage, votre ténacité.

Vous avez provoqué la mort de bien des gens, mais c'était encore pour une cause qu'on avait le droit de trouver juste. C'était pour ça que je vous aimais et – les dieux me pardonnent ! – je vous aime encore. Mais vous ne le méritez plus. Vous êtes devenue cruelle, égoïste. Vous avez oublié vos désirs d'autrefois alors même que vous croyiez vous battre pour eux. Souvenez-vous ! C'est l'amour qui vous a fait chasser du royaume. Et aujourd'hui, pour mettre le comble à votre ignominie, vous avez tué les deux seuls êtres humains ayant peut-être compris le sens de ce mot, parce que vous avez été incapable de le trouver. Chacun d'eux valait dix fois mieux que vous ! Vous... vous me dégoûtez ! (Elle fit un pas de côté, mima une révérence insultante.) Mais je vous en prie, Votre Majesté, ne perdez pas de temps. D'autres crimes vous attendent. Et si les combattants se sont déjà tous entre-tués, vous trouverez bien quelques agneaux à égorger !

Ensevelie sous l'avalanche de paroles de cette tirade, Rowena resta muette pendant plusieurs secondes, ne pouvant que contempler Angiosta avec stupéfaction.

— Tu... tu ne comprends pas, balbutia-t-elle d'une voix cassée. Je n'y suis pour rien. C'est lui. C'est l'enchanteur qui a tout fait.

— Je ne comprends qu'une seule chose, dit la vieille servante, plus calme. Vous cherchez à vous décharger sur quelqu'un d'autre de votre culpabilité. Je ne sais pas qui est cet enchanteur, ni même si il existe, mais ce n'est pas lui qui a tué ces deux-là. (Elle posa une main apaisante sur l'épaule de la reine.) Vous pouvez encore faire le bien, j'en suis sûre. Sortez du château, donnez aux serfs ce qu'ils réclament et faites cesser ce massacre stupide !

— Non, Angiosta, non, dit Rowena, secouant lentement la tête. C'est lui le responsable. Il faut que je le trouve, que je le détruise. Ensuite tout ira bien.

Que je le détruise, oui, c'est ça. Il faut que je détruise l'enchanteur !

Les yeux fous, sans plus se soucier de la vieille femme, elle sortit en courant des appartements royaux. Elle avait tout oublié, ce qu'elle venait de faire, pourquoi dehors l'on se battait, et le reste, tout le reste. Déséquilibrée par la précipitation, sa couronne glissa lentement le long de son crâne, rebondit sur son épaule et tomba au sol où elle roula. Quelques mètres de parquet ciré, l'impact d'un mur, un joyau qui se fêle et puis l'immobilité, enfin.

Rowena ne s'arrêta pas. Lèvres étirées en un sourire béat, elle courut vers la salle du trône, sans prendre garde aux soldats qui un peu partout suivaient ses ordres, débarrassaient le château de ses meubles pour aller les jeter sur les assaillants.

Lorsqu'elle parvint à destination, la grande pièce était vide. L'enchanteur avait disparu. *Le lâche*, songea Rowena. Il savait qu'elle allait le tuer et n'avait pas eu le courage de l'affronter. Pourtant elle devait le trouver. Seule sa mort pourrait ramener la paix dans le royaume. Rowena s'immobilisa, chercha à percer le brouillard qui obscurcissait son esprit. Un peu plus tôt, il avait dit qu'il devait se rendre quelque part, elle s'en souvenait. Mais où était-ce donc ? Dans la contrée de la folie, peut-être ou bien... Non ! Au pays des fées ! L'enchanteur s'était enfui au pays des fées !

Malgré son déséquilibre soudain, Rowena savait intuitivement qu'elle n'était pas en état de se transporter magiquement où que ce fût. Il allait lui falloir en appeler aux éléments. Elle se dirigea vers la fenêtre la plus proche, l'ouvrit et leva les yeux vers le ciel,

murmurant une incantation apprise autrefois, rarement utilisée.

Un grand souffle d'air la frappa en plein visage. Un tourbillon se créa devant la fenêtre, repoussant insolemment les battants qui frappèrent les murs de pierre. Deux vitres se brisèrent. Enjambant l'appui, Rowena se jeta dans le vide. Mais elle ne s'écrasa pas au sol. Le tourbillon l'accueillit délicatement en son sein, la maintenant entre ciel et terre, attendant son bon vouloir. Sans cesser de sourire, elle commanda aux vents de l'emporter loin du château. Elle dépassa ainsi sans les voir les hommes qui se battaient, n'entendit pas leurs cris sauvages ou douloureux, ne sentit pas l'odeur du sang. Il ne lui fallut que quelques minutes pour arriver à proximité du miroir.

— J'arrive, « Maître » ! cria-t-elle.

Eclatant d'un rire hystérique, elle renversa le tourbillon qui la soutenait et plongea vers les eaux du grand lac où elle disparut dans une gerbe d'éclaboussures.

Encore une fois, le choc du bélier contre le pont-levis retentit, accompagné d'un craquement de mauvais augure.

— Tiens ! s'exclama Glarth d'un ton gaillard. On dirait que nos chevaliers vont avoir du travail, finalement...

Plusieurs cris apeurés s'élevèrent du groupe des femmes. Korthwo serra les dents et frappa du poing sur le sol. Assis près de lui, Merryrn sursauta, lui saisit le bras d'une main nerveuse.

— Qu'est-ce qui se passe ? interrogea-t-il. Korthwo ! Tu sais que je n'y vois rien. Dis-moi ce qui se passe !

— Rien ! répliqua sèchement l'hermaphrodite. Nous attendons qu'on vienne nous égorger, c'est tout !

Une jeune dame ayant probablement à peine achevé sa deuxième décennie s'arracha à l'étreinte de celle qui semblait être sa mère, ou son chaperon ; malgré les regards réprobateurs, elle se rapprocha de Glarth.

— Vous croyez vraiment que ces manants vont pénétrer dans le château, messire ? demanda-t-elle.

Le fou l'observa à loisir avant de répondre. Elle était assez petite et très mince, mais le profond décolleté de sa robe révélait pourtant une poitrine avenante que venaient caresser des vagues de longs cheveux mauves.

— Sans aucun doute. Mais vous n'avez rien à craindre. Nul ne saurait molester une beauté telle que la vôtre.

Bien que flattée, la jeune femme tremblait trop pour réellement relever le compliment.

— Pourquoi n'allez-vous pas vous battre avec les autres ? interrogea-t-elle. Seriez-vous lâche ?

— Il faut bien que certains d'entre nous le soient, répondit Glarth en souriant. Sinon comment reconnaîtrait-on le courage des autres ? Et si c'est être lâche que d'avoir peur de mourir, alors oui, je suis un lâche.

Le rire de Korthwo résonna dans la pièce, dissonant, méprisant.

— Tu mourras de toute façon ! Ici ou ailleurs. Moi j'en ai assez : je vais me battre !

Joignant le geste à la parole, il se leva.

— C'est ton côté masculin qui ressort, je suppose ? railla Glarth.

Korthwo lui jeta un regard dégoûté tout en cherchant à se défaire des doigts de Merryn, toujours serrés autour de son bras.

— Tu as toujours été un benêt, mon ami, dit l'hermaphrodite. Il n'y a pas de raison pour que cela change. (Puis, se tournant vers le fou aux yeux bandés.) Mais lâche-moi donc, toi !

— Où vas-tu ? demanda Merryn, affolé. Je veux venir avec toi !

— Sans rien voir ? Tu te feras tuer encore plus sûrement que moi...

D'un geste rageur, Merryn arracha son bandeau et le jeta sur les dalles de marbre. Son regard furieux soutint un instant celui de Korthwo qui capitula.

— Très bien, dit-il. Allons-y !

— Vous êtes complètement fous, soupira Glarth avant d'éclater de rire devant la justesse de sa remarque.

Il regarda tristement ses deux compagnons sortir à la hâte de la salle de bal, sachant qu'il avait peu de chances de les revoir. Puis son tempérament naturel reprit le dessus.

— Damselle, dit-il, savez-vous comment l'on tue un dragon ?

Son interlocutrice ouvrit la bouche sous la surprise, dévoilant des dents blanches et régulières. Le sourire de Glarth s'élargit.

— J'en ai tué un autrefois, continua-t-il, reprenant pour l'occasion un de ses mensonges favoris. Venez donc avec moi, je vais vous raconter comment je m'y suis pris. Incidemment, vous a-t-on déjà dit que vous avez de forts jolis yeux ?

L'enchanteur sortit des eaux de la fontaine sans provoquer la moindre ride. Ce n'était pas la première fois qu'il venait au pays des fées. Il s'y était déjà aventuré, bien des décennies plus tôt, adoptant la forme du ménestrel Aladin, le marchand de nuages. Les sept jeunes femmes l'avaient alors reçu sans méfiance, goûtant sa musique charmante comme un présent des dieux. Il avait pu prendre ainsi connaissance des lieux. Si on ne l'avait pas autorisé à pénétrer dans le temple, il avait du moins observé la pommeraie et le volcan à la lave multicolore.

Sans poser le pied à terre, il s'avança entre les grands arbres fruitiers, vers l'escalier de marbre, sachant ce qu'il allait découvrir. Pour ce combat bien précis, il n'avait jamais cru pouvoir surprendre ses adversaires : les dieux étaient omniscients, après tout...

La fée pourpre était debout sur la première marche, baguette magique en main. Ses sœurs se tenaient derrière elle, comme une garde d'honneur. Toutes les sept souriaient, adoptant le masque de bonté qui leur était coutumier. L'enchanteur cessa d'avancer lorsqu'il parvint à la lisière de la pommeraie.

— Je vous salue, dit-il, très calme. Non pas vous, servantes, mais vous les dieux de Fuinör. Vous m'entendez, je le sais, même si vous ne vous montrez pas. C'est pourquoi je vous demande de m'écouter. Le monde que vous avez créé est injuste, cruel. Mais la faute ne vous en revient pas intégralement. Le véritable coupable est votre inconscient collectif. C'est donc à l'étincelle d'humanité qui doit encore se trouver en vous que j'en appelle. Il est impossible que vous ne me compreniez pas. Je demande qu'aux lois imbéciles édictées

par vous lors de la création soient substituées les lois de la nature que je représente. Acquiescez à ma requête et le monde pourra enfin commencer à vivre. Cette bataille deviendra inutile. Réfléchissez ! J'attends votre réponse.

Plusieurs secondes s'écoulèrent en silence. Les fées avaient fermé les yeux, comme pour recevoir le message de leurs maîtres. Enfin Moronoe posa sur l'enchanteur son regard faussement miséricordieux.

— Les dieux t'ont entendu, mon fils, dit-elle, douceuse. Et dans leur immense bonté, ils daignent t'accorder la réponse que tu souhaites. Si tu ne désires pas la bataille, ils te font dire de mettre fin à celle qui déchire actuellement la contrée du miroir, d'abandonner les serfs à leur sort et de retourner te fondre en cette nature dont tu parles et qui t'a donné vie.

— Je ne puis faire cela, dit l'enchanteur.

— En ce cas les dieux accèdent à ta demande. Le monde deviendra tel que tu le souhaites, à condition que tu réussisses à nous vaincre, nous les fées. Que dis-tu, maintenant, mon fils ?

— Qu'il en soit ainsi ! répondit le vieil homme. Je recevrai votre assaut.

Les futurs adversaires s'inclinèrent ensemble puis l'enchanteur battit en retraite au milieu des arbres pour se dissimuler derrière un large tronc. Aussitôt il se rendit invisible et changea de position, volant tel un oiseau jusqu'au bord de la fontaine. Bien lui en prit : le pommier qu'il venait de quitter fut frappé par un javelot de flammes et s'embrasa. Une fraction de seconde plus tard, son tronc explosait avec fracas, créant des dizaines de projectiles flamboyants. L'enchanteur dévia la course de ceux qui auraient pu le frapper, formant un invisible champ de force autour de lui. Puis il attendit ; il gageait que les fées viendraient le trouver plutôt que de détruire toute leur île.

Le chant monotone des sept jeunes femmes commença à s'élever, de toutes les directions à la fois. Elles s'étaient sans doutes déployées autour de la pommeraie pour ne pas offrir une seule cible. L'enchanteur entendit résonner l'écho ténu de leurs pas tandis qu'elles s'approchaient. Il caressa du regard les branches et les feuilles des pommiers, s'imprégnant de leur essence. Ces arbres-là ne lui étaient pas aussi familiers que ceux de la grande forêt. De fait, ils ne faisaient pas partie de lui car, emblèmes des fées, ils n'avaient pas contribué à lui donner naissance. Pourtant, ils n'étaient guère différents en substance des arbres de Fuinör. S'il devait trouver des alliés sur cette île, ce ne pourrait être qu'eux.

La fée indigo apparut entre deux troncs massifs. Sans attendre, l'enchanteur relâcha l'énergie mentale qu'il venait d'accumuler. Sa volonté pénétra l'un des pommiers, se mêla à sa sève pour courir en lui, l'irriguant du bout des feuilles à la pointe ultime des racines. Totalement contrôlé, l'arbre se mit en mouvement. Deux de ses branches s'abaissèrent vivement pour venir enserrer la fée au niveau des épaules et à la taille. Elle poussa un cri de surprise aigu mais ne chercha pas à se débattre.

L'enchanteur sentit une force étrangère envahir le pommier, repousser lentement la sienne, la dévorer plutôt. *Brise-là !* ordonna-t-il à l'arbre, mais il était déjà trop tard. Son énergie spirituelle lui fut renvoyée en une sphère immatérielle dure comme le roc qui le fit vaciller.

— Tu as toi-même choisi l'arme du duel, s'exclama la fée tandis que l'arbre la relâchait et que ses sœurs faisaient à leur tour leur apparition près de la fontaine. L'instrument de ta perte !

Elle n'eut qu'un geste à faire pour que l'arbre se déracine, et commence à avancer pesamment vers l'enchanteur.

Lançant un vif coup d'œil autour de lui, celui-ci comprit qu'il avait perdu. Six autres arbres venaient de mettre fin à leur immobilité millénaire, extrayant leurs racines du sol qui les nourrissait. Sans la nature, il n'était rien. Si elle se retournait contre lui, il devenait moins que rien.

Pourtant il tenta de s'échapper. Faisant naître sous ses pieds un courant ascensionnel, il s'éleva de quelques mètres. Et fut presque aussitôt saisi par une branche rebelle. Il était trop faible. La contrée de la folie lui manquait cruellement. Contre les arbres, son invisibilité ne lui servait à rien. Il l'annula. Bientôt, acceptant son sort, il fut totalement immobilisé sous le regard narquois des fées.

— Au volcan ! décida Moronoe. Obéissons aux dieux !

Entraînant à leur suite les arbres géôliers, les sept fées s'envolèrent. Une traînée pourpre marquait leur sillage. Elles décrivirent un demi-cercle presque parfait, dépassant le temple pour s'immobiliser une vingtaine de mètres au-dessus du cratère dont s'échappait la lave ardente. À la même altitude, sur le deuxième escalier de marbre, se tenaient les dieux.

— Voici celui que vous nous avez ordonné d'abattre ! dirent les fées d'une seule voix. Devons-nous le relâcher ?

— Non ! cria l'enchanteur. Ne faites pas ça !

— Écoutez-le, nos frères ! clama Dana. Voilà maintenant que le vieil imbécile a peur de mourir !

— Je suis incapable de ressentir la moindre peur et vous le savez ! répondit le vieil homme. Je vous supplie simplement de réfléchir avant d'agir, pour une fois. En détruisant l'esprit du bois, vous avez anéanti toute une contrée. Si vous me détruisez, moi, c'est Fuinör que vous anéantirez. C'est ce que vous désirez, dieux de *bonté* ? Un monde fantôme ?

Dana et Finn échangèrent un regard complice puis levèrent chacun un bras. Les fées se raidirent, prêtes à relâcher dans la gueule brûlante les arbres et leur prisonnier impuissant.

Malgré sa lourdeur et sa maladresse apparente, Tuck grimpait le long de la corde qu'il venait de lancer avec la célérité d'un jeune homme. Ce fut sans doute ce qui lui sauva la vie. Soucieux d'abattre les serfs qui maniaient le bélier et ceux qui faisaient l'ascension des murailles grâce aux échelles, les défenseurs ne remarquèrent tout d'abord pas son grappin. Quand l'un d'eux s'en avisa, Tuck n'était plus qu'à trois mètres en contrebas des créneaux. Il vit l'homme se pencher, l'épée à la main, dans l'intention manifeste de trancher la corde. Faisant appel à toute la force de ses poignets, il se propulsa vers le haut. Un premier coup de lame acéré mordit cruellement dans un toron mais n'acheva pas l'ouvrage. D'un mouvement vif, Tuck enroula la corde autour de son poignet gauche.

Saisissant son gourdin dans la main droite, il en assena un coup dévastateur sur le crâne du soldat. Malgré le casque, celui-ci poussa un cri étouffé et lâcha son arme. Il resta un instant suspendu en équilibre précaire puis bascula en avant et s'abattit au bas des murailles.

Tuck s'accorda une demi-seconde pour souffler. Non loin de lui, un fauteuil garni de velours pourpre fracassa une échelle, projetant en vol plané une demi-douzaine de serfs. Çà et là, des projectiles similaires étaient jetés sur les assaillants. Pourtant il devenait évident que les hommes d'armes ne pourraient empêcher les hors-la-loi de pénétrer dans la place forte. Le nombre jouait contre eux. En bas le bélier continuait de frapper inexorablement les rondins du pont-levis, lesquels donnaient de nets signes de fatigue. Une centaine de serfs se tenaient de chaque côté de l'huis gigantesque, prêts à s'engouffrer dans le château dès qu'il céderait. Jon se trouvait parmi eux.

Tuck acheva son ascension et se glissa entre les créneaux. Aussitôt il fut attaqué par deux hommes d'armes, l'épée au clair. Sans chercher à éviter leurs coups, il plongea sur eux, les renversant littéralement. Le tranchant d'une arme lui érafla la joue. L'autre soldat ne frappa que le vide.

— Par les dieux ! jura Tuck. Faudra-t-il vous tuer tous pour que vous compreniez ?

Il se releva à genoux, écrasant les deux hommes sous sa masse impressionnante. Deux coups de gourdin mirent fin à leurs cris.

Tuck regarda autour de lui. Plusieurs dizaines de hors-la-loi avaient déjà pris pied sur le chemin de ronde, distrayant l'attention des hommes d'armes qui ne cherchaient plus à repousser échelles ou grappins, si bien que de nouveaux assaillants ne cessaient d'arriver. Le gros homme aperçut Will qui faisait face à deux adversaires et ne semblait pouvoir en venir à bout. Sa blessure au côté avait très nettement affaibli le jeune garçon. Faisant tournoyer son gourdin, Tuck se fraya un chemin entre les combattants. Quelques hommes d'armes trop téméraires qui voulurent l'attaquer subirent le sort des premiers. Le crâne brisé, ils s'effondrèrent sur le chemin de ronde ou bien plongèrent dans le vide pour s'abattre sur le sol tassé de la cour intérieure. Lorsqu'il parvint près de lui, Will avait enfin réussi à percer la garde de l'un des soldats mais en se fendant, il s'était mis lui-même à la merci du second. Le gourdin de Tuck sauva la vie du jeune garçon.

— Si tu te fais tuer, je te brise les os un à un, gamin ! s'exclama le gros homme, jovial.

Un craquement gigantesque noya la réponse de Will. Sous les coups répétés, le pont-levis avait enfin cédé. Dans une confusion totale, tous les serfs demeurés en réserve se ruèrent par l'ouverture en hurlant. Alors seulement Tuck aperçut la vingtaine de chevaliers qui n'avaient visiblement attendu que cet instant pour intervenir. Visières de heaumes et lances s'abaissèrent tandis que les chevaux se mettaient en branle.

Sur le chemin de ronde, les combats continuaient mais leur ampleur avait diminué. La plupart des soldats n'avaient à l'évidence plus la foi. Tuck désigna les chevaliers.

— Descendons ! dit-il à Will. Ils auront plus besoin de nous en bas qu'ici.

Sans attendre de voir si le jeune garçon le suivait, il courut au premier escalier et commença à en dévaler les marches. Bien avant de pouvoir participer au combat, il observa l'effet désastreux de la charge montée pour les hors-la-loi. Sans doute moins bons coursiers que les chevaux ailés, ces destriers-là étaient pourtant plus redoutables au cours

d'une bataille. Bardés de fer, ils devenaient presque aussi intouchables que leurs maîtres et la tactique adoptée par les serfs contre les cavaliers dorés se révélait inefficace.

Il sembla un instant que les chevaliers ne tenaient plus des lances mais de véritables broches sur lesquelles venaient s'enfiler un à un les hors-la-loi comme autant de pièces de gibier. Les coups pleuvant sur les armures complètes ne faisaient guère que les érafler. *Il faut les faire tomber*, songea Tuck, *Sinon on va se faire décimer*. Il aperçut Jon qui avait réussi à briser la lance de son adversaire du moment et se défendait désormais sans espoir contre des coups d'épée, ne pouvant que parer sans jamais être à même de porter un coup décisif.

Mû par une impulsion soudaine, Tuck lâcha son gourdin et se précipita vers le chevalier menaçant son ami. Il ploya les genoux, saisit à deux mains le pied de l'homme et le força hors de l'étrier. Bandant ses muscles, il se redressa d'un coup. Le chevalier poussa un cri perçant et s'effondra avec fracas. Aussi habile dans cette position qu'une tortue renversée sur le dos, il ne put éviter l'épée de Jon qui s'enfonça entre l'armure et le heaume.

Tuck eut un sourire satisfait. La méthode étant trouvée, il ne restait plus qu'à l'appliquer à tous les autres. Mais il n'eut pas la joie de mettre son idée à profit : lorsqu'il vit la lance pointée sur lui, il n'avait plus le temps de l'éviter ; son gourdin était trop loin pour qu'il le ramasse. Le fer effilé pénétra dans son corps au niveau de l'épaule droite, le transperça de part en part.

— Par les... commença Tuck avant de serrer les dents pour étouffer un hurlement.

Il ne voulut cependant pas mourir inutilement. Ignorant la douleur, il saisit la lance à deux mains et se laissa tomber.

— Lâche ça, manant ! cria le chevalier, emporté par sa propre vitesse, avant de vider les étriers.

Tuck l'entendit choir auprès de lui et eut un dernier rictus. Puis la souffrance fut la plus forte : il perdit connaissance.

Au pas de course, coude à coude, Korthwo et Merryn se dirigeaient vers la porte d'entrée du château, déjà entrouverte. Le hall était désert, sauf pour la forme allongée d'un homme d'armes couvert de sang. Les deux compagnons ralentirent leur allure.

— Tu crois qu'il est mort ? interrogea Merryn.

Korthwo ne répondit pas. Il s'approcha lentement de l'homme. D'après la traînée sanglante qu'il avait laissée derrière lui, on pouvait supposer que celui-ci avait cherché refuge dans le château, s'était traîné sur quelques mètres avant de succomber à ses blessures. Korthwo le retourna sur le dos avec précaution. Le soldat était bel et bien mort mais l'épée qu'il tenait en main pouvait encore servir. Avec une grimace de dégoût, l'hermaphrodite desserra les doigts crispés et s'empara de l'arme.

— Attention ! cria soudain Merryn d'une voix angoissée.

Korthwo se retourna vivement, l'épée levée maladroitement. Le poids de l'arme le surprenait. À voir les soldats en manier de semblables, il se les était imaginées légères. Brusquement il comprenait qu'être armé ne signifiait pas savoir se battre.

— Il a un dard au bout de la queue ! glapit encore Merryn. Frappe-le ! Mais frappe-le

donc !

Korthwo secoua lentement la tête. Merryrn bondissait de part et d'autre du hall, cherchant apparemment à éviter les coups d'un invisible adversaire. Une hallucination, bien sûr, que les circonstances avaient rendue terrifiante.

— Aide-moi, Korthwo ! Tu ne vois pas qu'il essaie de m'avaler ?

— Non, murmura l'hermaphrodite. Non, je ne vois pas...

Il baissa les yeux sur son épée. Même s'il n'était pas capable de la manier, la tenir lui donnait une certaine impression de puissance. Il eut un sourire rapide. La tenant par la lame, il la jeta aux pieds de Merryrn.

— Prends-la ! dit-il. Si tu tues la bête, tu n'auras peut-être plus besoin de bandeau. Adieu !

— Non, ne me laisse pas !

Mais Korthwo avait déjà tourné les talons, laissant son compagnon à ses fantasmes. Il ne prit pas le temps d'étudier la situation en demeurant dans l'embrasement de la porte. Ouvrant celle-ci toute grande, il se précipita à l'extérieur. Le combat semblait toucher à sa fin. Seuls deux ou trois chevaliers demeuraient en selle, harcelés par d'innombrables serfs. Sur les remparts, les derniers soldats défendaient leur vie sans réel espoir, ou bien se rendaient.

Korthwo vit un hors-la-loi embrocher un homme d'armes d'un coup d'épieu, à quelques mètres de lui. Poussant un hurlement sauvage, il bondit sur lui tandis qu'il cherchait à dégager son arme. Le coup de poing mal ajusté de l'hermaphrodite ne fit même pas chanceler le serf. Son coude se détendit et frappa Korthwo en pleine poitrine, l'envoyant rouler au sol.

— Viens te battre ! cria-t-il en se relevant d'un bond, malgré la douleur, tendant les poings. Allons, viens !

— Je ne frappe pas un homme désarmé, dit le hors-la-loi sur un ton méprisant. Va te faire tuer par quelqu'un d'autre !

— Mais je ne suis pas un homme ! Bats-toi !

Korthwo déchira rageusement sa chemise, exposant ses seins nus. Le serf écarquilla les yeux un instant puis sourit.

— Et je ne me bats pas contre les femmes, ajouta-t-il.

— Je ne suis pas une femme non plus !

— Ah non ? Et qu'es-tu donc, alors ?

— Je suis...

Sa voix s'étrangla soudain tandis qu'il faisait un involontaire pas en arrière. Venu de n'importe où, sans doute destiné à une toute autre cible, un carreau d'arbalète venait de s'enfoncer dans sa poitrine. Korthwo tomba à genoux.

— Je suis un fou, souffla-t-il avant de s'effondrer face contre terre.

Le hors-la-loi resta un long moment immobile, incrédule, puis releva les yeux et courut vers la bataille.

Lui prenant le bras, Glarth entraîna sa compagne vers l'une des portes de la salle de bal.

— Flavie ! Reviens ici immédiatement ! cria une voix autoritaire.

— C'est ma mère... souffla la damoiselle.

Glarth se retourna et croisa le regard furieux de la femme qui accompagnait la jeune beauté. Il sourit, amusé.

— Je vous en supplie, noble dame, dit-il. Ne déniez pas à votre fille ce dont vous-même avez joui autrefois.

Malgré l'atmosphère tendue, il y eut quelques gloussements parmi les femmes. Il était de notoriété publique que la mère de Flavie avait payé à juste prix les services de Glarth et de Merryn, plusieurs années auparavant. Elle ouvrit la bouche pour répondre mais ne put que pousser une exclamation outrée avant de se rasseoir.

— Mes hommages, madame, conclut Glarth avant de sortir de la pièce.

La damoiselle se laissa guider dans les couloirs du château jusqu'au premier étage.

— Où m'emmenez-vous donc, seigneur ? demanda-t-elle pourtant, d'une voix qui tremblait un peu.

— Dans mes appartements. N'ayez crainte : nous y sommes presque...

— Mais... Était-il besoin d'aller si loin pour que vous me contiez votre histoire ?

— Certes non ! (Glarth poussa la porte de sa chambre et invita Flavie à entrer.) C'est que je n'ai pas l'intention de gâcher en paroles le temps qui nous reste.

Flavie sursauta, posa sur lui des yeux étonnés.

— Qu'entendez-vous par là ? J'espère que vos intentions sont honnêtes.

— On ne peut plus honnêtes : je désire faire l'amour avec vous !

La damoiselle devint indigo de confusion, baissa la tête.

— Seigneur, je... Avec ces manants qui attaquent le château, nous ne pourrons jamais aller dans la contrée de l'amour.

Glarth posa les mains sur les épaules de Flavie qui frissonna.

— Y êtes-vous déjà allée ? demanda-t-il.

— Une fois, oui...

— Alors dites-moi : qu'avez-vous fait là-bas qui ne puisse se faire ici même ? (Il lui mit un doigt sur les lèvres pour arrêter sa réponse.) Et ne me parlez pas de loi. Il est probable que nous mourrons tous deux avant la fin du jour. Même si ce n'est pas le cas, le château, le royaume tout entier sera la proie des serfs qui se moquent bien de la loi. Prenons donc le plaisir qui nous est offert pendant que nous le pouvons encore !

Il prit le visage de Flavie entre ses mains et la força à le regarder. Puis lentement il se pencha pour l'embrasser. Elle se raidit un peu, serrant les lèvres pour refuser le baiser, mais ne fit pas mine de reculer.

— Laissez-vous tenter, murmura Glarth. Vous ne risquez rien.

Elle sembla hésiter encore un instant puis le repoussa et lui tourna le dos, souffla quelques paroles inaudibles.

— Qu'avez-vous dit ? demanda Glarth, se demandant déjà ce qu'il allait faire si elle se refusait à lui.

— Aidez-moi à délayer ma robe ! répéta-t-elle plus fort.

Will abattit lui-même l'un des deux derniers chevaliers. Après l'exemple donné par

Tuck, ces derniers avaient vite perdu l'avantage de leurs chevaux. Même lorsqu'ils n'étaient pas pris par surprise, ils ne pouvaient résister à la force d'une dizaine d'hommes s'acharnant à les faire tomber. Les plus heureux, ceux qui possédaient un fléau d'armes, ne cherchaient plus à attaquer : faisant décrire à leur arme de larges moulinets, ils se contentaient de tenir les serfs à bonne distance.

Will ramassa une dague plantée dans la gorge d'un soldat et courut vers le chevalier qui avait causé aux hors-la-loi les plus grandes pertes. Assez petit, fermement installé sur sa monture, il n'avait pu encore être désarçonné. Depuis que nombre des leurs avaient subi le choc du fléau hérissé de pointes, les serfs demeuraient hors de portée.

Sans prendre le temps de souffler, Will se jeta au sol et exécuta un roulé-boulé parfait. L'arme siffla au-dessus de sa tête sans l'atteindre et il parvint à son but : se retrouver sous le cheval. Surpris, le cavalier hésita un instant avant d'éperonner la bête. Lorsqu'il le fit, Will avait déjà tranché d'un coup habile les sangles retenant la selle. Le cheval s'élança. Ses sabots frappèrent violemment le jeune garçon à la jambe. Malgré la douleur fulgurante qui le traversa, Will sourit : sous le choc, la selle désormais libre glissa et le chevalier mordit la poussière. L'instant d'après, il était transpercé de plusieurs coups mortels.

Une brume indigo passa devant les yeux du jeune garçon. Les sabots n'avaient pas brisé sa jambe mais ses chairs étaient cruellement meurtries.

— C'est fini ! entendit-il. Le château est à nous !

Une silhouette imposante s'agenouilla près de lui.

Une main se posa sur son front.

— Ça va, fils ? demanda Jon.

Will voulut s'écarter, envahi par une bouffée de colère. Qu'espérait donc son père ? Qu'un peu de compassion effacerait le souvenir de la gifle ? Mais la douleur était trop grande. Et le bruit des sabots dans sa tête l'empêchait de réfléchir.

— Will, réponds-moi ! insista Jon d'une voix inquiète. Ça va ?

Le jeune garçon se rendit progressivement compte que le bruit était réel. Écarquillant les yeux, il tenta de dissiper le voile qui contrariait sa vue. Comme dans un rêve, il vit le dernier chevalier survivant briser le cercle de hors-la-loi l'entourant. Sans doute lassé de demeurer sur ses pas, il plongea dans la mêlée pour mourir avec plus de panache. Le cheval prenait de la vitesse. Son trot pesant se rapprochait. Quelques avertissements s'élevèrent mais Jon ne les entendit pas, trop préoccupé par l'état de Will. Celui-ci comprit que le chevalier allait frapper son père par-derrière, à moins qu'il ne fasse quelque chose... Mais il ne ferait rien : juste retour des choses !

— Ça va, dit-il, se forçant à sourire.

— À la bonne heure ! soupira Jon, soulagé. Tu m'as fait peur, tu sais ?

La vue de Will s'éclaircit tout à fait, lui révélant l'amour sincère inscrit sur les traits de son père. À cet instant il se jeta sur lui pour le mettre hors de portée du chevalier qui chargeait mais il était déjà trop tard. Le fléau d'armes frappa Jon à la tempe et lui écrasa la boîte crânienne.

— Non ! hurla Will. Non, je ne veux pas !

Il tenta de se relever pour saisir le pied du chevalier mais sa jambe meurtrie se déroba

sous lui et il retomba en pleurs sur le cadavre de son père.

— Pardon, sanglota-t-il nerveusement. Oh, pardon...

Quelques instants plus tard, assailli par une meute de serfs enragés, le chevalier rendait son âme aux dieux.

Rowena jaillit hors de la fontaine tel un carreau tiré par une gigantesque arbalète. Le tourbillon créé pour la porter l'avait suivie jusqu'ici. Trempée, ruisselante, les yeux brillants, elle jeta autour d'elle un regard inquisiteur, vit la pommeraie dévastée. Bien que son esprit fût presque monopolisé par le désir de tuer l'enchanteur, elle fut choquée : nul n'avait le droit de déraciner ainsi les arbres. Malgré ses actions odieuses, son ancien maître ne se fût jamais rendu coupable d'un tel crime. La faute en revenait donc probablement aux fées, ou aux dieux. Mais où étaient-ils tous ?

Rowena leva les yeux vers le temple. Il n'y avait personne en vue. De l'autre côté de l'île s'élevait la fumée du volcan, créant d'épais nuages au sein du ciel jaune.

— Hé ! appela Rowena à pleins poumons. Montrez-vous !

Mais nul ne lui répondit. Laissant échapper un cri de rage, elle s'éleva dans l'air : propulsée par les vents, elle contourna à grande vitesse l'escalier titanesque. Le spectacle qui l'attendait de l'autre côté lui fit presque perdre le contrôle de son pouvoir. Elle tomba en chute libre sur quelques mètres avant de réunir assez de présence d'esprit pour s'immobiliser. Elle découvrit tout au même instant : l'enchanteur maintenu au-dessus du volcan par les pommiers, les fées triomphantes et les dieux au bras levé, ces dieux auxquels elle avait sans le vouloir donné naissance.

— Dana ! cria-t-elle sans comprendre ; Finn ! Qu'est-ce que vous faites ici ? Je croyais que...

— Rowena, aide-moi ! s'exclama l'enchanteur. Ces fous vont détruire Fuinör !

Les dieux éclatèrent d'un rire tonitruant et abaissèrent sèchement le bras. Les fées se détournèrent aussitôt de leur prisonnier, mettant fin au sort qui retenait les pommiers en suspension. Lentement, encore retenus par les dernières traces de magie, ceux-ci commencèrent à tomber. Prédateur géant, le volcan attendait sa proie. Sous la chaleur, quelques branches s'enflammèrent en crépitant.

— Devons-nous abattre également celle qui vient d'arriver, ô dieux ? interrogèrent les fées.

— Pas encore...

Rowena observa ses enfants avec horreur, vit pour la première fois les puits incandescents qu'étaient devenus leurs yeux.

— Dieux ? souffla-t-elle, interloquée. Dana, Finn ? Je suis votre mère...

— Nous n'avons pas de mère, dit la petite fille. Prépare-toi à mourir, femme orgueilleuse et stupide !

— Rowena, je t'en supplie !

Ce n'était plus la voix de l'enchanteur qui s'élevait. Ce n'était plus l'enchanteur que les arbres conduisaient vers l'anéantissement dans la lave. C'était un jeune homme d'une étonnante beauté, vêtu d'un justaucorps multicolore sur lequel tombaient de longs cheveux blonds et soyeux. Du sang coulait de son bras droit tranché, nourrissant déjà le

monstre à la gueule fumante. Son visage exprimait une détresse que Rowena ne lui avait jamais connue.

— Aladin, murmura-t-elle.

Soudain débarrassée de sa folie, elle sentit remonter en elle des souvenirs qu'elle maudissait – mais qu'elle chérissait tout autant. Soudain elle eut à nouveau dix-huit ans. Elle fut à nouveau une petite princesse emplie d'illusions dont le marchand de nuages avait une nuit ravi la virginité. Elle se souvint de son amour pour lui, oubliant enfin en le voyant plonger vers la mort la haine qui s'y était substituée depuis plus de vingt ans. Son regard se riva à celui du ménestrel. Malgré sa souffrance, il lui sourit. Alors ce qui soutenait encore les pommiers disparut totalement. Homme et arbres disparurent au sein du cratère.

— ALADIN ! hurla Rowena. Je t'aime !

Ses bras se tendirent instantanément. Plus fort que la rage, plus fort que la haine, le chagrin fit jaillir son pouvoir. Naissant au plus profond d'elle, celui-ci se concentra en un anneau de feu qui vola vers les fées. Prise totalement au dépourvu, celle qui portait la robe orangée fut incapable de réagir. L'anneau vint l'entourer puis se resserra d'un coup, faisant d'elle une véritable torche inhumaine. Elle n'eut pas même le temps de crier. En une fraction de secondes, son corps fut réduit en cendres que le vent dispersa.

Finn et Dana chancelèrent. Un septième de leur puissance venait de s'évanouir. Sans doute plus fragile que sa sœur, le petit garçon fut obligé de s'asseoir.

— Détruisez-la ! cria Dana en désignant sa mère.

Dans la contrée de la folie, Ketz s'éveilla en sursaut et contempla la nature, étonné. L'humus carbonisé semblait reprendre vie, retrouver souplesse et fraîcheur. Les buissons s'étaient reformés. Quant aux arbres, entièrement rasés par le feu, ils renaissaient, arbrisseaux bourgeonnants qui poussaient à vue d'œil.

— Tout à fait franchement, les copains, dit le serpent pour lui-même, j'aimerais bien avoir quelques explications. Je sais qu'on est peu de chose, mais à ce point-là !

Plus que sa résurrection miraculeuse, un détail chiffonnait Ketz mais il ne pouvait l'identifier précisément. Quelques secondes plus tard, lorsque les arbres furent presque parvenus à maturité, que les bourgeons s'ouvrirent pour libérer leurs feuilles, il réalisa enfin. Tout ce qui auparavant était orangé, la chlorophylle par exemple, était devenu noir. Les coquelicots restaient indigo, les bleuets d'un jaune pastel, mais leurs tiges étaient privées de couleur.

— Mais c'est une catastrophe ! s'écria Ketz, provoquant la fuite de trois lapins qui se mirent à caqueter de détresse.

Furieux, le serpent s'enfonça dans un buisson où il se lova.

— Si je déniche un jour le crétin qui m'a transformé en mamba noir, il va pas être déçu du voyage ! grommela-t-il entre ses crochets à venin.

Merryn ne savait plus combien de fois il avait bondi pour éviter la gueule ou l'aiguillon caudal du serpent ailé ; colossale, la bête bloquait totalement le hall et sa vitesse rendait toute fuite suicidaire. Il fallait vaincre ou mourir.

Son dernier bond l'ayant conduit près de l'endroit où Korthwo avait jeté l'épée, Merryn se baissa sagement et la ramassa. Le dard du serpent passa au-dessus de lui, se planta dans le mur, déchirant au passage le portrait d'un souverain des temps jadis. Merryn frappa au jugé, doutant de pouvoir érafler les larges écailles. À sa grande surprise, l'arme pénétra profondément dans la chair et sectionna la queue du monstre. Un sang vert se mit à couler de la blessure, à gros bouillons.

La bête poussa un sifflement furieux et se recula pour frapper. Merryn vit s'élever la gueule aux crochets impressionnants, tandis que les ailes de dragon battaient avec force. Pourtant le serpent ne décollait pas du sol. Peut-être en était-il incapable. Tremblant un peu, Merryn se saisit de l'épée à deux mains et se planta fermement face au monstre pour attendre l'attaque. Cette fois il ne chercherait pas à l'éviter.

La queue battant un rythme vif, faisant vibrer les murs du château, le serpent se propulsa vers sa proie, gueule ouverte, prêt à enfoncer ses crochets dans le corps.

Merryn fit un bond vertical, évitant le pire. Mais le haut de la tête le frappa au creux de l'estomac. Il se sentit soulevé de terre, le souffle coupé, emporté avec son agresseur par l'élan de celui-ci. Le serpent ne pouvait certes plus le mordre mais il lui était tout à fait possible de le broyer contre le premier mur venu.

Faisant appel à toute sa volonté, Merryn leva l'épée et l'abattit sur la tête gigantesque. Aussitôt le monstre se cabra, projetant loin de lui son involontaire passager. Le crâne de Merryn heurta le marbre et une douleur ardente le parcourut. Avant de sombrer dans l'inconscience, il eut le temps de voir le serpent animé de soubresauts furieux, cerveau transpercé, peu soucieux d'attaquer à nouveau. Un sourire s'épanouit sur les lèvres du fou puis sa tête retomba lourdement sur sa poitrine.

Ghénarys entendit les portes du château claquer quand on les ouvrit, les cris des hors-la-loi se précipitant dans le grand hall. Il sentit un frisson glacé dévaler son épine dorsale. Pour la première fois il allait devoir se battre et justifier ce titre de chevalier qu'il s'était lui-même attribué. Du coin de l'œil il observa ses compagnons. Les femmes s'étaient réfugiées dans un mutisme absolu, trop terrifiées pour pouvoir seulement crier. Les autres chevaliers le regardaient en silence : fidèles à l'ordre de la reine, ils attendaient ses instructions. *Ghénarys* avala sa salive avec peine puis se redressa.

— Deux hommes à chaque porte ! ordonna-t-il. Quoi qu'il arrive, les manants ne doivent pas les franchir !

Ils obéirent sans discuter. L'un d'eux, pourtant, le plus jeune, adoubé depuis seulement quelques mois, s'inclina devant *Ghénarys* avant de rejoindre son poste.

— Ce sera un honneur de mourir à vos côtés, messire, dit-il.

Le faux chevalier ne répondit pas mais ces quelques mots firent plus pour lui que tous les honneurs accordés par Rowena. La fierté chassa son angoisse. Serrant son épée avec fermeté, il se prépara à combattre.

Dans la cour intérieure Will pleurait, effondré sur le corps de son père. Une partie des hors-la-loi gardaient les hommes d'armes qui s'étaient rendus. Les autres s'étaient rués à

l'intérieur du château. Le jeune garçon était toujours incapable de marcher et avait perdu la rage de tuer qui le possédait auparavant.

— Arrête de te répandre, gamin ! dit soudain une voix connue ; il ne l'aurait pas voulu.

Levant les yeux, Will vit Tuck. Couvert de sang, le gros homme avait serré dans un linge son épaule transpercée. Il semblait épuisé, à deux doigts de s'effondrer mais il était bien vivant.

— C'est ma faute, gémit le jeune garçon. J'aurais pu le sauver.

Tuck s'assit paisiblement en tailleur auprès de lui et posa une main ferme sur son bras. Il désigna les centaines de cadavres qui jonchaient la cour et les remparts.

— Au point où nous en sommes, il n'y a rien à regretter, dit-il. Nous avons payé le prix de la victoire, les autres tous autant que toi. Maintenant il n'y a plus qu'à attendre...

Tous deux baissèrent la tête, épuisés. Ni l'un ni l'autre ne remarqua que certaines bannières étaient devenues noires.

Les six fées réagirent au même instant. Tout comme l'enchanteur un peu plus tôt, Rowena se rendit compte qu'ici la nature pouvait devenir son ennemie. Elle sentit le tourbillon qui la portait céder sous la volonté des fées. Transpercé par des forces immatérielles, tempête attaquée par une autre tempête, il se dissipait rapidement. Rowena en utilisa les derniers lambeaux pour perdre le plus d'altitude possible mais lorsque tout soutien lui manqua, elle se trouvait encore à près de dix mètres du sol.

— Maman ! hurla Finn en la voyant s'écraser sur les premières marches de l'escalier.

Les yeux du petit garçon étaient redevenus normaux. Perdre la puissance de la fée orangée avait suffisamment distrait ses personnalités divines pour que le choc de voir Rowena tomber fasse rejaillir en surface son humanité. De grosses larmes naissant au coin des yeux, il commença à dévaler l'escalier, courant vers sa mère inerte.

Les fées furent parcourues d'une douleur brève mais fulgurante lorsque la moitié de leur pouvoir les quitta. Sonnées, elles n'obéirent pas instantanément aux ordres de Dana, toujours vociférante.

— Attaquez ! Réduisez-les en cendres !

La dernière parole de la petite fille fut absorbée par le grondement soudain du volcan. La lave qui jaillissait hors du cratère devint plus lumineuse, s'échappa avec plus de force. Curieusement, malgré la disparition de la fée orangée, le spectre de refroidissement qui s'étalait sur les flancs de la montagne brûlante conservait son intégralité.

— Dieux de Fuinör, ne nous abandonnez pas ! clamèrent les fées, trop surprises pour songer à achever Rowena.

Cinq jets de lave directionnels fusèrent soudain, provenant du centre du cratère. Jaune, vert, bleu, indigo, violet, ils frappèrent en plein visage les fées portant leur couleur puis les recouvrirent entièrement. Telles des langues de caméléon, ils ramenèrent alors leurs victimes jusqu'à la gueule béante où elles furent englouties.

Aussitôt l'obscurité s'abattit sur le monde. Les eaux noires de la mer venaient mourir sur une grève noire où poussaient encore quelques pommiers noirs aux fleurs noires. Sur l'escalier de marbre noir, un enfant noir venait enfin de s'agenouiller près d'une femme noire vêtue d'une robe noire, tandis qu'un peu plus haut une petite fille noire s'écroulait

en pleurant. Dans le ciel noir le soleil pourpre brillait toujours n'illuminant plus que la dernière fée. Le dégradé chromatique du volcan était intact.

Dana descendit lentement les marches pour rejoindre Finn et Rowena. Les dieux l'avaient quittée, elle aussi. Elle n'avait aucun souvenir de ce qui s'était produit entre le moment où elle s'était endormie dans la chaumière de l'esprit du bois et l'instant présent mais conservait en elle un amer sentiment de culpabilité et de chagrin dont elle ignorait la cause.

Morone, la fée pourpre, tendit les bras vers les jumeaux, implora désespérément leur aide. Elle n'obtint pas même un regard. Comprenant que les dieux avaient bel et bien fui le monde, elle lança un cri perçant et se précipita d'elle-même au cœur du volcan.

Et le soleil devint noir lui aussi...

Rowena ouvrit les yeux. Son corps n'était qu'un gigantesque foyer de souffrance. Elle tenta de bouger mais ses membres refusèrent de lui obéir. Pourtant la lueur que diffusait la lave lui permit d'apercevoir ses enfants et elle sourit. Ils pleuraient. Ils n'étaient pas des dieux, tout juste des enfants.

— Maman, tu vas pas mourir, dis ? implora Finn.

Dana sanglotait en silence, la gorge trop serrée pour parler.

— Mais non, elle ne va pas mourir ! dit une voix forte. Le monde a encore besoin d'elle.

Et auréolé d'un halo multicolore, à nouveau pourvu de ses deux bras, l'enchanteur s'échappa du cratère et flotta lentement vers eux.

Au château du roi, comme dans tous les autres, les combats cessèrent aussi vite qu'ils avaient commencé dès que le soleil s'éteignit. Les survivants, de quelque faction qu'ils fussent, ne songeaient brusquement plus à s'entre-tuer. Malgré l'obscurité, un sentiment de soulagement étrange les pénétrait.

Toujours inconscient, Merryn ne s'aperçut de rien. Quant à Glarth, serré contre le corps nu de Flavie, il ouvrit distraitemment un œil, murmura « Tiens, il fait nuit, » et se rendormit.

Ghénarys rangea une épée qu'il n'avait pas utilisée, mi-déçu, mi-soulagé.

— Qu'on allume des torches, ordonna-t-il d'une voix calme. Je crois que nous n'aurons pas à nous battre. Attendons le retour de la reine !

Stoppés dans leur élan, les hors-la-loi se regroupèrent autour de Will et Tuck, à l'extérieur du château. Certains d'entre eux rassemblèrent à tâtons des morceaux de bois – des armes brisées surtout – et bientôt un grand feu s'éleva. Sans savoir quoi, les hors-la-loi se mirent à attendre eux aussi.

L'enchanteur s'agenouilla près de Rowena et prit son visage entre ses mains, la massa avec douceur. La reine sentit la puissance du vieil homme passer en elle, diffuser dans tout son corps, courir le long de ses membres. Les os brisés commencèrent à se ressouder, les chairs écrasées à se régénérer.

— Maître, murmura-t-elle. Je vous ai cru mort.

— Tu ne me connaissais donc pas assez bien, Rowena, dit le vieil homme en souriant. Les dieux m'ont rendu toute ma vitalité, au contraire, alors même qu'ils croyaient me détruire. Ce volcan est l'essence de Fuinör, la source de toute existence. La lave était pour moi comme une eau de jouvence.

— Ils ne savaient donc pas ce qu'ils faisaient ?

— Ce sont des enfants. Des enfants inconscients.

Rowena leva péniblement la main, désigna Dana et Finn qui avaient cessé de pleurer.

— Non, pas eux, dit l'enchanteur. Eux, ce n'était que des réceptacles. Fuinör était un monde de rêves, vois-tu. Il a été créé par des rêves d'enfants, les rêves de tous les enfants de l'Univers.

— L'Univers ? interrogea Rowena.

— Je t'expliquerai... Les dieux n'en étaient pas, ou plutôt ils étaient la manifestation concrète d'un gigantesque inconscient collectif. Ils ont créé Fuinör avec leurs fantasmes enfantins, avec tout ce que cela comporte de simplicité, de logique et de cruauté. Mais c'est fini désormais. La nature s'est rebellée contre ses créateurs et elle a conquis une existence à part entière.

— Cela veut dire que les enfants ont cessé de rêver ?

— Non, bien sûr que non. Simplement à partir d'aujourd'hui, ils rêveront un autre monde. Un monde qui exigera peut-être à son tour sa liberté. Il nous appartient maintenant de reconstruire celui-ci, Rowena.

— Sans soleil ?

— Le soleil est toujours là, assura l'enchanteur. L'obscurité actuelle est la conséquence de la destruction des fées. Annuler une puissance en activité depuis la nuit des temps provoque toujours de grands bouleversements. Mais le volcan vit encore. Nous allons vivre une décennie nocturne, c'est vrai. Pourtant rassure-toi : dans dix ans le soleil pourpre se lèvera sur un monde nouveau. Debout, Rowena ! Toi seule as le pouvoir de rassembler tous les hommes et de les faire travailler ensemble. Moi je vais disparaître, me refondre en moi-même, en Fuinör. À moins que tu ne veuilles toujours me combattre...

— Non, maître, dit Rowena, secouant la tête. J'étais folle. Mais je ne mérite pas de vivre. J'ai tellement tué. J'ai assassiné Douleur et... (Sa voix se brisa.) Et Lynna, que j'aimais. Vous auriez dû me laisser mourir.

— Ne dis pas de sottises ! À l'échelle d'un monde, le bien et le mal sont des notions sans importance. Si tu n'avais pas agi comme tu l'as fait, nous ne serions peut-être pas libres aujourd'hui. Tout acte compte, quel qu'il soit. Au lieu de te reprocher tes erreurs passées, applique-toi à ne pas en commettre d'autres. Donne-moi la main, maintenant ! Il est temps de rejoindre la contrée du miroir.

Rowena obéit, attirant ses enfants contre elle en un geste protecteur. L'instant d'après ils apparaissaient tous trois dans la cour intérieure du château, devant le feu qui s'élevait. L'enchanteur avait disparu.

Ghénarys en tête, les chevaliers et les dames avaient rejoint les hors-la-loi, déposé les armes.

Les flammes pourpres aux reflets violets illuminaient des visages exaltés. La plupart des hommes et des femmes réunis là ignoraient les raisons de leur joie mais tous savaient

qu’une nouvelle vie commençait pour eux.

La voix de l’enchanteur résonna dans la tête de la sorcière qui avait été reine.

— Regarde, Rowena, regarde ! C’est le monde qui est devant toi. C’est Fuinör : les flammes de la nuit !

FIN DE LA QUATRIÈME ET DERNIÈRE ÉPOQUE

[\[1\]](#) La quête du chevalier Huygg sera relatée dans un ouvrage ultérieur, indépendant de la présente tétralogie. (N.d.A.)